

A low-angle photograph of white cherry blossoms against a clear blue sky. The blossoms are in various stages of opening, with some fully bloomed and others as buds. The branches are dark and thin, contrasting with the bright white of the flowers and the deep blue of the sky. The perspective makes the branches appear to be reaching upwards towards the top of the frame.

Sébastien JUNCA

Le Temps des métamorphoses

Carnets hygiéniques II

LE TEMPS DES MÉTAMORPHOSES

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions de L'ARBRE D'OR :

- *Les Naufragés de Dieu*, 2008.
- *L'Envers du monde*, 2008.

Aux Éditions ÉDILIVRE :

- *De feu et de sang – Les charniers de lumière*, 2010.
- *Blessure d'étoile – La face cachée de l'évolution*, 2011.
- *Petit manuel de survie, de résistance et d'insoumission à l'usage de l'ouvrier moderne*, 2011.

Aux Éditions DEMOPOLIS :

- *Au cœur de la crise – Carnets ouvriers* (Préface de Gérard Mordillat), 2014.

En autoédition sur COOLLIBRI :

- *La Sensation du gouffre – Poèmes en prose et autres textes*, 2015.
- *Le Vouloir du Véridique – Carnets hygiéniques*, 2016.
- *Le Totem et l'atome – Introduction à la mécanique des dieux*, 2017.
- *Effondrement : une question de survie*, 2020.
- *Homo Perfectus – L'Avenir de l'Espèce*, 2024.
- *Le Temps des métamorphoses – Carnets hygiéniques II*, 2025.

Tous ces titres sont disponibles en autoédition
au format papier sur le site

coolibri.com

Sébastien Junca

LE TEMPS
DES MÉTAMORPHOSES

Carnets hygiéniques II

2020 - 2023

Sébastien Junca © 2025
Contact : sebastienjunca@laposte.net
Page auteur sur CoolLibri.com
ISBN : 9791042653736

TABLE

DU MÊME AUTEUR.....	4
LA RÉVOLUTION INTÉRIEURE.....	13
LES DEUX HUMANITÉS.....	18
LES ANNÉES DE CENDRE.....	21
SE METTRE AU VERT ?.....	26
On récolte ce que l'on sème.....	27
Le ver dans le fruit.....	29
L'ÂGE DE CRISTAL.....	31
L'âge de l'émancipation.....	31
Nature ou culture ?.....	33
LA TÊTE DANS LE SABLE.....	38
L'ÂGE DE CRISTAL II.....	42
La leçon de Spartacus.....	43
Pour évoluer : se laisser agresser.....	45
COVID 19 : L'HUMANITÉ S'ENRHUME	
LA PLANÈTE RESPIRE !.....	50
Le bon grain de l'ivraie.....	51
Un virus peut en cacher un autre.....	54
L'AUTRE MENACE.....	56
C'est très français !.....	56
L'autre virus.....	57

La peur n'évite pas le danger.....	58
La grande menace.....	60
Je suis l'humanité !.....	61
UNE CIVILISATION À BOUT DE SOUFFLE.....	64
Le réactif de l'inaction.....	65
Un pays sous perfusion.....	67
On récolte ce que l'on sème.....	69
Un modèle à bout de souffle.....	71
DE LA MONOCULTURE	
À L'EXTINCTION DE MASSE.....	76
Mildiou, bostryche, scolyte et Covid.....	76
L'arbre qui cache la forêt.....	78
L'avenir de l'individu contre celui de l'espèce.....	80
Un eugénisme mondial fardé de bonnes intentions... ..	82
Les premiers seront les derniers.....	84
GRAND NETTOYAGE DE PRINTEMPS.....	86
INSTINCT DE CONSERVATION.....	92
UNE TERRE "À L'IDENTIQUE".....	100
VÉRITÉ ET RÉCONCILIATION.....	106
DES TESTÉS DÉTESTABLES.....	112
LES MOTS JUSTES OU JUSTE LES MOTS ?.....	118
JEAN MALAURIE ET LA NOUVELLE ALLIANCE....	125
LE PARFUM DES FLEURS	
ET LA JUSTE MESURE DU MONDE.....	133
L'ombre et la proie.....	134

Diversité et pluralité de surface	
Unité de fond.....	138
LA CONTAGION SACRÉE.....	143
Aux mêmes maux les mêmes remèdes.....	148
LE TEMPS DES MÉTAMORPHOSES.....	153
Un pas de géant pour l'humanité.....	158
DE LA DICTATURE SANITAIRE.....	163
LE FLEUVE DE LA VIE.....	170
L'homme dénaturé.....	170
La dynamique du changement.....	172
Des hommes d'exception ?.....	180
L'HOMME QUI RÉTRÉCIT.....	184
AURORES ET CRÉPUSCULES.....	191
LE FOND ET LA FORME.....	200
L'argument bactérien.....	210
PASSÉ DÉCOMPOSÉ.....	215
Du passé faisons table rase.....	215
Loin des yeux, loin du cœur !.....	216
En immersion totale.....	220
Le sens du sacré.....	222

*Mais pour eux tous viendra le jour;
La métamorphose, le glaive de justice,
Le grand Midi où tant de choses seront révélées.*

Friedrich NIETZSCHE,
Ainsi parlait Zarathoustra.

LA RÉVOLUTION INTÉRIEURE

Le 5 janvier 2020

Bien sûr que toutes ces colères sont légitimes. Bien sûr qu'il faut agir afin de lutter contre toutes les inégalités, les injustices, les massacres, les destructions, l'épuisement des ressources, l'extinction des espèces... je ne vais pas refaire la liste, elle serait trop longue. Pour autant, si ces colères sont justifiées, leur expression par la violence est la dernière des choses à faire. Elle ne peut qu'envenimer et détruire encore davantage une société déjà bien malade. D'autant que la plupart de ces anarchistes, *black-blocs*, extrémistes de Droite ou de Gauche ou même simples Gilets Jaunes en colère sont autant de complices d'un système qu'ils dénoncent tous autant qu'ils sont. Quand on entend sur une chaîne d'information des Gilets Jaunes demander « qui paiera nos dettes ? » pour se plaindre du peu de moyens dont ils disposent pour vivre. Ces derniers, comme beaucoup de ces pseudo-révolutionnaires, feraient mieux de se poser la question de savoir comment ne pas faire de dettes. La plupart de ces énergumènes comptent désormais

beaucoup trop sur la société en général, et sur l'État en particulier pour subvenir à leurs besoins. Ils semblent tous oublier qu'une société est un organisme vivant à part entière et que chaque cellule « humaine » participe de sa propre survie. Or, c'est d'un véritable cancer social dont nous souffrons aujourd'hui. Un cancer généralisé où la plupart des cellules (nous tous) n'aspirent plus qu'à leurs propres projets et désirs individuels au détriment du projet collectif. Qu'importe après tout si les gouvernants ne suivent pas. Tournons leurs le dos et tâchons d'œuvrer à notre échelle pour le bien commun sans eux. Depuis les Trente Glorieuses, le niveau de vie de chacun a considérablement augmenté. Même celui des plus démunis qui bénéficient d'aides qui il y a quarante ans n'existaient pas encore ou en trop faible proportion. Il faut bien l'avouer, la plupart d'entre nous vivons aujourd'hui bien au-dessus de nos moyens. Quand on voit que le moindre smicar Gilet jaune possède un smartphone et que cela passe pour l'acquisition la plus normale et naturelle du monde sans laquelle plus personne ne semble pouvoir vivre aujourd'hui... cela pose question. Et *quid* des SUV, des téléviseurs HD-4K, des abonnements aux bouquets numériques, à la salle de sport, au portable pour tous les membres de la famille... Et j'en passe. La plupart de ceux qui revendiquent et cassent veulent ni plus ni moins, comme les plus riches, leur part du gâteau. La preuve en est que la destruction des boutiques de luxe s'accompagne le plus souvent de leur pillage. Voilà qui en dit long sur l'état d'esprit de ces pseudo anarchistes. Non ! la seule véritable révolution digne d'être opérée est une *révolution intérieure* ; un changement de comportement individuel. Car c'est bien dans la tête des gens que rien ne va plus. On veut tout, tout de suite, en

oubliant ce que nous devons d'emblée à la collectivité. On en oublie au fil des ans et des progrès accomplis la valeur de l'effort, du travail, de l'attente, de la patience qui donnent tout leur prix aux choses et aux services. Nous vivons à n'en pas douter des vies d'enfants gâtés au sein de nos sociétés occidentales. Nous avons fini par oublier la valeur des choses parce qu'on nous a trop longtemps fait croire qu'elles nous étaient dues et que nous y avions droit. Bien sûr qu'on nous a dupé. Bien sûr qu'on nous a fait croire à l'incroyable et que nous y avons cru avec plaisir, délectation et inconscience, accompagnés d'une mauvaise foi et d'une volonté de ne pas voir à nulles autres pareilles. Aujourd'hui, chacun veut tous les jours davantage. Davantage d'argent, davantage de temps libre, davantage de soins remboursés davantage, davantage de plaisirs, davantage d'éducation, davantage de services et de moins en moins de taxes, d'impôts. Qu'est-ce que les gens croient, que l'argent tombe du ciel ? Chacun transpose à l'échelle nationale ce qu'il vit au quotidien : la politique de l'endettement et du APRÈS NOUS LE DÉLUGE ! La plupart des ménages sont aujourd'hui endettés pour ne pas dire surendettés. Mais c'est normal puisque c'est pour la bonne cause. Qui accepterait aujourd'hui de vivre sans le moindre objet connecté, sans télévision ou SUV familial ? Qui accepterait aujourd'hui de se priver de vacances à la mer l'été, à la montagne l'hiver, d'aller au restaurant au moins une fois la semaine après un bon ciné et une soirée bien arrosée entre copains ? Soyons honnêtes, la plupart des revendications des Gilets Jaunes avaient essentiellement trait au loisir. La plupart des gens se plaignaient de n'avoir pas assez en fin de mois pour se payer du loisir : vacances, restos, ciné... Qu'ils s'estiment

déjà heureux de pouvoir vivre dans une société comme la nôtre, certes imparfaite, mais parmi les mieux dotée d'Europe et du monde en matière de services, de protection sociale et d'éducation pour tous. Comme au niveau des foyers, tous ces biens ont un coût pour la collectivité. Et ce serait illusion de croire que de mettre quatre ou cinq milliardaires à la rue suffirait à redresser la balance commerciale d'un pays qui vit au dessus de ses moyens.

Non, la violence n'est pas la solution. Bien au contraire, elle est la pire des réponses car nous risquerions de tout y perdre. Ce n'est pas quand le bateau coule qu'il faut se lancer dans une mutinerie. Ce serait jeter le bébé avec l'eau du bain. Notre société est malade certes, mais ce n'est pas à coup d'amputations et de saignées successives que nous la guérirons. Ce que nous vivons est plus une crise de croissance qu'une crise de la croissance. Nous sommes sur le point de vivre une métamorphose incontournable pour notre survie collective et individuelle. Comme toute métamorphose, elle laissera sur le côté les peaux mortes et desséchées de nos anciennes vies. Comme toute métamorphose, elle ne se fera pas sans douleur. Libre à chacun de se tourner vers le passé ou vers l'avenir. De choisir de s'agripper ou de s'en prendre au corps déjà moribond d'un monde à l'agonie. Quant aux autres, ceux qui croient encore à l'avenir, aux forces de la nature, qu'ils détournent leur regard de ce monde à l'agonie dont beaucoup de Gilets Jaunes font aussi partie et tournons-nous vers le futur. Comme le dit Pierre Rabhi, accomplissons chacun notre part de colibri et laissons les anciens systèmes s'éteindre naturellement, par désaffection grandissante. Laissons ceux qui

y croient encore, à leur monde en perdition et bâtissons le nôtre.

LES DEUX HUMANITÉS

Le 6 janvier 2020

À l'évidence, il semble que nos sociétés modernes se partagent de plus en plus exclusivement entre deux types d'individus bien distincts et en parfaite opposition l'un avec l'autre. Et ces deux caractères vont, il me semble, de plus en plus s'affirmer dans leurs particularismes au fur et à mesure que les contraintes sociales, économiques et environnementales vont aller *crescendo*.

Le premier est du genre autonome. Il tend le plus possible vers l'indépendance et l'autosuffisance. Prêt à sacrifier ou à renoncer aux innombrables plaisirs ou facilités apparents de nos sociétés de consommation. Dynamique, volontaire et passionné, bouillonnant d'idées nouvelles et désireux d'entreprendre, il est, d'une certaine manière, assez proche du *surhumain* nietzschéen. Le plus souvent amateur de grands espaces, connecté pour l'essentiel à la nature et à ses forces indomptées, il a le goût de l'effort sous toutes ses formes.

Le second est sa parfaite antithèse. Il est de ceux qui subissent le plus souvent la vie et ses inévitables vicissitudes. Il n'ose pas. Il se méfie de tout et de tout le monde. Susplicieux, craintif à tous égards, sans audace et donc sans courage, il a parfois jusqu'à peur de son ombre. Il craint d'ailleurs toutes les formes de lumières par trop aveuglantes... Il a littéralement peur de mettre un pied devant l'autre et préfère vivre, ou plutôt sous-vivre chez lui, bien à l'abri derrière ses certitudes de pacotille et les écrans d'un monde virtuel et idéal. Sans idées, grand amateur de traditions et de valeurs ancestrales, pour ne pas dire carcérales, il craint tous les autres comme autant d'étrangers. Ce sous-homme anti-nietzschéen est un adepte du tout-sous-contrôle, du tout-sécuritaire et du tout-numérique. Ayant peur de la vie, et donc de la mort, il aspire à l'immortalité prônée par le transhumanisme. Pour vivre, incapable d'entreprendre, il compte le plus souvent sur les autres et sur les provendes de la Nation nourricière ou de l'État-providence. Abonné aux allocations, dons, pensions et aides de toutes sortes, c'est un parasite ou un virus exploitant sans vergogne l'organisme social qui l'abrite.

La société qui vient développera davantage encore ces deux types d'individus. Les uns continueront de s'y accrocher bec et ongles jusqu'à ce qu'elle meure d'épuisement. Ils continueront de se nourrir sur la bête tant que son corps sera encore chaud. Les autres progressivement s'en détourneront, s'en détacheront, tâchant de vivre les plus libres possible. Quitte à renoncer aux nombreuses facilités que la société offrira encore pour un temps. Et pour un temps seulement.

Le milieu du travail n'est pas exempt de ce début de bipartition sociale. J'ai toujours pensé qu'il était comme une éprouvette ou un laboratoire où les rapports humains y étaient intensifiés du fait des rythmes, des enjeux et de la proximité qui y ont cours. L'usine ou le bureau, pour faire simple, sont assez représentatifs de ce que seront nos sociétés. Le lieu de travail en est souvent le signe avant-coureur parce que nos comportements y sont, d'une certaine façon hypertrophiés, accentués et renforcés, comme vus en « accéléré », ou avec un verre grossissant.

Aussi, de plus en plus d'entreprises peinent à trouver du personnel qualifié et désireux de travailler. Ceux qui ont le savoir et la volonté (les *surhumains* comme je les nommait plus haut) préfèrent quitter les entreprises et vivre leur aspiration à l'autonomie en créant leur propre *start-up*, micro-entreprise ou pour travailler en *free lance*. À terme, on ne trouvera plus dans les grandes entreprises que les « sous-hommes », grévistes en puissance pour un oui ou pour un non, professionnels de la revendication et de la médiocrité au travail comme ailleurs. À défaut d'accomplir une métamorphose robotique totale, ces grands groupes finiront par mourir, victimes du manque de personnel, de la démotivation généralisée encouragée par les aides de l'État.

LES ANNÉES DE CENDRE

Le 12 janvier 2020

« Notre maison brûle et nous, nous regardons ailleurs ! » Cette phrase fût prononcée par Jacques Chirac, Président de la République Française, en ouverture de son discours devant l'assemblée plénière du IV^e Sommet de la Terre, le 2 septembre 2002 à Johannesburg, en Afrique du Sud. Elle prend désormais aujourd'hui tout son sens. L'année 2019 comme ce début d'année 2020 sont indiscutablement marqués par le signe du feu. Dans les écrits apocalyptiques, il est dit que le feu fera sa proie du monde entier. Or les faits confirment chaque jour un peu plus les prédictions les plus alarmistes concernant le réchauffement climatique et les plus noirs présages quant aux bouleversements à venir. Depuis les gigantesques incendies en Californie de l'été dernier, ceux qui ont également ravagé des millions d'hectares en Amazonie et ceux qui ravagent actuellement et depuis quatre mois le continent australien, il semble que notre maison brûle bel et bien et que malgré cela, nous continuons de regarder ailleurs. Pour preuve les échecs

des dernières COP en date. Car il faut bien parler d'échec lorsque les années passent et que rien ne change de façon notable au niveau des grandes puissances économiques lesquelles sont aussi les plus destructrices de l'environnement.

Ajoutons à cela un autre évènement qui pourtant n'a en apparence rien à voir avec ceux précédemment évoqués. Je veux parler de l'incendie de Notre-Dame de Paris le 14 avril dernier. Et pourtant, cet évènement est tout à la fois lourd de symboles et de signification pour qui ose voir au-delà des apparences. L'incendie de Notre-Dame nous interpelle autant sur le plan religieux que sur le plan profane. Car si ce monument est avant tout un lieu de culte et un puissant symbole de l'Église catholique, il est aussi le reflet des savoirs et des techniques conjugués de plusieurs époques de notre civilisation judéo-chrétienne. Celle-là même qui par son système productiviste et capitaliste, son anthropocentrisme chevillé au corps et sa volonté de domination à l'endroit de la nature menace aujourd'hui la vie sur Terre et l'avenir même de l'humanité.

L'incendie de la cathédrale la plus connue au monde nous interpelle donc à double titre. Cette catastrophe est un signe fort à l'adresse de nos sociétés et de leurs valeurs autant matérielles que religieuses. D'une part, au même titre que la catastrophe du 11 septembre 2001, elle a été vécue en direct par la plupart des pays développés. Le message était donc ici adressé à tous. Il nous montre tout d'abord le symbole de l'Église catholique en proie aux flammes. Or, ces dernières années, l'Église est gangrenée par les affaires de pédophilie qui décrédibilisent et discréditent une institution deux fois

millénaire. Laquelle ne s'est quasiment jamais remise en question quant à ses certitudes, ses dogmes et ses institutions. Sauf quand, bien-sûr, les avancées scientifiques étaient à ce point indiscutables qu'elle n'avait pas d'autre choix que d'adapter son discours aux plus récentes découvertes. Ce feu est le symbole d'une Église qui, si elle veut franchir le XXI^e siècle, doit se purifier en faisant d'abord son examen de conscience mais aussi renoncer à des dogmes et des positions à la fois passéistes et rétrogrades.

L'incendie du 14 avril nous dit toute la nécessité d'une métamorphose sur le plan religieux et spirituel. Il nous dit que la seule véritable Église est dans le cœur de l'homme et que la Vie et la Nature seules sont dignes d'être célébrées et honorées. Dans les faits, il est indéniable que la reconstruction de Notre-Dame fera immanquablement appel à des techniques et à des matériaux contemporains. Les projets eux-mêmes ne manquent pas et les cabinets d'architectes se bousculent avec des projets essentiellement futuristes en ce qui concerne la reconstruction de la charpente, de la toiture et de la flèche de l'édifice. Le message semble ici évident. L'Église doit renoncer à tout un pan de son passé sans pour autant renier ses fondations. Elle doit se tourner vers l'avenir et combler les attentes de fidèles en quête de sens et de valeurs spirituelles en phase avec une époque aux enjeux multiples et décisifs. Une époque où, paradoxalement, l'attentisme, l'immobilisme et les conservatismes de tous ordres contaminent jusqu'aux forces vives de nos sociétés.

En ce jour du 14 avril 2019, Dieu était là et quasiment personne ne l'a vu. Tout le monde ne voyait qu'une église en

feu et ne pensait qu'à sauver les inestimables trésors qu'elle abritait. Cela en dit long sur notre époque. Teilhard de Chardin dit que Dieu ne fait jamais les choses directement. Jamais Il n'interfère au sein du réel en brisant la chaîne des causalités naturelle. Au contraire, Il fait « se faire » les choses. C'est pourquoi, d'une certaine façon, et comme l'écrit Gérard Bodsom, « le hasard est le pseudonyme de Dieu lorsqu'il veut garder l'anonymat ». Pour autant, ici, si Dieu avait voulu agir à visage découvert, il n'aurait pas opéré autrement.

Malgré cela, des faits qui peuvent sembler relever de l'évidence quant à leur interprétation, ne semblent pas avoir la même portée pour chacun. Dans le reportage diffusé sur TF1 *Le Combat de Notre-Dame*, le recteur archiprêtre de la cathédrale de Notre-Dame de Paris, Patrick Chauvet, confiait aux journalistes n'avoir de cesse de demander au Seigneur « Pourquoi » ? Et de conclure en disant qu'il n'avait pas de réponse. Voilà encore le symbole de l'aveuglement des instances religieuses face aux urgences qui de toutes parts menacent l'Église et plus largement notre culture judéo-chrétienne. Comment un homme aussi proche de la symbolique, dont chacune des pages du Livre de chevet offre au minimum une double lecture ; comment un homme, théologien de surcroît, normalement intime de Dieu par le dialogue qu'il entretient avec lui journalièrement, ne voit pas (ou ne veut pas voir) dans un tel évènement, toute la symbolique et toute la signification dont il est chargé ? Cela en dit long me semble-t-il, sur la sclérose, l'aveuglement, l'inconscience et l'absence totale de toute lucidité d'une époque repue de certitudes.

Comme j'ai pu le dire ailleurs, nous ne pouvons juger que de ce que nous percevons de la réalité. Or, et suivant tout langage, les faits, comme les mots, ne « disent » pas tout. Toujours plus grande est la part de ce qui nous est caché, au regard de celle révélée par les faits et la science. Aussi faut-il savoir lire entre les « lignes » de la plus ordinaire causalité et y voir peut être parfois les signes ou la signification de faits en apparence, et en apparence seulement, dénués de sens.

SE METTRE AU VERT ?

Le 9 février 2020

Chaque jour qui passe apporte désormais son lot de nouvelles inquiétantes concernant le réchauffement climatique et les conséquences des activités humaines toujours plus nocives pour l'environnement et la biodiversité. Pour tous ceux qui, comme moi, pensaient pouvoir éviter les conséquences directes d'un effondrement social et économique à venir, les difficultés s'amoncellent. Cultiver son potager dans quelque vaste contrée isolée des grands centres urbains pourrait bien n'être plus qu'un rêve bientôt rejoint par la triste réalité mondialiste et ses insidieux poisons. On pouvait, à tort, penser que, loin des cités consuméristes ; loin des foyers industriels, économiques, politiques et idéologiques, sources de pollutions et de contagions autant chimiques que psychiques, on pouvait encore espérer échapper au pire. Qu'il était encore possible de vivre simplement, sainement et sobrement, en pleine harmonie avec Mère Nature. Pour autant, dans les faits, les choses ne vont pas de soi.

On récolte ce que l'on sème

Pour ceux qui espéraient vivre en quasi-autonomie sur leur petit lopin de terre, autosuffisants aussi bien sur le plan énergétique qu'alimentaire, les effets pervers de la mondialisation et les conséquences du réchauffement climatique nous font revoir nos espoirs à la baisse. L'énumération semble ne plus finir des maux qui frappent nos paysages et nos campagnes. Tout d'abord des hivers qui n'en sont plus avec des températures beaucoup trop clémentes pour permettre l'éradication de nombre de parasites et d'espèces exotiques de plus en plus invasives et destructrices des différents biotopes. Des automnes également si doux que les arbres tardent à perdre leurs feuilles. Lesquelles deviennent, lors de brutales chutes de neige, autant de surfaces supplémentaires offerte à une neige excessivement chargée en eau. Le résultat cet hiver ne s'est pas fait attendre : hécatombe généralisée dans toute la région Rhône-Alpes au sein des différentes variétés d'arbres au feuillage de plus en plus persistant. Des coups de vents violents ont donné le coup de grâce à ceux qui avaient survécu à la neige.

Comme si cela ne suffisait pas, chaque année dorénavant, l'extrême douceur des hivers encourage un bourgeonnement précoce qui aura tôt fait d'être réduit à néant par quelque gelée un peu forte, cette fois-ci de saison, entre janvier et avril. Quelques nuits en dessous de zéro suffiront à interrompre toute fructification. Les caprices de la météo ne sont d'ailleurs pas les seuls à entamer le moral du plus téméraire des jardiniers. La raréfaction sinon la décimation des pollinisateurs, due à l'extrême pollution de l'air et des sols par les pesticides et

autres humaines déjections, n'arrangera rien à la fragilisation et à la stérilisation de nos fruitiers. Les frelons d'Asie (*Vespa velutina*) et les néonicotinoïdes continuent d'éradiquer les populations d'abeilles autochtones. Ajoutés à cela, les étés de plus en plus caniculaires et le stress hydrique subi par les arbres. Ce stress suscitant à son tour le développement et la prolifération de nombreuses espèces d'insectes parasites ayant de moins en moins de prédateurs au sein des populations d'oiseaux en chute libre. Stress hydrique et invasions de parasites qui provoquent à leur tour des hécatombes au sein de nos forêts européennes. Autant d'arbres morts venant nourrir des incendies géants de plus en plus fréquents. Lesquels incendies ne font que rajouter aux gaz à effet de serre et au réchauffement climatique lui-même, etc., etc. J'allais oublier la prolifération des campagnols ou rats taupiers (*Arvicola amphibius*) dans nos potagers. Ces petits rongeurs ayant de moins en moins de prédateurs naturels tels que le renard roux (*Vulpes vulpes*) ou les rapaces nocturnes. Entre 600 000 et 1 millions de renards sont chassés chaque année en France. Sachant que ce canidé se nourrit pour 50 % de campagnols et autres petits rongeurs (rats, mulots, etc.), on ne s'étonnera pas de voir ces derniers pulluler dans nos potagers et ailleurs. Enfin, une autre calamité vient récemment de s'abattre sur les cultures et sur les potagers : « Le *Tomato brown rugose fruit virus* (ToBRFV) est particulièrement dangereux pour les plantes qui y sont sensibles. Ce virus peut en effet se transmettre par les semences, les plants et les fruits infectés, ainsi que par simple contact. De même peut-il survivre longtemps sans perdre son pouvoir infectieux, et aucun traitement ou aucune variété résistante n'existe aujourd'hui

contre ce virus. Identifié pour la première fois au Moyen-Orient en 2014, les signalements se multiplient depuis 2018 au Mexique, aux États-unis, puis en Europe et en Asie. » (Source ANSES).

Le ver dans le fruit

Après tout cela, après toutes ces plaies – et pourtant la liste est loin d’être exhaustive –, on aurait pu croire que les choses s’arrêteraient là. Que c’en était assez de tant de calamités. Que la Terre avait assez souffert. Que les hommes auraient enfin compris leur inconscience et leurs erreurs passées. Hé bien non ! Et je crois, comme tout le monde au fond, que nous ne faisons que commencer à récolter ce que nous avons délibérément semé depuis plus d’un siècle et demi de culte voué au « progrès » et de dépendance librement consentie à nos sombres désirs. En effet, voilà que je viens d’apprendre que notre ver européen (*Lombriscus terrestris*) est aujourd’hui menacé par un autre ver (*Obama nungara*) accidentellement importé du Brésil par containers à destination des jardinerie. Encore un des effets pervers – si j’ose dire – de nos sacrosaintes croissance et mondialisation. Car non content de se reproduire à grande vitesse (10 larves par cocon), et de n’être apparemment utile à rien sous nos contrées, le plathelminthe se nourrit exclusivement, sinon préférentiellement de nos vers européens, infatigables travailleurs de nos jardins et de nos terres agricoles. Leur rôle est d’ailleurs prépondérant quant à l’enrichissement et à la fertilité de nos sols.

Depuis la multiplication des moyens de transports en même temps que leur démocratisation, chacun n’a cessé de vouloir

voyager plus loin ou de faire en sorte que le monde vienne jusque chez soi, dans son jardin, sur son balcon ou dans son assiette. Depuis le maïs, le chocolat ou le café de Christophe Colomb, la pomme de terre de Parmentier, les épices ou le thé de Marco Polo (je résume bien-sûr), nous n'avons cessé d'allonger la liste de nos désirs et de nos envies. Quand en plus, nombre d'aigrefins ont commencé à imaginer pouvoir s'enrichir en jouant sur notre propension malade à succomber à toutes sortes de tentations, les dés étaient jetés. Tout est là depuis la nuit des temps. Depuis le mythe de la Genèse où Adam et Ève succombent au fruit défendu, en passant par le vol du feu par Prométhée. Tous nos maux nous viennent en définitive de notre éternelle insatisfaction. De croire encore et toujours que notre bonheur dépend de la satisfaction de nos infinis désirs alors qu'il dépend largement de notre capacité à donner du sens à nos vies tout en sachant nous « contenter ».

Au-delà du mythe, c'est bien l'homme lui-même, de par ses choix, qui s'est retranché d'un paradis terrestre qu'il n'a eu de cesse de vouloir faire à son image. J'ai toujours eu du mal à comprendre cet acharnement à vouloir créer chez soi des jardins d'agrément au prix d'efforts et de peines infinies, alors que la nature nous offrait depuis que le monde est monde toutes les beautés imaginables. Quelle suffisance, quel orgueil et quelle prétention ! Quand nous aurons enfin compris que la nature seule, là même où nous vivons, est l'unique source de notre véritable bonheur, alors peut-être aurons-nous le sentiment d'avoir retrouvé notre Paradis perdu. Encore faudrait-il que ce jour-là, la terre puisse encore donner des arbres, que les arbres donnent encore des fruits, et que les fruits ne soient plus « défendus ».

L'ÂGE DE CRISTAL

Le 23 février 2020

Tout récemment affranchi des contraintes naturelles, l'homme est désormais à l'initiative des modifications environnementales qui, elles-mêmes, le poussent à s'adapter et à adopter de nouveaux comportements individuels et sociaux. Que nous le voulions ou non, l'espèce humaine est désormais aux commandes de sa propre évolution. Reste à savoir quel avenir nous désirons pour notre espèce et ses descendants. À l'image du petit d'homme qui sait dorénavant marcher et se nourrir seul, l'humanité est en train de modeler les contraintes environnementales qui avaient jusque-là guidé son évolution. C'est nous désormais, de par nos comportements, qui décidons de notre destin, de notre évolution, de notre vie et de notre mort aussi.

L'âge de l'émancipation

L'époque que nous vivons depuis 10 000 ans, l'Holocène, est une période de sevrage vis-à-vis de la Mère Nature. C'est

une émancipation et une métamorphose qui ne dit pas son nom. L'anthropocène est avant tout une anthropogénèse. Or, comme toute métamorphose, comme toute émancipation, cette nouvelle orientation doit se faire sur la base d'une rupture consommée avec les anciennes formes d'évolution. Les bouleversements qui s'annoncent sont, à n'en pas douter, de nature initiatique, et ce, à double titre. Ils le sont au sens métaphorique, dans l'idée d'un passage, d'une rupture, de renoncements psychologiques et idéologiques à certaines formes de vie et de pensée. Mais ils le sont aussi au sens propre. C'est-à-dire qu'ils vont initier, ou être à l'initiative de nouvelles voies à emprunter par notre espèce, et par toutes celles qui, bien malgré elles, sont entraînées dans notre sillage.

Nous savons que le développement de chaque individu est largement conditionné par les expériences qu'il fait de son environnement. Toute évolution, individuelle ou collective, se fait essentiellement sur la base d'un dialogue entre l'organisme et son milieu. Ainsi, les premières sensations, sur la base d'une première expérience affective, contribuent à nourrir les centres de perceptions, et donc le développement d'un cerveau et d'une mémoire qui à leur tour façonnent dans une large mesure la représentation à la fois sensorielle mais aussi affective du monde. Lequel n'est *a priori* qu'une source d'informations neutre, dénuée de la moindre forme physique ou affective, puisque ce monde n'existe qu'au travers de la représentation que nous nous en faisons.

À l'échelle de la vie sur Terre, et au niveau des espèces comme la nôtre, les choses ne vont pas autrement. À partir des premières informations diffusées par notre environnement ou

biotope, nous avons, eu égard à notre patrimoine affectif collectif, orienté notre évolution en tant qu'espèce. À partir de ces informations primordiales, souvent perçues comme autant d'agressions, nous avons adopté des comportements collectifs nouveaux en mesure d'infléchir, sinon de nous prémunir contre ces agressions répétées. Au cours de ce dialogue de près de 7 millions d'années avec son environnement, notre espèce s'est largement métamorphosée et avec elle la biosphère de manière rétroactive.

Nature ou culture ?

Si l'on s'attache à mettre de côté tout sentiment humain, toute culture, toute empathie à l'égard de toute forme de vie, force est d'admettre que la nature n'agit pas autrement aujourd'hui qu'il y a des centaines et des centaines de millions d'années. En prenant suffisamment de hauteur, de recul et surtout de distance avec nos propres sentiments, force est d'admettre que même à travers nos comportements les plus destructeurs, c'est peut-être bien encore la nature et ses forces de création qui continuent d'œuvrer. Nous sommes bien évidemment attachés à notre environnement, à notre époque et à notre espèce tels que nous les percevons. Rien de plus naturel en soi, car nous raisonnons – et c'est notre vie qui en dépend – eu égard à cette personnalité que nous nous sommes construite au fil des ans et au sein d'un monde que nous ne pouvons concevoir autre que ce qu'il nous apparaît.

Par le passé, d'autres espèces avant l'homme ont contribué à changer l'environnement du tout au tout à l'échelle de la planète. C'est le cas des cyanobactéries ou « algues bleues ».

Par leur aptitude à fixer le CO₂, elles ont contribué à oxygéner l'atmosphère terrestre et à désacidifier les océans. C'est ce qu'on appelle la Grande Oxydation vers 2,45 milliards d'années. Des bactéries, pour vivre, ont décomposé des plantes en charbon, en méthane puis en pétrole. À notre tour, nous avons utilisé ce dernier pour assurer le développement de nos civilisations et en retour, modifier à nouveau le climat et la biodiversité qu'il abrite. Ici comme ailleurs, la nature et les forces de vie sont toujours à l'œuvre.

Mais la nature ou la vie, elle, voit plus loin, plus grand, plus vivant encore. Elle ne « pense » qu'en termes d'accroissement de complexité, de renouvellement de structures, de diversité, d'acquisition et de redistribution de l'information, d'échange, de captation, de composition et de décomposition... de création en somme. Et cette création va bien au-delà de ce que l'on peut appréhender ni même imaginer en tant qu'humains. Pour autant, l'évolution des espèces n'est pas un mouvement ascendant, continu et uniforme. De loin en loin elle est périodiquement marquée par des ruptures importantes qui sont autant de nouveaux départs. La dernière en date est celle du Crétacé/Tertiaire, il y a 65 millions d'années. Elle a marqué la disparition des dinosaures et a bouleversé de fond en comble l'ensemble de la biodiversité terrestre.

Depuis un siècle et demi avec les débuts de l'ère industrielle (1840), l'humanité a progressivement éloigné toutes les contraintes naturelles qui jusqu'alors avaient orienté son évolution et sa diversité. En se retranchant progressivement de la nature, nous nous sommes pareillement soustrait à la sélection naturelle telle qu'elle avait opéré durant ces 7

derniers millions d'années depuis Tumaï. Dorénavant, ce n'est plus la nature qui oriente et façonne nos développements. Du moins, plus directement. Si elle continue d'agir, c'est à travers nos propres comportements sociaux, technologiques, culturels, etc. Ce qui nous influence désormais, c'est bel et bien l'environnement que nous nous construisons jour après jour ; génération après génération. Notre évolution opère désormais en circuit fermé. Elle est une boucle de rétroaction conditionnée par nos choix, nos rêves et nos désirs... nos peurs aussi. C'est également sans compter sur l'épigénétique. Cette récente discipline de la biologie qui s'attache à mettre en évidence l'influence de nos comportements et plus largement de notre environnement sur notre patrimoine génétique par l'expression ou l'inhibition de certains gènes.

Bien sûr, cette analyse ne vaut que pour l'homme occidental des pays riches, industrialisés et dépendants des énergies fossiles. Néanmoins, ce modèle fait toujours des émules et continue de se répandre comme une contagion. Et si de nombreux pays vivent ou survivent encore en marge des richesses et des soi-disant « bienfaits » prodigués par la civilisation et le capitalisme qui l'incarne désormais, ils aspirent pour la plupart à la rejoindre.

Or, s'il est un facteur dont notre avenir à tous dépend, c'est bien le rapport entre l'accroissement de la population mondiale et la raréfaction des ressources énergétiques, alimentaires et minières. Depuis que le « progrès » existe, la plupart des causes naturelles de régulation de la population humaine n'ont cessé de reculer. La maladie, le froid, la faim, les guerres même ne sont plus assez destructeurs pour contenir une population

humaine en passe d'atteindre neuf milliards d'individus au cours de ce siècle. *A contrario*, les progrès médicaux, sanitaires, technologiques, éthiques, politico-diplomatiques ; les avancées considérables en matière d'urbanisme, d'accession au logement, de moindre pénibilité dans les différents domaines de l'existence... sont autant de facteurs qui ont permis à la population mondiale de croître de façon quasi-exponentielle ces dernières décennies.

Nous sommes à notre insu en train de nous enfermer progressivement à double tour dans une bulle à la fois de plus en plus protectrice pour les individus, mais de plus en plus aseptisée, paralysante et menaçante pour l'espèce. Si pour Stephen Jay Gould, les évolutions culturelles ont pris le relais des évolutions génétiques et biologiques humaines¹, elles nous coupent de plus en plus de notre environnement primitif. Qui plus est, elles conditionnent des développements induits par des facteurs que nous avons nous-mêmes définis. Autrement dit, notre évolution, si évolution il y a encore, est biaisée. Et elle le sera d'autant plus si nous nous en remettons à des mouvements tels que le transhumanisme pour décider de l'avenir de notre espèce. L'épigénétique (qui n'était pas encore connue ni même soupçonnée à l'époque de Gould) semble vouloir nous dire que nous pouvons, à terme, être ce que nous voulons. Pour autant, cette aptitude de l'homme à transformer son patrimoine génétique, à le faire évoluer, ne suffira sans doute pas à compenser les avancées culturelles et technologiques qui nourrissent la tentation transhumaniste.

1 Stephen Jay Gould, *Le pouce du panda*, Éditions du Seuil, coll. Points Sciences, 2014 [1980], p. 96.

Le transhumanisme est tout sauf un humanisme. Il est un extrémisme du consumérisme. Un élitisme pour ne pas dire un ségrégationnisme en puissance. Un nouveau spécisme larvé qui ne dit pas encore son nom. Son modèle est dépassé avant d'avoir vécu parce que de deux choses l'une : où il ne concernera qu'une élite coupée du reste de l'humanité, profitant seule des dernières ressources que le monde puisse encore offrir. Ou il se veut démocratique et universel, ce qui sous-entend qu'il espère profiter à tous et donc, au même titre que les nouvelles technologies aujourd'hui qui en sont les préliminaires, faire en sorte que la Terre puisse encore satisfaire neuf milliards d'individus avides de confort, d'hyper technologie et d'immortalité. Ce qui est purement illusoire compte tenu de l'échéance qui se profile. Et je ne parle ici que du seul rapport d'une population grandissante confrontée à une raréfaction inéluctable des ressources. [À suivre]

LA TÊTE DANS LE SABLE

Le 28 février 2020

C'est particulièrement affligeant de constater tous les jours à quel point la notion d'adaptation est de moins en moins comprise et encore moins mise en pratique par notre espèce. Chaque jour davantage, le réchauffement climatique et ses infinies conséquences modifient de façon notable et graduelle notre environnement. Pour ne citer que deux exemples, la raréfaction de la neige en haute montagne qui inquiète et les professionnels du secteur et bien sûr les touristes ou vacanciers. Second exemple, le recul significatif du trait de côte après chaque tempête. Tempêtes qui soit dit en passant, sont de plus en plus fréquentes et de plus en plus violentes. Les premières habitations du littoral s'en trouvent bien évidemment menacées et finiront, ne nous le cachons pas, à la mer.

En dépit de ces avertissements et surtout de ces injonctions au changement et à l'adaptation, certains n'ont pas d'autre idée que de faire livrer de la neige par hélicoptère. En effet, « La station de ski de Sainte-Foy-Tarentaise (Savoie) s'est fait livrer

dimanche 27 et lundi 28 décembre près de 100 tonnes de neige par hélicoptère, rapporte *France Bleu Pays de Savoie*. Située entre 1 550 m et 2 620 m d'altitude, la petite station fait face cette année à un déficit de neige dans certains secteurs. Pour transporter cette neige de culture, une soixantaine de rotations ont été nécessaires. La station espère ainsi satisfaire les clients qui se pressent cet hiver dans ce domaine skiable¹. » Voilà bien tout ce qui compte aujourd'hui : satisfaire les clients et donc les finances de la station.

Quand certains n'hésitent pas à livrer de la neige par hélicoptère, d'autres communes du littoral remblaient périodiquement les plages pour que les touristes et les activités censées les satisfaire puissent se poursuivre et continuer de faire vivre tout ce petit monde. Le tout en se donnant l'illusion que rien ne change et que le monde continuera de tourner ainsi pendant encore quelques décennies. Plutôt que de nous adapter ; plutôt que de modifier nos activités et de changer notre rapport à la nature, nous continuons, tête baissée, tels des forcenés, à ne vouloir rien changer de nos habitudes et de nos futiles et bien dérisoires petits plaisirs égoïstes.

Pourtant, nous n'en sommes qu'au début. Autant dire que ce que nous « subissons » aujourd'hui en terme de conséquences du réchauffement climatique et de modification de l'environnement n'est qu'un maigre aperçu de ce qui nous attend dans les années à venir. Il ne sera plus question de livrer de la neige par hélicoptère ou d'ensabler des plages avant chaque saison touristique. La neige aura sans doute disparue jusqu'à 2 000

1 Source : https://www.francetvinfo.fr/meteo/savoie-une-station-de-ski-se-fait-livrer-100-tonnes-de-neige-par-helicoptere_1243754.html

mètres. Y aura-t-il encore du kérosène pour les hélicoptères ? Quant aux stations balnéaires que nous connaissons aujourd'hui, elles ne seront plus que ruines lessivées par les flots.

Nous vivons à une époque et au sein de sociétés où chacun se plaît à croire et à entendre dire que tout est sous contrôle. Tous ceux qui nous gouvernent se font d'ailleurs un point d'honneur à encourager ce comportement et à en être même le plus souvent à l'initiative. Le hasard, l'imprévu, la chance ou la providence n'ont plus droit de cité. Tout se doit d'être mesurable, quantifiable, prévisible et contrôlable. Depuis les naissances jusqu'à la météo en passant par la prochaine épidémie de grippe, plus rien ne doit nous prendre au dépourvu. Or, bizarrement, ce que nous ne contrôlons pas – si tant est que nous contrôlions quoi que ce soit d'ailleurs –, nous l'ignorons ou feignons de l'ignorer. Nous continuons, contre vents et marées, à faire comme si de rien n'était. Tel l'orchestre sur le pont du Titanic en train de sombrer, nous continuons à jouer jusqu'au bout la partition de nos illusions perdues.

Même au niveau individuel et dans nos vies privées, rares sont ceux qui acceptent de s'adapter, de changer quelque peu leurs habitudes ; d'évoluer en somme. Chacun, le plus souvent se bat bec et ongles pour conserver ses prérogatives, ses petits avantages. On a du mal à concéder à l'autre, fût-il son conjoint. Rares sont les couples qui durent aujourd'hui et je crois qu'il ne faut pas chercher plus loin la raison. Chacun campe sur ses positions sans jamais rien lâcher. C'est d'ailleurs une expression très en vogue en ce moment : « On ne lâche rien ! »

lors qu'il faudrait parfois, pour notre bien-être et celui de tous, apprendre à « lâcher prise ».

Plus récemment encore, la prochaine fermeture de la centrale de Fessenheim en Alsace, exploitée depuis 1978 fait évidemment polémique. Chacun n'a de cesse de mettre en avant les retombées financières pour la ville et la région ainsi que les emplois directs et indirects générés par la centrale. Pour autant, tout le monde semble oublier les risques croissants d'accident nucléaire grave après 42 ans de bons et loyaux services. Là encore, on feint d'ignorer les menaces pour préserver son confort et son niveau de vie au mépris de la sécurité de tous. Aujourd'hui, l'État est bien évidemment pointé du doigt pour tout ce que cette fermeture risque d'entraîner en pertes d'emplois, en baisse de la qualité de vie. Mais vers qui se tourneront les victimes si un accident nucléaire majeur venait à se produire ?

La plupart des collapsologues nous disent que le monde occidental est au bord d'un effondrement systémique. Effondrement dont nos sociétés engraisées au productivisme, au capitalisme et au libéralisme ne ressortiraient pas indemnes. Un seul grain de sable comme une crise financière à l'image de celle de 2008, un conflit armé de plus ou une catastrophe naturelle majeure suffirait à tout déclencher. Quand on voit aujourd'hui à quel point les économies mondiales commencent à se sentir menacées par une éventuelle pandémie du coronavirus, on se demande si ce dernier ne serait pas le fameux grain de sable tant redouté ?

L'ÂGE DE CRISTAL II

Le 1er mars 2020

De toutes les manières, notre espèce a une naturelle tendance au conservatisme, à la préservation et à la pérennisation des acquis. Nous supportons mal toutes les formes de changement parce qu'ils sont autant de sources d'inquiétude, d'inconfort. Tous synonymes d'une perte de contrôle et d'anticipation par absence d'informations sur l'avenir. Or cette disposition, qui nous est aussi naturelle qu'elle est nécessaire à notre survie individuelle ou collective, n'en va pas moins à l'encontre des forces même de la nature si elle est poussée trop loin dans ses limites.

Quand la nature et la vie ne sont que brassages, bouleversements, crises et chaos de toutes sortes et de toutes les dimensions, les sociétés humaines, de plus en plus, n'aspirent qu'à la fixité, aux conservatismes de toutes natures. Jusqu'à la prolongation de la vie elle-même, quel qu'en soit le prix : celui de la dignité et de la liberté. Pour conjurer la mort de son animal domestique préféré, certaines personnes

fortunées n'hésitent pas à le cloner, pensant le voir ainsi ressusciter. D'une autre manière, d'autres profitent de cette nostalgie du passé pour faire revivre au travers d'hologrammes de plus en plus réalistes, les stars qu'ils adulaient de leur vivant. Le tout, comme toujours, alimentant un juteux commerce. Le désir d'immortalité, à travers le mouvement transhumaniste, incarne cette tendance. Il n'est qu'une falsification de plus risquant d'entraîner à sa suite notre mort collective.

Bien sûr, nos sociétés les plus développées changent, évoluent, se métamorphosent, créent. Mais ces changements ne vont pas nécessairement dans le sens de notre survie collective quand ils œuvrent le plus souvent pour notre survie individuelle. L'immortalité en serait d'ailleurs l'aboutissement ultime, dans tous les sens du terme. Ces « révolutions » technologiques, industrielles, médicales, culturelles ou politiques qui ont cours depuis un siècle et demi, ne répondent malheureusement pas aux nécessités vitales imposées par nos propres développements. Elles ne répondent pour la plupart qu'à des besoins individuels qui sont ensuite transposés aux masses. Ces changements sont le plus souvent les résultats de politiques qui, sans jamais se l'avouer, ne sont que démagogie. Elles ne font que jouer sur les passions populaires, et la tendance ne semble pas prête de s'inverser.

La leçon de Spartacus

Suite au récent décès de Kirk Douglas, un des acteurs préférés de mon enfance, j'ai pris plaisir à le revoir au cours d'entretiens sur les plateaux de télévisions, et plus particuliè-

rement en français. C'est un vrai régal que d'entendre s'exprimer de tels acteurs dans sa langue maternelle. Ça nous les rend tellement plus proches, plus nôtres, plus intimes même. Mais là n'est pas mon propos. La star était invitée à l'émission *Apostrophe* animée par Bernard Pivot. C'était en 1989. Kirk Douglas était là pour parler de son autobiographie *Le fils du chiffonnier*¹. L'acteur s'y exprime entre autres au sujet de ses enfants et surtout de Michael dont il dit que d'une certaine manière, l'accession à la reconnaissance et à la notoriété en tant qu'acteur a sans doute été pour lui plus difficile qu'elle ne l'a été pour son père. En ce qui le concernait, Kirk Douglas estimait que pour lui, et du fait de ses origines modestes et de toutes les privations que n'importe quel fils d'immigré du début du XX^e siècle fût amené à endurer, il n'avait d'autres pensées à l'esprit que de vouloir s'en sortir.

Ces difficultés quasi-quotidiennes l'ont poussé de l'avant, l'obligeant à travailler sans relâche pour échapper à sa condition et réaliser le *rêve américain*. Il s'est battu quasiment chaque jour pour vaincre l'adversité, comme son père l'avait fait avant lui comme chiffonnier, et pour forcer le destin. Ces épreuves, ces années de vaches maigres ont été pour lui une bénédiction. Et il estimait, *a posteriori*, avoir eu beaucoup de chance d'en passer par là. Car ce sont ces épreuves qui l'ont conduit à devenir ce qu'il est devenu par la suite. Poursuivant son propos, Kirk Douglas compare son parcours à celui de ses enfants. Lesquels ont eu, selon lui, et paradoxalement, beaucoup plus de difficultés à réussir dans la vie et à se faire un prénom, du fait même qu'ils n'ont pas eu à passer par toutes les

1 Kirk Douglas, *Le fils du chiffonnier*, Presses de la Renaissance, 1989.

privations et l'ostracisme que leur père a pu connaître en son temps. La chance d'avoir eu un père riche et célèbre leur a de fait ôté toutes les raisons naturelles de se battre pour survivre et donc évoluer. Kirk Douglas résume non sans humour, que son fils Michael, pour ne citer que le plus connu, avait toutes les raisons de passer ses journées à jouer au polo, plutôt que de travailler dur pour devenir un acteur accompli et reconnu au moins aussi talentueux et adulé que son père.

Pour évoluer : se laisser agresser

Or, c'est là le principe même de toute forme d'évolution, de progression et d'épanouissement individuel ou collectif. Il réside non seulement et primitivement dans l'action, certes ; mais plus encore dans la réaction aux épreuves, aux contraintes, aux exigences ou contingences de toutes sortes. Que celles-ci soient produites par notre environnement biologique, sociétal, humain, individuel ou même idéologique. Joël de Rosnay nous dit sans détours que pour évoluer, il faut se laisser agresser : « Un système homéostatique (ultra-stable) ne peut évoluer que s'il est "agressé" par des événements venant du monde extérieur. [...] une organisation peut se maintenir à la manière d'un cristal ou d'une cellule vivante. Le cristal maintient sa structure grâce à l'équilibre de forces qui s'annulent à chaque nœud du réseau cristallin. Grâce aussi à la "redondance", c'est-à-dire à la répétition des mêmes motifs. Cet état statique, fermé sur l'extérieur, ne lui permet pas de résister aux perturbations du milieu : si la température s'accroît, le cristal se désorganise et fond. La cellule, au contraire, est en équilibre dynamique avec son environnement.

Son organisation n'est pas fondée sur la redondance, mais sur la variété de ses éléments. Système ouvert, elle se maintient dans le renouvellement continu de ses éléments. C'est cette variété et cette mobilité qui permettent l'adaptation au changement.

L'organisation cristal évolue difficilement : dans les à-coups de réformes radicales et traumatisantes. L'organisation cellule cherche à favoriser l'évènement, la variété, l'ouverture sur le monde extérieur. Elle ne craint pas une désorganisation passagère, condition d'une réadaptation plus efficace. Admettre ce risque transitoire, c'est accepter et vouloir le changement. Car il n'y a pas de changement réel sans risque¹. »

Fondamentalement, toute agression est neutre. C'est notre résistance au changement, à la plasticité, à la mobilité physique ou idéologique qui la rend traumatisante dans le pire des cas, dérangement ou agressive dans le meilleur. L'agression est une notion d'ailleurs toute biologique car tous les êtres vivants, depuis la bactérie jusqu'à l'homme en passant par la plante ressentent des agressions ; quand la matière inerte, quant à elle, ne reçoit que des informations dénuées de toute interprétation affective. Suivant donc que cette « information » sera traitée et intégrée, elle participera ou non à l'enrichissement et à l'évolution du système ou de la structure qui la reçoit ou la subit.

Depuis les premiers temps du monde, depuis la première seconde au sein du chaos primordial, en passant par le

1 Joël de Rosnay, *Le macroscope*, Éditions du Seuil, coll. Points Essais, 1975, p. 137.

bombardement météoritique subit par toutes les planètes du jeune système solaire, toutes ces « agressions » comme nous les nommons, ont été autant d'informations qui ont nourri l'évolution du cosmos et jusqu'à l'apparition de la vie sur Terre et sans doute dans d'autres systèmes solaires. Pas à pas, progressivement, les choses changent ou « aspirent » à changer, à évoluer. Toute évolution présente est l'assurance de pouvoir mieux faire face aux changements à venir. Car la complexité induite par l'évolution, implique une plasticité et une faculté d'adaptation sans cesse renouvelée et accrue. Elle est donc la garantie des évolutions futures.

Pour toute forme de vie, pour toute forme de création, l'équilibre est à bannir. Un système à l'équilibre, homéostatique comme le décrit Joël de Rosnay, est un système « éteint », mort, fini. C'est d'un déséquilibre initial dont a profité le big bang et tout l'univers à sa suite. C'est à partir de déséquilibres ponctuels que se sont formés les myriades d'étoiles et les systèmes planétaires qui les ont accompagnées et les accompagnent encore. Sur Terre, c'est des déséquilibres permanents dont se nourrissent la vie, la diversité et l'évolution des espèces. Au sein même de la biosphère et tout au long de l'évolution, certains règnes bactériologiques, végétaux ou animaux ont pris régulièrement l'ascendant sur d'autres. De même au sein de l'espèce humaine, où les guerres incessantes, les conquêtes de territoires ou les luttes de pouvoir ont été autant d'accélérateurs de l'histoire et de ce que nous considérons, *a posteriori*, comme étant la « civilisation ».

Aujourd'hui, qu'on l'admette ou non, notre espèce est désormais l'espèce dominante au sein du vivant. Au point de le

menacer de manière globale. Elle est d'ailleurs elle-même dominée dans ses propres rangs par un modèle social et économique devenu malheureusement une norme pour bientôt neuf milliards d'êtres humains. Comme le déplorait Claude Lévi-Strauss, « L'humanité s'installe dans la monoculture ; elle s'apprête à produire la civilisation en masse, comme la betterave. Son ordinaire ne comportera plus que ce plat¹ ». Pourtant, à travers ces déséquilibres majeurs, ces périls mêmes engendrés par cette domination, c'est sans doute encore et toujours la vie qui s'exprime à pleine puissance. Tous ces chaos, toutes ces tensions, tous ces dangers sont autant de promesses d'un avenir à inventer. Toutes ces agressions sont autant d'invites à la métamorphose, au changement et au renouveau.

Nous vivons un âge que j'appellerais l'*Âge de cristal*. Il se définit, au cœur de nos sociétés occidentales, en une répétition des modèles, en une stéréotypie de la pensée, de la culture et de toutes les formes de création. Notre inextinguible soif de contrôle et de maîtrise sur tout et n'importe quoi nous rend progressivement hermétiques à toutes les propositions de la vie. Nous nous empêchons nous-mêmes de vivre et de progresser en nous coupant progressivement du monde. À terme, la rigidité et la paralysie générale menacent. Par manque de plasticité, nos sociétés risquent tout simplement de se briser et de s'effondrer sous leur propre poids.

Nous sommes à n'en plus douter à l'aube d'une grande initiation. Mais encore faut-il que nous en ayons envie. Que

1 Claude Lévi-Strauss, *Tristes tropiques*, Librairie Plon, coll. Terre humaine poche, 1955, p. 37.

nous ayons tout simplement envie d'inventer autre chose, de découvrir un autre monde ou une autre vision du monde. Encore faut-il que nous ayons tout simplement envie de vivre. Autrement dit, être en mesure de renoncer en partie au passé et à tous nos archétypes. Avons-nous vraiment le choix ? Nous vivons dans un monde où tout est possible. Même les rêves les plus fous, les plus audacieux sont désormais à notre portée. Les découvertes de la science et de l'esprit n'épuiseront jamais la créativité de la vie et les potentialités de la matière. Oui, tout est possible parce que ce monde lui-même a été rendu possible.

Kirk Douglas, à l'instar de Spartacus, avait le choix. Accepter et subir toute sa vie les vicissitudes d'une existence de fils d'immigré pauvre et sans avenir ou lutter contre l'adversité, les privations, la faim, la misère, l'ostracisme et l'antisémitisme. Avec toujours en lui ce rêve de pouvoir un jour, lui aussi, Issur Danielovitch Demsky, briser ses chaînes et marcher sur les sentiers de la gloire.

COVID 19 : L'HUMANITÉ S'ENRHUME, LA PLANÈTE RESPIRE !

Le 15 mars 2020

Comme la plupart des crises et autres accidents de la vie, celle du coronavirus en dit long sur nos comportements individuels et collectifs. La peur fait tomber nos défenses, et pas seulement immunitaires. Elle tombe les masques du quotidien et montre chacun sous son vrai jour. Il en va de même au niveau des nations. Celles qui penchaient déjà vers un protectionnisme s'en trouvent confortées dans leurs certitudes et en profitent pour fermer leurs frontières. Cette crise reflète aussi l'intelligence et la discipline des peuples. On constate d'ailleurs, dans ce domaine, l'exemplarité des régimes totalitaires qui démontrent l'efficacité, en de telles circonstances, d'un pouvoir aux méthodes coercitives. Exemplarité saluée par l'O.M.S. À n'en pas douter, cette crise, si elle perdure, va indubitablement remettre bien des pendules à l'heure. Que ce soit dans nos comportements individuels comme à l'échelle des nations et de cette mondialisation hypertrophiée qui ne fait qu'aggraver la pandémie.

Tout organisme vivant – et les nations sont des macro-organismes – a besoin pour maintenir son unité d'un minimum d'échanges avec son environnement. Pour autant, il a tout autant besoin de maintenir cette unité qui le définit en se désignant un « intérieur » et un « extérieur » par le biais d'une membrane (cytoplasmique ou frontalière) qui l'isole au moins partiellement de son environnement et des autres organismes. Les échanges internationaux et la mondialisation ont poussé à l'excès la porosité des États jusqu'à menacer leur intégrité économique, culturelle, écologique et sanitaire. Certains ont eu beau dire que le virus ne connaissait pas les frontières, son vecteur principal reste quand même les populations humaines pour lesquelles les frontières ont été inventées.

Quoiqu'il en soit, l'excès de mondialisation et de voyages internationaux de toute nature ont de fait fragilisé les nations en propageant d'autant le virus. Que ce serait-il passé s'il s'était agit d'un virus dix fois plus virulent qu'il ne semble l'être aujourd'hui ? Ce n'est ni la peste ni le choléra. Encore moins la grippe espagnole. Et pourtant, nous ne pouvons que constater à quel point notre modèle socio-économique occidental capitaliste est fragile et vulnérable.

Le bon grain de l'ivraie

Cette « tempête sanitaire » va immanquablement faire du vide. Paradoxalement, on peut supposer que si elle dure assez longtemps, cette crise va de fait « assainir » les économies des pays riches. De nouvelles habitudes de consommation, de production, de déplacement et de travail vont progressivement s'installer par la force des choses. Sans doute chacun ira-t-il

davantage vers l'essentiel, le vital. Aussi bien dans sa manière de consommer, plus locale, que dans ses loisirs ou sa façon de travailler. Tous les aspects artificiels, toutes les activités humaines les plus éloignées des nécessités vitales et qui parasitent nos vies sans nous en rendre compte vont s'en trouver balayées au fil des semaines et des mois. Contrains et forcés, ceux qui jusque-là n'avaient jamais envisagé ni même songé à changer leurs habitudes finiront par adopter de nouveaux comportements. Lesquels, on peut l'espérer, finiront peut-être par devenir naturels.

La plupart des produits de consommation courante – mais pas pour autant des produits de première nécessité –, du fait de leur provenance essentiellement chinoise, vont progressivement disparaître des rayons. On peut supposer que ce phénomène ne durera malheureusement qu'un temps. Mais il montrera au moins à une grande partie de la population des pays riches qu'il est possible de consommer autrement. Peut-être à moins bas coût, mais de manière plus raisonnée et exigeante. Autrement dit, plus durable. Le plus gros fournisseur de biens de consommation qu'est la Chine, a de fait, réduit de manière significative sa production et ses exportations vers les pays occidentaux. Ce, du seul fait du confinement prolongé de ses ressources humaines. On peut d'ores et déjà espérer que la conséquence de cette pénurie poussera chaque européen à se tourner davantage vers des produits et des savoir-faire nationaux sinon locaux. Les relocalisations et le *made in France* vont, on peut l'espérer également, s'en trouver accrus.

L'autre bienfait de cette crise, si elle dure assez longtemps, sera son impact considérable sur les bourses et la spéculation

sur les marchés internationaux. On peut espérer que les bulles financières et les richesses artificiellement entretenues par les systèmes boursiers vont soudainement éclater comme des bulles de savon. Dans cette histoire, ceux qui ont le plus à craindre et à perdre sont justement ceux qui, d'une façon ou d'une autre, vivent de ce système, l'encouragent et l'entretiennent. Les plus riches bien sûr, mais aussi les classes moyennes, agglutinées dans les mégapoles, grandes consommatrices de biens de toutes natures, friandes de tout ce que la société moderne peut offrir de nouvelles technologies, de loisirs autant coûteux qu'inutiles et particulièrement néfastes pour la planète.

Une planète qui, du reste, ne se porte sûrement pas plus mal depuis que le COVID 19 a fait son apparition au sein de l'humanité. Baisse de la production industrielle mondiale, donc de l'extraction de matières premières. Baisse également notable de notre consommation d'énergies fossiles par des déplacements de plus en plus limités et par la réduction massive des vols internationaux. Qui dit baisse de consommation de produits industriels dit aussi baisse de nos émissions de CO₂ et de la pollution générée par les déchets que cette surconsommation engendre à tous les niveaux.

Les pékinois ont redécouvert le bleu du ciel depuis que leur industrie s'est mise en veille. À n'en pas douter, l'après virus nous montrera à quel point l'impact positif de cette crise sur notre environnement aura été significatif et signifiant. Car cette crise fera aussi la démonstration de notre capacité à infléchir l'impact négatif de nos comportements sur la planète. Tout simplement en y mettant un peu du nôtre. En faisant preuve de

bonne volonté et de discipline et en changeant certaines de nos habitudes les plus nocives sur le plan environnemental. Revenir à une forme de frugalité sinon de sobriété dans nos comportements de consommateurs, voilà ce à quoi nous enjoint indirectement cette crise. Elle nous souffle la solution pour remédier rapidement et efficacement aux maux dont souffre la planète.

Un virus peut en cacher un autre

Il y a huit ans, suite au naufrage du navire de croisière italien *Costa Concordia*, j'écrivais un texte intitulé : *Un naufrage peut en cacher un autre*. Cet « autre » naufrage dont celui du *Concordia* était la préfiguration, était celui de nos sociétés occidentales. On ne parlait pas encore d'effondrement ou de collapsologie. De la même manière aujourd'hui pourrais-je encore écrire : *Un virus peut en cacher un autre*. Car derrière le COVID 19 se cache une autre pandémie beaucoup plus dangereuse pour la vie et pour la planète elle-même : c'est celle d'*Homo sapiens* qui s'est répandu à l'image d'une contagion sur toute la biosphère depuis à peu près 10 000 ans.

Aussi, et de ce point de vue, le coronavirus fait figure d'antidote ou de défense immunitaire pour une planète qui souffre de surpopulation et d'infection humaines. Comme tous les vaccins, comme tous les antidotes, le remède pour la planète ne pourra être conçu qu'à partir du mal lui-même. C'est donc bien notre espèce seule qui détient le pouvoir de réguler sinon de diminuer drastiquement son impact sur la planète, son organisme hôte.

Je vois cette crise comme un avertissement. Elle nous dit que nous pouvons agir parce qu'il est encore temps de le faire. Dans le cas contraire, et à moins que notre folie et/ou notre cécité ne plongent la Terre dans une crise écologique majeure et irréversible, un autre virus, directement né de nos comportements, pourrait à nouveau surgir et décimer l'humanité. Or, rien ne nous autorise à penser qu'il ne pourrait pas être à l'origine de notre prochaine et irrémédiable extinction. Cette bonne vieille Terre se serait alors enfin débarrassée d'un encombrant parasite de la même manière dont nous nous débarrassons d'un mauvais rhume.

L'AUTRE MENACE

Le 19 mars 2020

Notre discipline et notre aptitude à la solidarité sont nos anticorps sociaux. Ils participent de la cohésion sociale et de notre capacité à nous protéger collectivement contre tous les types d'agressions.

C'est très français !

Or, la crise actuelle du COVID-19 a déjà mis en évidence certaines faiblesses de notre « système immunitaire collectif ». La première fût cette ruée vers les supermarchés et autres magasins d'alimentations qui ont vu, pour certains, leurs rayons se vider comme en tant de guerre. Pourtant, le gouvernement n'a eu de cesse de rassurer la population en garantissant qu'il n'y aurait aucune pénurie, que nous disposions des réserves suffisantes en amont et que la chaîne logistique n'avait aucune raison de s'interrompre.

Ensuite, et alors que l'État venait d'instaurer des mesures de confinement, la réponse de beaucoup s'est traduite par un exode massif vers les provinces. Ce, au mépris de notre sécurité collective, lors que ces mêmes régions avaient été jusque-là relativement épargnées par la pandémie.

La troisième faille majeure dans notre système immunitaire a lieu en ce moment même. Elle s'exprime par la focalisation, pour ne pas dire l'obsession grandissante de chacun à vouloir se procurer masques, gants et gel hydro-alcoolique pour les gestes de la vie quotidienne. Pourtant, chaque intervenant, médecin, journaliste ou responsable politique n'a eu de cesse depuis les premiers temps de la crise, d'expliquer que le port du masque n'était nécessaire que si l'on était malade ou si on pensait l'être. La distanciation sociale accompagnée des « gestes barrière » suffisait, dans la mesure de leur strict respect, à se protéger, à protéger les autres et à freiner la pandémie.

L'autre virus

La peur, la bêtise et l'individualisme sont plus contagieux que le virus lui-même. Avec un facteur aggravant qui n'est autre que le réseau médiatique et numérique qui amplifie la diffusion des comportements à risque. Le « corps social » est un organisme comme les autres. Son histoire, sa construction et sa pérennité reposent sur les mêmes principes que n'importe quelle autre structure vivante. Aussi fait-il la démonstration des mêmes aptitudes, des mêmes forces mais aussi des mêmes faiblesses. Une semblable vulnérabilité qui l'amène à encourir les mêmes risques d'affaiblissement et de désintégration.

Comme au sein de n'importe quel organisme, le lien qui unit les « cellules » humaines est garant de notre survie collective et individuelle. Mais il y a toujours des cellules mutantes, au comportement erratique et qui fonctionnent à contre-courant. Sortes d'électrons libres qui risquent de contaminer l'ensemble de l'organisme social.

C'est ce qui s'est passé une première fois avec cette ruée en masse vers les magasins d'alimentation. C'est ce qui s'est reproduit avec cet autre comportement à risque qui a consisté, en plein confinement, à fuir les mégapoles pour aller se confiner en province comme s'il s'était agit d'un simple départ en week-end. Là encore, et comme souvent, chacun ne voyait que son bien-être et son confort personnels en faisant passer au second plan le bien et la sécurité de tous.

La peur n'évite pas le danger

Le principe de précaution et le droit de retrait sont autant de menaces pour la cohésion sociale. Mercredi 18, mon patron est venu nous annoncer que nous étions à partir du lendemain en chômage partiel. Non pas faute de travail ni faute de matières premières. Pas davantage du fait que l'un d'entre nous aurait pu être contaminé ou suspecté de l'être. Non ! rien de tout cela. La raison invoquée était simplement que la direction n'était plus en mesure de garantir notre sécurité et que si l'un d'entre nous contractait le virus, l'entreprise était moralement responsable. Chacun pourtant sait désormais que les « gestes barrière », le respect de la distance de sécurité, le lavage régulier des mains au savon, sont des précautions amplement

suffisantes pour écarter tout risque de diffusion du virus. Pour autant, là encore, c'est la peur qui dicte les comportements.

Le bruit courait également dans l'entreprise qu'elle disposait d'un stock de 500 masques de type FFP2 pour les besoins de notre activité. Masques que d'ailleurs personne n'utilise au quotidien, d'où la persistance d'un tel stock. Lequel, en cette période, aurait et pourrait encore être utile à l'ensemble du personnel soignant des communes environnantes. étonnamment, au moment de quitter l'entreprise pour au moins quinze jours de confinement, chacun s'est vu proposer une boîte de masques – au passage périmés – de la part de notre bon patron. Une initiative qui va à contre-courant de tout bon sens et de tout comportement responsable et citoyen.

Ces histoires de masques, de gants et de gel hydro-alcoolique risquent de mettre en péril la cohésion sociale dans son ensemble. Tous les citoyens qui portent aujourd'hui un masque lors qu'ils ne sont ni malades, ni en contact rapproché avec des personnes contaminées ne font qu'encourager les autres citoyens à porter eux-mêmes un masque, croyant que ce dernier est l'équipement indispensable à une bonne protection individuelle. C'est ainsi que l'on peut voir de plus en plus de professionnels de toutes les branches refuser de travailler sous prétexte qu'ils se sentent en danger sans masque, sans gants et sans gel. Une fois encore, chacun reporte la responsabilité de sa propre sécurité sur les autres – ici l'État – en montrant du doigt le manque de matériel. Manque qui peut être avantageusement compensé par une bonne distanciation sociale, un lavage de mains au savon régulier et les autres « gestes barrières » qui ont fait, ailleurs, la preuve de leur efficacité.

La grande menace

Par la simple diffusion de la peur, toutes les activités essentielles à la vie et à la sécurité de la Nation vont, si chacun n'y met pas un peu du sien, s'en trouver paralysées. Les chaînes logistiques, la production alimentaire, l'énergie vont progressivement être affectées par le virus de la peur et cette crainte irraisonnée de la contamination à travers chacun des gestes de la vie quotidienne. À l'autre extrémité de la chaîne, les comportements individuels irresponsables qui consistent à stocker de manière disproportionnée les aliments et autres produits de première nécessité vont finir par tendre les circuits de ravitaillement jusqu'à la rupture.

On imagine sans peine les mouvements de panique engendrés par de telles pénuries. Pour le coup, la situation ne serait plus sous contrôle et il ne serait sans doute plus possible de revenir en arrière. Le chaos succéderait à l'anarchie, et le cancer social de l'individualisme exacerbé finirait de ronger la Nation en quelques jours.

La généralisation à tous les secteurs des aides de l'État en matière de chômage partiel risque également d'être, à terme, contre-productive en ce qui concerne la sauvegarde du tissu économique national. Entre la crainte irrationnelle de contracter le virus en toutes occasions et la possibilité offerte de rester chez soi à 84% de son salaire net ; chacun ne va pas y réfléchir à deux fois. Cette claustration généralisée à tous les secteurs économiques, la ruée dans les magasins d'approvisionnement et la possibilité pour tout un chacun de faire valoir son

droit de retrait risquent de précipiter le pays vers l'effondrement socio-économique tant redouté.

Comme de juste, les syndicats se ruent dans la brèche et dénoncent à leur tour l'absence de mesures de sécurité suffisantes sur des sites industriels tels que les plateformes de distribution de l'enseigne Amazon pour ne citer qu'elle. Il me semble que, sous prétexte d'être les porte-parole du personnel, les représentants syndicaux ne font que propager des contrevérités et des pseudo informations susceptibles de se répandre à travers toute la population active plus rapidement que le virus lui-même.

Je le disais en commençant, les sociétés humaines sont des organismes comme les autres. Elles sont de fait sujettes aux mêmes menaces. Mais celles-ci ne sont telles qu'eu égard à notre aptitude à la cohésion. À notre capacité de production d'« anticorps » que sont la solidarité, l'empathie, la discipline, le bon sens, une bonne communication et notre volonté individuelle de contrôler nos émotions à défaut de les surmonter.

Je suis l'humanité !

Depuis presque vingt ans à présent, avec les attentats du 11 septembre 2001, l'humanité a progressivement pris conscience de son unité de corps et d'esprit. Avec *Homo sapiens*, il y a environ 300 000 ans, la pensée chez le genre *Homo* est devenue réflexive. L'homme est devenu capable d'introspection. Désormais conscient de soi et du monde, il s'est progressivement individualisé au fur et à mesure de la

complexification des sociétés. Avec la propagation et la rapidité des moyens de transport et de communication actuels, chaque être humain est progressivement en train de « faire corps » avec le monde et l'ensemble de l'humanité.

Dans le même temps, une conscience écologique est en train de naître et de se répandre parmi une population humaine de plus en plus attentive aux équilibres naturels. De plus en plus souvent, et grâce au réseau « neuronal » des moyens de communications actuels, chaque événement, chaque crise est vécue quasi-instantanément par une population humaine chaque fois augmentée. Or, cette instantanéité de l'émotion, son partage au niveau mondial permet à chacun de développer cette toute nouvelle fibre qui tend à nous unir toujours davantage et plus intensément. Nous nous universalisons.

Cette dernière crise mondiale et d'ampleur inégalée aura des effets considérables sur le développement de nos sociétés et de notre espèce. Les changements qui vont s'opérer seront à la mesure des émotions partagées par des millions d'êtres humains au même moment sur les réseaux sociaux. Du fait même du contexte et de la puissance des moyens de communication, les conséquences de cette pandémie feront plus pour l'humanité que la grippe espagnole en 1918 avec ses 20 à 50 millions de victimes.

Dans les jours qui ont suivis les attentats du 11 septembre 2001, certains politiciens, par solidarité, avaient lancé cette phrase qui avait fait polémique : « Nous sommes tous Américains ! ». Plus récemment, les attentats de Charlie hebdo ont vu naître un mouvement de solidarité uni sous le slogan

« Je suis Charlie ». La formule a depuis été reprise en maintes occasions, souvent plus tragiques les unes que les autres. Toujours pour souligner son appartenance, son empathie, sa solidarité avec les victimes, quelles qu'elles soient. Ces derniers jours, avec cette pandémie qui nous touche tous, de Pékin à Paris, de Madrid à Barcelone, de New York à Moscou, de Rome au Cap, c'est l'humanité elle-même qui est attaquée. Au-delà de toutes nos différences, de toutes nos singularités, de tous nos particularismes physiques, culturels, politiques, historiques, c'est ce que nous avons en commun qui est aujourd'hui touché. Autrement dit, ce qui nous unit au-delà des frontières physiques ou culturelles. Alors, oui aujourd'hui, « je suis Américain », « je suis Charlie », « je suis Paris », mais au-delà de tout ça, « je suis humain ; je suis l'humanité ! ».

UNE CIVILISATION À BOUT DE SOUFFLE

Le 27 mars 2020

Je suis de ceux qui pensent que rien ne se fait par hasard. Pas davantage au sein de nos vies individuelles qu'au niveau de la destinée de l'humanité. Les événements qui nous touchent aujourd'hui à l'échelle des nations ont une logique et une cohérence que nous ne pouvons pas encore discerner du fait même de leur douloureuse actualité. Pour autant, avec le recul qui s'imposera de lui-même, nous verrons les apports incontestables que cette pandémie aura sur la poursuite de nos développements et de notre évolution.

À n'en pas douter, cet événement majeur est sans doute la première d'une longue série de convulsions à laquelle il faut nous préparer. Convulsions comme autant de signes annonciateurs de la naissance, certes dans la douleur, d'une humanité nouvelle. En attendant, ces crises successives, ces chaos nous avertissent. Ils nous incitent et nous préparent aussi aux changements qui s'imposent au niveau mondial pour que nous poursuivions le cours de notre évolution. Concernant la

crise sanitaire actuelle, que nous dit-elle ? Quelles leçons pouvons-nous d'ores et déjà tirer de cette pandémie ? Laquelle, sans doute, est moins le fait du hasard que d'une impérieuse nécessité.

Le réactif de l'inaction

Les causes de cette crise ne sont pas tant à chercher dans la nature même du virus. Ce dernier n'est que l'allumette qui met le feu aux poudres. L'origine du mal tient davantage dans la vulnérabilité des organismes sociaux et humains au sein desquels le virus a trouvé toute latitude pour survivre et se répandre. Toutes les épidémies, virales, bactériologiques, numériques ou idéologiques, doivent, pour perdurer, trouver un terrain propice à leur survie et à leur développement. Nos sociétés, l'actualité l'a prouvé ces dernières semaines, sont on ne peut plus favorables à ce type de contagion. Elles le seront d'autant plus qu'elles intensifieront leurs propres développements au mépris des grands équilibres biologiques. Mais encore faut-il relativiser, car, en ce qui concerne la France, et d'un point de vue basement statistique, le Covid-19 n'a, à ce jour, fait que 7 560 victimes (Mise à jour du 4/04/2020).

Ce virus est-il, en soi, véritablement plus mortel que n'importe quelle autre grippe ou affection respiratoire saisonnière ? La question se pose. La canicule de 2003 a mis en évidence notre impréparation face à cette menace inédite à l'époque. Elle aurait fait, selon différentes sources (INSERM, INSEE, INED) environ 15 000 décès en excès durant les deux premières décades d'août 2003. (Source *Wikipedia*). Par

ailleurs, Santé Publique France fait état de 3 000 décès dus à la grippe saisonnière pour l'hiver 2017-2018. L'agence fait mention d'un « excès de mortalité toutes causes et tous âges confondus estimé à 4 800 décès dont 2 850 attribuables à la grippe » entre le 4 décembre et le 7 janvier. Épidémie toutefois moins meurtrière qu'en 2016-2017. Le bilan final annoncé à la fin de cette saison avait été d'une surmortalité de 21 200 décès, dont 14 400 attribuables à la grippe (source *franceinfo.tv.fr*). La brutale hécatombe provoquée par le coronavirus ne dit sans doute pas autre chose que la canicule de 2003. Elle souligne notre impéritie et notre manque maladif de bon sens face à une épidémie guère pire que les autres mais qui a eu le seul gros défaut d'être nouvelle et inattendue.

La première erreur qui nous fût fatale a d'abord été de rapatrier les quelques Français résidant à Wuhan, foyer de l'infection en Chine, alors qu'ils auraient très bien pu rester confinés sur place, aux frais de l'État. Respectant ainsi une quarantaine qui aurait naturellement et le plus simplement du monde protégé le territoire français de toute contagion. Pendant ce temps, les autorités ont laissé rentrer en masse quantité de ressortissants français sans qu'il y ait aucun contrôle de température dans les aéroports parisiens. Pendant que l'Italie fermait ses frontières à nos compatriotes, la France quant à elle, forte de ses convictions maëstrichtiennes et européennes, laissait inopportunistement entrer des Italiens. Sous prétexte que la fermeture des frontières relevait d'une rhétorique protectionniste, extrémiste et nationaliste, on se refusait à en accepter l'idée, fût-elle de bon sens en de telles circonstances. Sous couvert que certains se sont emparés de certaines thématiques migratoires et d'un vocabulaire approprié, on

s'interdit jusqu'à parler la même langue sous prétexte de grossièreté et de politiquement incorrect.

Un pays sous perfusion

La létalité de ce virus est pour une part due à un manque cruel de moyens intellectuels, techniques et humains. Masques, gels hydroalcooliques, respirateurs, lits de réanimation, personnels hospitaliers et connaissances suffisantes en matière de virologie. Un manque de moyens autant logistiques que financiers, et ce depuis des années. Les causes, chacun les connaît : économies drastiques étendues à tous les secteurs du service public, dont notre système de santé. Une obsession constante de la rentabilité, de la productivité et du chiffre ont conduit les précédents gouvernements et les industriels à délocaliser en masse vers les pays asiatiques, dont principalement la Chine. Ironie du sort, c'est encore de la Chine dont nous dépendons aujourd'hui pour nos livraisons en masques, médicaments et autres produits de santé essentiels à la lutte contre un virus lui aussi *Made in PRC*.

Le 19 janvier 2009, le professeur Didier Raoult, Directeur de l'*IHU Méditerranée Infection* de Marseille s'exprimait sur France 3 Provence-Alpes au sujet des virus : « Notre capacité à contrôler la diffusion, la contagion est très faible. On ne sait pas lutter contre ça. [...] Si un virus mutant venait à apparaître avec la même contagiosité ; compte tenu de notre incapacité à lutter contre la contagion [...] par manque de connaissance et d'organisation sociale, on ferait face à un désastre considérable ». (Source *Youtube*). Dans ce reportage, le professeur Didier Raoult insiste particulièrement sur notre

encore trop grande ignorance quant aux moyens de propagation des virus, leur « comportement » dans les différents milieux ambiants, etc.

Or, on voit bien aujourd'hui que les différents moyens mis en œuvre pour lutter contre la contagion font état d'une improvisation et d'une méconnaissance quasi-totale de l'ennemi et de sa contagiosité. Quand durant les premiers jours on nous répétait sans discontinuer que les « gestes barrières » étaient la meilleure manière de contenir le virus, sinon d'en briser les chaînes de propagation et quand on voit aujourd'hui que des communes se mettent à tout désinfecter jusqu'aux façades des maisons et au bitume de la chaussée... il y a de quoi s'interroger sur la pertinence des propos tenus et plus encore sur la compétence desdits spécialistes. Lesquels semblent bien plus l'être dans le domaine de la communication que dans celui de l'infectiologie.

Bien sûr, on ne peut en vouloir à ces derniers et pas davantage leur reprocher l'étendue de leur ignorance dans le domaine qui est le leur. Elle n'est jamais que proportionnelle à l'absence de moyens investis par les pouvoirs qui se sont succédé ces dernières années dans la recherche, la formation, les structures et tout ce qui en amont aurait permis de lutter à armes égales, lorsque la crise fut venue. Nous ne devons pas davantage nous en prendre à nos actuels gouvernants, qui, les pauvres, font ce qu'ils peuvent avec les déplorables certitudes qu'ils ont héritées de leurs prédécesseurs en matière sanitaire, économique et technologique.

On récolte ce que l'on sème

Concernant son impact sur les personnes, ce virus ne touche pas davantage les populations au hasard. On le sait désormais, les victimes sont pour la plupart âgées de plus de 65 ans et souvent atteintes et fragilisées par ce que l'on connaît désormais mieux sous le terme de comorbidités. Des maladies, affections et carences qui sont, pour la plupart, des maladies dites de « civilisation ». Cancers, obésité, diabète, maladies cardio-vasculaires et maladies neurodégénératives. En d'autres termes, des pathologies qui ne sont autres que les conséquences de comportements sociaux typiques des sociétés industrielles développées de ces 65 dernières années.

Une mortalité également accrue dans des mégapoles surpeuplées de personnes souffrant d'insuffisance respiratoire due à la pollution aux microparticules ; d'obésité due à un mode de vie de plus en plus sédentaire et à une alimentation déséquilibrée, d'origine souvent plus que douteuse et issue majoritairement de l'élevage industriel et de tout ce qu'il peut comporter de risques sanitaires latents. Élevages dont sont d'ailleurs issus la plupart de ces virus dit zoonotiques, c'est-à-dire transmis par les animaux. Les scandales sanitaires, les épizooties et épidémies à répétitions de ces dernières décennies en témoignent : poulets aux hormones, maladie de la vache folle (Encéphalopathie Spongiforme Bovine/ESB), grippe aviaire, virus H5N1, fraude à la viande de cheval, SRAS de 2003, peste porcine tout récemment en Chine... Ce 11 mars dernier d'ailleurs, « les autorités chinoises ont annoncé avoir perdu 50% de leurs troupeaux de porcs reproducteurs dans

cette épidémie, soit 500 millions de bêtes. » (Source *20minutes.fr*).

Concernant les populations dites « à risque », elles sont de fait exposées, au sein des grandes métropoles, à toutes sortes de facteurs aggravants tels que le stress, l'alcool, le tabac, la prise excessive de médicaments et d'antibiotiques, l'automédication, les troubles du sommeil et des carences du système immunitaire. Le tout au sein d'environnements paradoxalement de plus en plus aseptisés, habituant de la sorte les organismes à une paresse immunologique dont nous faisons aujourd'hui les frais. Ajoutons à cela une contagiosité virale largement accentuée par une surpopulation accrue, la mondialisation des échanges et par la concentration de particules et de poussières favorisant la diffusion par voies aériennes.

Enfin, le saccage de la biodiversité et des écosystèmes d'une planète rongée jusqu'à l'os, le trafic d'animaux sauvages, l'élevage industriel aux normes sanitaires littéralement sacrifiées au nom de la productivité, la pollution généralisée, la déforestation, le défrichage systématique depuis les Trente Glorieuses, les barrages, la prolifération d'éoliennes, la réduction même des terres agricoles qui pouvaient encore être un refuge pour des espèces déjà ostracisées par l'homme... sont autant de causes favorisant la mutation et la transmission de maladies originellement zoonotiques aux populations humaines de plus en plus denses et invasives. C'est évidemment sans compter sur le réchauffement climatique, lequel n'était, avant cette crise sanitaire, déjà pas la préoccupation essentielle des gouvernements des pays riches. Il risque de l'être d'autant moins à présent. Pourtant, le

changement climatique risque à son tour d'amplifier le phénomène des pandémies à répétition du seul fait qu'un climat plus clément à l'échelle planétaire va de fait favoriser la diffusion de maladies infectieuses jusqu'à présent naturellement confinées à des zones géographiques limitées. Enfin, la fonte du permafrost risque à son tour d'entraîner dans l'atmosphère la diffusion de quantités de « virus zombies », microbes et bactéries « exotiques ». Autant d'agents infectieux jusque-là maintenus en sommeil et dont on ignore encore tout de la diversité, de la dangerosité et de la contagiosité.

Un modèle à bout de souffle

La crise du Covid-19 est symbolique à plus d'un titre. Elle s'attaque prioritairement à une population vieillissante, souffrant déjà de difficultés respiratoires. Qu'est-ce à dire sinon que nos populations sont vouées à l'entassement et à l'asphyxie progressive au sein des espaces concentrationnaires que sont devenues nos mégapoles. Le réchauffement climatique qui s'annonce y rendra l'atmosphère plus étouffante encore. Notre modèle socio-économique en fait par bien des aspects la triste démonstration : il est à bout de souffle. Aussi bien sur le plan matériel que spirituel. Un renouveau s'impose. Il nous faut une nouvelle inspiration, un nouvel esprit à insuffler pour une humanité en panne, de plus en plus confinée dans ses développements, ses mythes, ses certitudes et ses croyances.

La liberté, nous dit Claude Lévi-Strauss, « [...] résulte d'une relation objective entre l'individu et l'espace qu'il occupe, entre le consommateur et les ressources dont il dispose. Encore n'est-il pas sûr que ceci compense cela, et qu'une société riche

mais trop dense ne s'empoisonne pas de cette densité, comme ces parasites de la farine qui réussissent à s'exterminer à distance par leurs toxines, avant même que la matière nutritive ne fasse défaut¹ ». Il existe une relation indirecte mais bien réelle entre la dégradation de notre environnement naturel et la dégradation de notre environnement social. En même temps que la somme de nos déchets, rejets et autres prédatons, atteint la limite toxique supportable ; nos déjections sociales, idéologiques et culturelles atteignent elles aussi des seuils qu'il nous sera difficile de franchir sans que tout l'ensemble du modèle occidental ne s'effondre. De manière générale, on ne peut que constater que ce modèle est en panne : crises à répétition, montée des populismes, des extrémismes, des intégrismes, des anarchismes de tout poil, des violences multiples, des communautarismes ou séparatismes... Le tout joint à un individualisme exacerbé et encouragé à grands renforts de slogans. Lesquels invitant chacun à se croire toujours plus unique et digne des meilleurs produits que la société puisse lui offrir grâce au crédit et à l'asservissement volontaire.

Le quasi-effondrement du système de santé qui a lieu aujourd'hui sous nos yeux n'est sans doute que le préalable au chaos qui s'annonce, plus vaste, plus définitif. Celui qui va consister à mettre l'ensemble de nos économies occidentales sens dessus dessous. Pour ma part, j'en suis largement convaincu, l'effondrement des sociétés, des civilisations comme de tous les systèmes quelque peu complexes et

¹ Claude Lévi-Strauss, *Tristes tropiques*, Plon, coll. Terre humaine Poche, 1955, p. 169.

organisés est inévitable et même souhaitable dans une certaine mesure. Il est inévitable parce qu'il est inscrit dans le principe même de la construction de ces systèmes. Souhaitable parce qu'il est garant du renouvellement, de l'évolution et de la survie même de ces organisations.

Toute forme de complexité, d'organisation, de système dynamique ne doit sa survie et sa pérennité que grâce aux réorganisations ponctuelles qui ont lieu tout au long de son histoire. De la même manière qu'au cours de l'évolution des espèces, l'évolution des êtres vivants se fait sur le mode *ponctualiste* et non *gradualiste*. À l'inverse du gradualisme qui sous-entend une évolution continue, quasi-régulière est faite d'infimes modifications les unes à la suite des autres, le ponctualisme quant à lui postule que l'évolution du vivant comprend de longues périodes d'équilibre, ponctuées de brèves périodes de changements importants tels que la spéciation ou les extinctions de masse. Tout système parvenu à un certain niveau de complexité et d'organisation finit tôt ou tard par plafonner. Une métamorphose s'impose qui, d'origine endogène ou exogène, permettra dans tous les cas de rompre avec le passé et d'inaugurer de nouveaux horizons et axes de développement.

La crise, pour ne pas dire les crises actuelles qui menacent notre espèce ne sont encore que des épiphénomènes. Pour autant, elles sont les signes annonciateurs de plus grandes catastrophes. Mais elles ne le seront qu'au regard de l'humanité elle-même. Au-delà, ce n'est que la vie qui suit naturellement son cours. Je suis en train de lire Stephen Jay Gould. Dans ses chroniques, le paléontologue s'exprime souvent sur les

extinctions de masse qui ont ponctué le cours, souvent erratique, de l'évolution des espèces. Ces extinctions, tout au long de l'histoire de la vie sur notre planète, ont eu une fréquence relativement régulière. En éliminant systématiquement des pans entiers de biodiversité, elles ont favorisé un renouvellement quasi-total de l'éventail du vivant et relancé l'arbre de l'évolution dans de nouvelles directions.

Notre espèce, sous sa forme actuelle, semble avoir atteint la limite de ses développements. Et ce, quelque soit l'angle par lequel on l'aborde. Une certaine urgence se fait sentir de toutes parts. Une certaine impatience aussi au sein d'une humanité qui sent bien, au fond d'elle-même, intimement, qu'elle est parvenue au terme de ses idéaux et de ses mythes anciens. Lesquels n'ont pas, c'est le moins qu'on puisse dire, tenu toutes leur promesses. Ne sommes-nous pas d'ailleurs coupables d'y avoir cru ? Une remise en question globale de la part des sociétés industrielles dites « développées » s'impose. Il nous faut, de toute urgence, et cette dernière crise nous montre en quelque sorte la voie, redéfinir nos développements futurs sur la base d'une coévolution en harmonie et en symbiose avec les forces de la nature. Cette évolution à venir ne doit plus prendre la forme d'un combat livré contre la nature, mais celle d'une étroite collaboration empreinte d'humilité et de respect. Dans le même temps, cette révolution en accompagnera une autre. Celle d'une prise de conscience globale et d'une mise en réseau effective et affective des individus humains. C'est ce que Joël de Rosnay appelle un *flux empathique* à l'échelle de la planète. Une forme d'hyper-connexion, d'intersubjectivité non pas tant numérique, elle a déjà lieu, que conscientique. L'une n'étant que la matrice de l'autre.

Or, ce n'est certainement pas la chute d'un astéroïde, pour le moins improbable, qui risque de renouveler le genre *Homo*. Par contre, nos comportements de masse produisent les antidotes à nos propres poisons. Les virus, en l'occurrence, qu'ils soient d'ailleurs biologiques ou idéologiques, ne sont-ils pas de ceux-là ? Sorte de biomécanismes d'autorégulation qui, passé un certain seuil démographique, émergent de nos comportements sociaux et contiennent, pour un temps, l'humaine contagion. « Là où croît le péril, croît aussi ce qui sauve » disait le poète Hölderlin. Cela peut sembler difficile à croire, mais les virus et bactéries, qui furent les premières formes de vie aptes à se développer sur notre planète réfractaire, seront peut-être les agents qui contribueront à sauver l'humanité d'elle-même. Il y a 2,4 milliards d'années, les cyanobactéries ont amplement contribué à oxygéner l'atmosphère primitive et à la rendre respirable aux micro-organismes qui suivirent. Aujourd'hui, il se pourrait bien que le coronavirus contribue à apporter un souffle nouveau à l'espèce humaine.

DE LA MONOCULTURE À L'EXTINCTION DE MASSE

Le 14 avril 2020

« Il n'y a plus rien à faire : la civilisation n'est plus cette fleur fragile qu'on préservait, qu'on développait à grand-peine dans quelques coins abrités d'un terroir riche en espèces rustiques, menaçantes sans doute par leur vivacité, mais qui permettaient aussi de varier et de revigorer les semis. L'humanité s'installe dans la monoculture ; elle s'apprête à produire la civilisation en masse, comme la betterave. Son ordinaire ne comportera plus que ce plat. »

Claude LÉVI-STRAUSS,
Tristes tropiques, 1955.

Mildiou, bostryche, scolyte et Covid

L'histoire le démontre, les espèces dominantes, dans quelque domaine qu'on les observe, ont toujours du souci à se faire. Point n'est besoin d'être devin ou savant émérite pour

comprendre que quiconque parvenu au sommet n'a plus d'autre alternative que de lutter pour y rester ou d'en déchoir. Même les plus brillantes étoiles finissent tôt ou tard par s'éteindre. Ici bas, des plus infimes succès aux plus éclatantes réussites de la nature ou de l'humanité, la règle est partout la même : rien ne dure jamais et ceux qui sont en haut aujourd'hui finiront bien par redescendre un jour. Or, ce constat vaut aussi bien pour la pomme de terre, la forêt bavaroise ou l'Empire romain. Je m'explique.

Durant les années 1840, une terrible famine frappa le nord de l'Europe et plus particulièrement l'Irlande. Elle y causa la mort d'un million de personnes et fit un million de réfugiés. Elle aura fait par ailleurs cent mille morts sur le vieux continent. La cause de cette hécatombe tient en un mot : *Mildiou*. Une maladie cryptogamique due à une variété de champignon typique de la pomme de terre. Cette crise a particulièrement touché l'Irlande du fait qu'elle était liée à l'Angleterre par un pacte colonial qui l'empêchait de s'industrialiser et de diversifier sa production. Pour autant, le vrai problème ne réside-t-il pas ailleurs ? Comme toujours, et depuis que l'agriculture existe, l'homme n'a eu de cesse de sélectionner les variétés animales ou végétales dans le seul souci d'en accroître le rendement. Une fois la perle rare sélectionnée, ce sont des millions d'hectares qui sont alors cultivés avec cette seule variété. Tout se passe bien jusqu'à ce qu'un parasite quelconque ne vienne semer la dévastation.

Car si la sélection permet, selon les sempiternels critères de rentabilité, d'isoler une variété et d'étendre sa production à l'échelle nationale, elle en devient d'autant plus vulnérable

face à une agression extérieure. C'est précisément tout le contraire de ce qui se passe dans la nature. Laquelle, dans son infinie sagesse, multiplie les variations génétiques au sein d'une même espèce. Dès lors, lorsque certaines de ces variétés se trouvent prises en défaut face à un parasite quelconque, ce n'est qu'une partie de la récolte qui est susceptible de disparaître, et non l'espèce dans sa globalité. La sélection naturelle fait le reste et l'espèce résistante se voit désormais promue au rang supérieur. Mais qu'importe ! Ici, comme du reste partout dans la nature, la variabilité génétique des individus assure la survie de l'espèce. Et c'est bien tout ce qui compte. C'est ainsi que la plupart des cultures de masse se trouvent génétiquement fragilisées lorsqu'un nouveau fléau les prend pour cible. Ce fut le cas du maïs, c'est encore le cas pour la vigne et bien d'autres cultures ; mais aussi pour les forêts allemandes, vosgiennes et jurassiennes.

L'arbre qui cache la forêt

Le *bostryche typographe* est un coléoptère de la sous-famille des *scolytinae* qui s'attaque essentiellement aux épicéas et aux sapins. Depuis la fin du XX^e siècle, avec le réchauffement climatique, les tempêtes et sécheresses à répétition, les arbres malades souffrant de *stress hydrique* et les arbres récemment brisés par le vent ou une avalanche sont autant de cibles privilégiées par les *scolytes*. En sont également victimes les spécimens les plus âgés ayant entre 70 et 150 ans ou ceux déjà affaiblis par d'autres insectes, maladies ou par les seules activités humaines. Le seul moyen pour ces essences de lutter contre les coléoptères réside dans la sécrétion de résine

qui finit par prendre au piège les parasites. Malheureusement et du fait de leur affaiblissement généralisé, les arbres sécrètent moins de résine et peuvent donc moins bien lutter contre les envahisseurs. On peut dénombrer entre 60 000 et 80 000 coléoptères par arbre infecté. Aussi, et compte tenu de l'ardeur avec laquelle chaque larve met à creuser ses galeries sous l'écorce, là même où circule la sève, l'arbre ainsi infesté n'a plus aucune chance de survie.

En septembre 2019, en Allemagne, les scolytes avaient déjà ravagé l'équivalent de 3 300 terrains de football. Le point de départ de cette hécatombe a été la tempête *Friederike* de janvier 2018. La sécheresse qui a suivi puis l'hiver particulièrement doux ont affaibli les arbres et provoqué la prolifération du parasite. Mais là n'est pas la seule raison. Car, comme pour la pomme de terre d'Irlande précédemment évoquée, le problème réside pour l'essentiel dans notre tendance malade à systématiquement et dans tous les domaines de l'activité humaine, privilégier la monoculture et la production en masse. Quand un seul et même arbre est planté sur des centaines d'hectares par seul souci de rentabilité, il faut s'attendre à ce que tôt ou tard, l'effet domino fasse des ravages.

Ces épidémies de bostryches ne datent d'ailleurs pas d'hier. La tempête Lothar de 1999 associée à la hausse des températures, a largement favorisé le développement des bostryches dans les forêts du nord de l'Europe. Un article publié dans *L'information géographique*, vol. 12, N°5 de 1948 fait déjà mention de ce coléoptère. Outre que cet article détaille les mêmes observations quant au mode de propagation du parasite et à ses effets dévastateurs sur les forêts impactées, la

conclusion quant à elle ne laisse pas indifférent : « Le bostryche ne serait-il pas un des agents contribuant, sous l'action des variations climatiques, à ces substitutions d'essence que l'on constate au cours des millénaires ? Les modifications du climat ont été la cause des glaciations successives et des changements de flore et de faune. Divers parasites végétaux ou animaux en sont les agents d'exécution et parmi ceux-ci les bostryches contribuent certainement pour une grande part, à freiner l'extension des résineux et à favoriser celle des feuillus¹. »

L'avenir de l'individu contre celui de l'espèce

Cette dernière observation se vérifie encore aujourd'hui dans les forêts dévastées par le parasite. En effet, une fois l'essence dominante éradiquée, une nouvelle diversité se fait jour sous l'aspect de différentes variétés de feuillus. À croire ici encore que la nature exècre toute forme de fixisme, de monotonie et de standardisation. À la fin des années quarante, les moyens de lutte se résumaient à l'emploi d'insecticides les plus variés tels que le DDT, des poudres à base d'hexachlorocyclohexane, des arsénates ou du phénol. Autant de moyens dont les « vertus écologiques » ne sont plus à démontrer et qui furent d'ailleurs sans grande efficacité contre les parasites. Suite à la tempête Lothar, dans la réserve naturelle de la forêt de Bohême, en Allemagne, à défaut de

1 Suzanne Messines du Sourbier, *L'information géographique*, vol. 12, N°5, 1948, pp. 194-196. Source : https://www.persee.fr/doc/ingeo_0020-0093_1948_num_12_5_5403

pouvoir lutter efficacement contre ce fléau il a été décidé de laisser faire la nature en comptant sur une repousse naturelle de la forêt. Depuis 2004, un repeuplement diversifié s'est naturellement opéré, favorisant la disparition progressive du coléoptère avec son arbre hôte.

La leçon magistrale à retenir de ces quelques exemples tient en quelques mots : respect des équilibres naturels. Maintenir et encourager la biodiversité dans tous les domaines de l'élevage et de l'agriculture. Mais ces règles ne se limitent pas à ces seuls secteurs. Elles peuvent et doivent s'appliquer dans tous les domaines de l'activité humaine, que ce soit la culture, l'industrie, l'éducation... Un système non diversifié est vulnérable à tout point de vue. Et cette règle est également applicable à l'espèce humaine dans sa globalité. L'actualité est d'ailleurs riche d'enseignements à ce propos. Quand on considère les différents facteurs à risque qui font des forêts de résineux des cibles idéales pour les bostryches ou scolytes, on est étonné du parallèle qui peut être fait avec les comorbidités dont souffrent le plus souvent les victimes humaines cette fois, du coronavirus. Jusqu'aux symptômes mêmes de la maladie qui sont dans un cas, l'incapacité à terme, pour l'arbre, de fournir aux feuilles les nutriments nécessaires à la photosynthèse ; dans l'autre cas, ce sont les poumons des malades qui sont directement atteints, lesquels participent comme chacun sait à l'oxygénation du sang et de tous les organes. C'est dans les deux cas, la respiration au sens large qui est directement impactée.

Or, on sait que les différentes comorbidités dont souffrent majoritairement les patients les plus gravement atteints par le

Covid-19 ne sont autres que des maladies de civilisation. Autrement dit, des maladies et affections directement induites par un modèle occidental capitaliste et consumériste de plus en plus étendu à l'ensemble des populations humaines de la planète. Les maladies cardio-vasculaires, le surpoids, les affections respiratoires, allergies, fatigues chroniques, stress, maladies auto-immunes et maladies dégénératives sont directement liés au mode de vie urbain occidental. Lequel se caractérise par une sédentarité aggravée, une alimentation peu diversifiée, un environnement détérioré et une population de plus en plus dense. Autrement dit, toutes les caractéristiques de la monoculture appliquée à l'espèce humaine.

Un eugénisme mondial fardé de bonnes intentions

Depuis un siècle et demi de contagion et de sélection consumériste, notre espèce n'a fait que réduire progressivement sa diversité originelle. Par le biais d'une insidieuse sélection, nous nous conformons de plus en plus à un modèle unique et uniforme répondant à des critères à la fois productivistes, alimentaires, sanitaires, démographiques, individualistes, hédonistes et libéraux qui sont certes censés nous apporter un bonheur immédiat, mais qui risquent bien, à terme, de précipiter notre perte par manque de diversité. Or, c'est vers quoi le transhumanisme risque de nous emmener encore plus sûrement. Cette idéologie n'est autre que la mise en œuvre à la puissance 10 de critères de sélection qui répondent pour l'essentiel à des désirs partagés par la majorité de la population humaine : confort, santé, longévité, performance physique et intellectuelle, beauté... Autant de bonnes intentions, mais qui

dissimulent tous les excès, tous les dérapages et toutes les inégalités. Pire encore, c'est un modèle d'humanité sur mesure qui se profile, au mépris de toute diversité biologique, culturelle et qui sait, intellectuelle.

Grâce aux différents apports de la médecine, des biotechnologies, des nanotechnologies, de la robotique et de l'Intelligence Artificielle, le transhumanisme a pour ambition d'améliorer le corps humain à l'échelle individuelle. Rien de moins. Pourtant, ce qui semble à première vue relever d'une lutte pour la vie, n'est en définitive qu'une lutte contre la mort. Laquelle, le comprendrons-nous jamais, n'est pas, loin s'en faut, le contraire de la vie, mais son indispensable dynamique ; son complément. Lutter contre la mort au point même de projeter d'en finir avec elle, c'est lutter contre la vie elle-même. Avec des conséquences sur le plan global et collectif, autrement plus catastrophiques que sur le plan individuel.

La crise actuelle nous averti à plus d'un titre, mais elle pointe surtout du doigt l'extrême fragilité inhérente à un système de plus en plus enclin à la standardisation, à l'uniformité et à la globalisation. Un modèle qui, par seul souci du bonheur et du profit immédiats fait fi de toute diversité. Dieu seul sait quel nouveau fléau est susceptible de menacer notre espèce : un virus biologique encore inconnu, un virus informatique à l'échelle planétaire, ou un autre virus idéologique plus violent encore que ceux qui ont meurtri le XX^e siècle. Qui sait si une autre calamité encore inédite mais dont la puissance de mort sera proportionnelle à notre fragilité du moment n'est pas tapie en embuscade dans quelque recoin du cosmos ?

Les premiers seront les derniers

Que nous le voulions ou non, l'humanité est une espèce comme les autres car elle est encore toute pétrie de biologie. Même dans ses prolongements les plus hautement technologiques. Comme les autres espèces, ses chances de survie face aux nombreux fléaux qui la menacent résident dans son aptitude à s'adapter aux agressions et aux changements qui surviennent. En définitive, tous les processus de destruction, comme toutes les formes d'agression ne sont, biologiquement parlant, que des processus de régénération ouvrant vers de nouvelles transformations ou métamorphoses. Ils ne sont destructeurs qu'en apparence et pour les systèmes directement impliqués. Il se peut bien que, pris objectivement, il n'y ait jamais de destruction à proprement parler, mais seulement des états de transition entre un système et un autre système ; une complexité et une autre complexité plus adaptée à la situation présente.

Avec le temps, l'accélération, l'intensification et la généralisation du numérique à toutes les activités humaines et à toute la planète, il se pourrait bien que notre espèce désapprenne et oublie certaines des facultés qui faisaient jusque-là sa singularité : l'imagination, la créativité, l'intuition, la coopération, l'empathie et tant d'autres. Autant d'aptitudes qui jusque-là avaient contribué à sa survie et à son évolution et dont la progressive disparition pourrait bien être le signe annonciateur de notre prochaine extinction. Une chance subsiste cependant. Comme souvent dans la nature, elle pourrait consister en quelques îlots de résistance et de résilience constitués par les plus réfractaires au « progrès »

transhumaniste et à la technologie invasive. De ceux qui auront su vaille que vaille et jalousement conserver en eux les acquis d'une lente et non moins fructueuse évolution naturelle. En cela, les apparents « sous-humains » d'alors incarneront sans doute le nouveau bourgeon par où notre rameau phylétique sera susceptible de relancer sa progression.

Aussi, notre survie, et quels que soient les dangers qui nous guettent, dépendra de notre aptitude à la transition. Autrement dit, de notre capacité à renoncer en partie à notre passé et à ses vieux concepts pour mieux embrasser l'avenir. Ce qui sous-entend également que l'humanité ait encore en elle assez de diversité propre à lui fournir les germes de son renouveau.

GRAND NETTOYAGE DE PRINTEMPS

Le 15 juin 2020

L'époque est à la purification, à la désinfection, à la décontamination généralisée. L'hygiénisme fait son grand retour. Grâce au COVID-19 on redécouvre subitement les vertus d'une bonne hygiène corporelle, mais aussi et surtout, on se met en tête de tout désinfecter. Depuis les plus ordinaires objets de la vie quotidienne jusqu'aux plages de notre littoral en passant par les rues et les façades des habitations. Rien n'est désormais trop propre, trop aseptisé pour une humanité sans doute encore sous le choc d'une soudaine pandémie, mais plus encore, conformée aux diktats du politiquement correct et de l'assainissement généralisé.

Nous voilà désormais propulsés dans un monde parfait où les bactéries, microbes et autres poussières n'ont désormais plus droit de cité. Les publicitaires, qui sont depuis longtemps déjà les guides spirituels d'*Homo œconomicus* ne s'y sont pas trompés. L'accent est désormais mis sur l'aptitude de chaque marque à mieux nous protéger, à mieux nous accompagner et à

nous prémunir contre tout risque de contamination. Tout est mis en œuvre désormais pour éradiquer la moindre bactérie, le moindre miasme des produits *made in China* qui continuent malgré cela, et jusqu'aux masques chirurgicaux jetables, de polluer une planète qui suffoque en même temps que nous-mêmes reprenons notre souffle.

À n'en pas douter, c'est le grand nettoyage de printemps. Car non contents de désinfecter notre planète à grand renfort de bactéricides plus puissants les uns que les autres, c'est le passé et l'histoire désormais qui font les frais de cette grande lessive. En effet, depuis l'assassinat de Georges Floyd ce 25 mai dernier par quatre policiers blancs de Minneapolis, la plupart des minorités ethniques historiquement opprimées sur tous les continents se mettent désormais en demeure de purifier l'histoire de toutes ses figures racistes, colonialistes, esclavagistes et génocidaires. Des États-unis à l'Australie, en passant par l'Afrique, chacun désormais se met en devoir de faire d'une partie de notre passé (la plus noire si j'ose dire) table rase.

De Colomb à James Cook en passant par Colbert ou Churchill, on décapite, on déboulonne, on débaptise. On éradique, on épure et on désinfecte. De l'épuration ethnique on passe désormais à l'épuration historique. On détourne son regard, on se bouche les oreilles et on se pince le nez en se forçant à oublier ces pans de notre histoire, certes peu glorieux sinon nauséabonds, mais qui ont néanmoins contribué à faire ce que nous sommes aujourd'hui en tant que nations. Chaque esprit quelque peu éclairé peu aisément comprendre cette nécessité impérieuse de rétablir la vérité historique. Pouvoir

enfin dire ce que furent ou ne furent pas certains des grands noms de notre histoire. Méfions-nous toutefois des effets pernicioeux, à terme, d'une telle démarche initiée sous le coup de l'émotion. Elle pourrait bien s'avérer, sinon contre-productive, au pire, contraire aux intentions d'origine. À force de vouloir trop « blanchir » le passé, c'est notre mémoire qui risque de s'obscurcir. Le plus grand risque serait alors celui qui consisterait, avec le temps, à laisser s'installer un négationnisme par défaut ou par amnésie.

C'est aussi oublier un peu vite qu'aucun d'entre-nous n'est « tout noir » ou « tout blanc ». C'est croire très naïvement qu'en débarrassant le monde et l'histoire de leurs parts les plus sombres, il ne restera plus que pureté et blancheur immaculée... Un esprit sain (t) dans un corps sain en somme. Or, pas plus qu'il n'est de bons ou de mauvais virus, comme de bonnes ou de mauvaises herbes, il n'est de bons noirs ou de mauvais blancs. Souvenons-nous – toujours la mémoire – du génocide Tutsi perpétré principalement par la communauté Hutu au Rwanda en 1994. Lequel fit environ 800 000 victimes Tutsis. Ce massacre nous rappelle une fois encore que le racisme ou même l'esclavage ne sont pas des inventions occidentales, mais bien davantage des traits partagés par l'ensemble de l'humanité.

En définitive, ce dont notre espèce est a priori spécialiste, c'est des raisonnements simplistes adoptés sous le coup de l'émotion. Le mal n'est bien évidemment pas spécifique à telle ou telle communauté, race ou nation. Il est en chacun d'entre-nous pour peu que nous nous laissions aller à une certaine facilité de raisonnement et à notre égoïsme atavique. Lutter

contre nos tendances et penchants les plus primaires, c'est en cela que consiste l'humanité et la civilisation. « Un homme ça s'empêche ! » écrivait Camus dans *Le Premier homme*. Un homme aussi, ça se souvient, car nous ne sommes que parce que nous nous souvenons d'avoir été.

Oublier nos plus noirs désirs, nos plus inavouables crimes, c'est nous laisser tout le loisir de les renouveler plus tard, d'ici une à deux générations. Croire que nous ferons un monde meilleur en exterminant toutes les bactéries de la surface de la Terre et toutes les pages tachées de sang de nos livres d'histoire, c'est une fois de plus s'en prendre aux symptômes en négligeant de s'attaquer une bonne fois pour toute à la racine du mal. C'est aussi et encore mettre le doigt dans un pernicieux engrenage. L'histoire a depuis toujours démontré que l'on peut être un inventeur de génie, un grand homme d'État, un cinéaste de talent ou un incomparable écrivain tout en étant un salaud accompli. La nature ne connaît pas plus les frontières, les catégories que le bien ou le mal. Elle n'est efficace et prolifique que dans le chaos, les forces d'attraction et de répulsion propices à toutes les variations sur le thème de la création.

Ce dont nous avons besoin aujourd'hui pour avancer et progresser dans notre humanité, ce n'est pas d'une épuration de plus, fût-elle idéologique. Ce n'est pas non plus de nous dresser à nouveau les uns contre les autres en demandant réparation, en invectivant, en culpabilisant et en nourrissant encore et encore les passions tristes. Ce dont nous avons besoin, c'est surtout et avant tout d'une réconciliation des peuples et d'une réconciliation de l'homme avec la nature mais aussi avec lui-

même. C'est d'un vivre-ensemble étendu à la totalité du monde vivant. Ce dont nous avons besoin, c'est d'une métamorphose. Laquelle doit s'initier dans le cœur de chacun d'entre-nous. Mais cette initiation ne pourra prendre effet que sur la base d'une reconnaissance. Celle qui consistera avant tout à prendre conscience et à accepter que le mal n'est pas identifiable, au même titre qu'un virus ou une mauvaise herbe. Que nous avons trop souvent tendance à le confondre avec celui ou celle dont il prend les traits. Lors qu'il n'est le plus souvent qu'un excès d'égoïsme, de peur et d'ignorances confondus.

Autant dire qu'il est donc potentiellement et naturellement présent dans le cœur de n'importe quel être humain. Au-delà de sa couleur de peau, de sa race, de l'ethnie ou de la société dont il est issu. Accepter cette part d'ombre qui est en nous, c'est faire preuve de vigilance en même temps que de lucidité et de maturité. Un ancien proverbe africain dit : « Quand tu ne sais pas où tu vas, regarde d'où tu viens ! » Oublier tout ou même partie de son passé, c'est pendre le risque de remettre ses pas dans de vieilles empreintes faites de cendre, de larmes et de sang séché. Savoir d'où l'on vient, au contraire, c'est surtout savoir là où on n'a plus à repasser. C'est se donner l'opportunité d'avancer vers un avenir qui ne peut, en toute logique, qu'être meilleur. Pour peu que nous soyons un tant soit peu sincères dans notre cheminement. Cette attitude se résume en un mot : expérience.

Il est plus censé et efficace de se laver les mains pour lutter contre le Covid-19, que de désinfecter toute la planète. Pareillement, il sera toujours plus efficace de contenir les germes du mal qui sont en chacun de nous que de lui déclarer

la guerre dans tous les coins du monde et sur tous les visages où on croit le voir. Cette dernière solution pourrait bien être l'illusion de trop. Celle qui, sans doute pour la dernière fois, consisterait à faire de l'homme une créature aux mains définitivement tachées de sang.

INSTINCT DE CONSERVATION

Le 19 juillet 2020

« Quand nous aurons une perception nouvelle, nous serons heureux de débarrasser notre mémoire de ses trésors amassés, comme de vieilles guenilles. »

Ralph Waldo EMERSON,
Cercles.

Je ne suis pas un adepte forcené de la modernité et de ceux qui balaient d'un revers de main tout ce qui relève du passé. Bien au contraire, je suis par bien des aspects partisan d'un certain conservatisme sinon d'une indéfectible fidélité aux idées, techniques, procédés ou savoirs, fussent-ils ancestraux, qui ont plus que fait leurs preuves.

Notre époque est en cela bien assez en proie à une certaine hystérie numérique (l'attrait de la nouveauté sans doute) pour ne pas oublier les savoirs ancestraux que la mode, alliée à l'envie de faire de l'argent et de laisser son empreinte en ce bas monde, tend à vouloir systématiquement réinventer. Inventions

que nous aurons tôt fait d'oublier et de recycler lorsqu'une certaine lucidité, un peu de bon sens et une bonne dose de dégrisement auront permis à nos esprits étourdis par cette débauche de technologie de retrouver un semblant d'équilibre.

Pour autant, ne dit-on pas qu'il faut vivre avec son temps ? Adage qui a su de fait traverser les époques en échappant aux modes. Ce qui en fait tout à la fois la règle et l'exception. Or, si je ne suis pas un révolutionnaire dans l'âme, je n'en suis pas moins adepte d'une certaine dose d'évolution dans les différents domaines des activités humaines. Évolution à laquelle d'ailleurs nul ne peut prétendre échapper puisqu'elle est une des composantes essentielles de la vie elle-même.

En ce qui concerne la reconstruction annoncée « à l'identique » de la flèche et de la toiture de Notre-Dame de Paris, l'occasion était inespérée de faire se rejoindre et tenir ensemble le passé et l'avenir, la tradition et la modernité. Quel symbole fort à plus d'un titre c'eût été de voir ainsi Notre-Dame non pas, non plus seulement ressuscitée, en digne représentante de l'Église catholique apostolique et romaine, mais mieux encore, transfigurée et métamorphosée. Une Église, aussi bien matérielle que spirituelle aux murs et arcs-boutants bien assis sur leurs bases historiques et millénaires et à la flèche résolument tournée vers l'avenir. En alliant tradition et modernité à travers son architecture, cet édifice aurait été dans le même temps le symbole fort d'une Église enfin décidée à faire d'une partie de son passé table rase sous la forme d'une conversion. Laquelle, sans être une concession faite à la modernité, aurait été la première pierre d'une volonté évidente

de réforme. Une Église enfin animée d'un souffle (*spiritus*) nouveau.

Reconstruire Notre-Dame à l'identique est une absurdité en soi parce que c'est justement renier l'histoire de cet édifice emblématique dont le récent incendie aura été le point d'orgue. Face au coronavirus, on a eu de cesse de nous parler tous les jours de résilience individuelle et collective. Où est la résilience quand on s'acharne à vouloir ressusciter un « corps » tel que celui de Notre-Dame, en sachant pertinemment que l'esprit, c'est-à-dire l'histoire attachée à sa charpente et à sa flèche est, quant à lui, pour toujours envolé ? La résilience ce n'est pas faire « comme si » rien ne s'était jamais passé. Ça, c'est de la résistance. Or, on ne résiste jamais bien longtemps à la vie elle-même. Non ! La résilience au contraire, c'est intégrer au mieux les événements et les traumatismes passés à notre histoire personnelle ou collective pour leur donner, autant que faire se peut du sens, et faire en sorte qu'ils puissent être transcendés et participent à notre construction.

Qui aurait compris, à part quelques conservateurs nostalgiques, que l'on reconstruise à l'identique les tours jumelles du World Trade Center après les attentats du 11 septembre 2001 ? Notre époque est à la duplication, à la copie conforme, à la réplique, au clonage de tout et n'importe quoi. Du toutou à sa mémère jusqu'aux grottes Chauvet ou de Lascaux. Et ce, à seules fins de préserver les originaux mais surtout, la manne financière non négligeable que des millions de visiteurs rapportent depuis leurs inaugurations.

À l'instar du clonage, en dupliquant le corps, on espère dupliquer l'esprit. Grossière erreur d'appréciation ou de communication que la technologie la plus débridée ne saurait passer sous silence. Car en effet, combien de riches femmes de milliardaires désœuvrées ont espéré retrouver, grâce à un coûteux clonage, l'exacte copie de leur défunt toutou ? La richesse et l'opulence vont souvent de paire avec la bêtise parce qu'elles ont une fâcheuse tendance à amollir l'esprit par trop de paresse intellectuelle. On a aussi fort judicieusement oublié de dire à ces mamies endiamantées que la génétique ne fait pas tout et que l'essentiel d'une personnalité, fût-elle canine, tient dans l'expérience même d'une existence journallement faite de rencontres, accidents, émotions, plaisirs et déplaisirs, blessures et traumatismes d'une vie confrontée au monde réel.

Il en est de même pour des bâtiments chargés d'histoire comme Notre-Dame. Une charpente ou une toiture refaites à l'identique ne font pas tout. Il n'y aurait là que reproduction, *fac-simile* pour ne pas dire une forme de contrefaçon. Car si les plans sont bien les originaux, l'esprit lui, est à jamais perdu. On ne ressuscite pas un être comme Notre-Dame en reconstruisant tout ou partie de son « corps » à l'identique.

Enfin, quel intérêt aurait-on à reproduire à l'identique les pyramides d'Égypte, le château de Versailles ou bien encore le Colisée ? Seuls les Chinois y trouvent un quelconque intérêt qui s'apparente à celui porté par les moins de dix ans pour les parcs d'attraction où les copies, le plus souvent de très mauvais goût, ont pour seule vocation d'attirer touristes et devises sonnantes et trébuchantes.

Ne nous y trompons pas ! Notre-Dame ne fait pas davantage exception à la règle. Le fait de vouloir reconstruire sa toiture et sa flèche à l'identique participe surtout d'une volonté essentiellement politique d'aller vite dans le seul but de tenir les délais pour 2024. Date butoir qui se confond opportunément avec l'ouverture des Jeux Olympiques de Paris. Or, la construction à l'identique, en plus de disposer des plans originaux de la flèche de Viollet-le-Duc, enrichie d'une imagerie numérique récente et au millimètre de la « forêt », a l'avantage de permettre la tenue des délais imposés par la présidence de la République.

Car Paris sans Notre-Dame ne serait pas tout à fait Paris pour des touristes qui sont avant tout considérés comme des consommateurs dont il faut toujours satisfaire les attentes. Au diable donc les symboles ! Au diable les projets novateurs, futuristes et réformateurs qui prendraient trop de temps. Ce que touriste veut, Dieu le veut ! Et le touriste veut de l'authentique et du consommable sur place. Je m'étonne par ailleurs que l'on n'ait pas davantage entendu l'Église sur ce sujet si peu controversé, de la reconstruction. Et je m'étonne encore plus de ce que l'État, en la personne d'Emmanuel Macron, semble être le seul à être en mesure de trancher la décision finale alors que l'essentiel des fonds dédiés à la reconstruction est de nature privée. Ajoutons à cela la théorique séparation entre l'Église et l'État depuis 1901. Certes, l'État apporte sa contribution. Certes, le ministère de la culture ainsi que le Centre des Monuments Nationaux ont aussi droit de cité. Pour autant, la première concernée reste encore à mon sens l'Église. Mais n'espérons pas davantage de ce côté. « Qui ne dit mots consent » et personne ne s'étonnera de voir le conservatisme

deux fois millénaire de cette très vénérable institution s'accorder avec les conservateurs du patrimoine.

Avec sa *Sagrada Família* débutée en 1882 et encore inachevée à ce jour, Antoni Gaudí a véritablement imaginé l'Église d'aujourd'hui et de demain. Par son audace, sa folie visionnaire, son génie, il a, de par l'architecture unique de la cathédrale barcelonaise, ouvert la voie non seulement matérielle mais aussi, d'une certaine manière, spirituelle, à l'Église de ce nouveau millénaire. Plus modestement sans doute, mais dans le même esprit de renouveau, Notre-Dame à sa manière, aurait pu s'inscrire dans cet élan et montrer ainsi la voie à une Église éprise de réforme, tournée vers l'avenir mais sans pour autant renier son passé.

Il serait temps d'accepter enfin que les choses comme les êtres sont inéluctablement voués à disparaître. Or, la technologie, la médecine et les sciences chaque année plus puissantes, tendent à vouloir nous prouver le contraire. Et qui sait, peut-être un jour pas si lointain, à inverser le cours naturel des choses. En attendant, c'est l'acharnement thérapeutique qui fait force de loi. Pour autant, à travers ces disparitions, ces morts, c'est la vie elle-même qui s'exprime en nous obligeant à regarder vers l'avenir et en nous donnant l'opportunité de construire jour après jour un monde nouveau. Garder la mémoire du passé, de tout ce qu'il a pu apporter et transmettre de savoirs, de richesses, parfois de sagesse, ce n'est pas garder systématiquement le passé en mémoire. Notre recherche du passé reflète d'ailleurs souvent notre peur de l'avenir. Or il est vrai que notre époque est particulièrement incertaine. Pris dans cette frénésie consumériste, hyper-technologique et producti-

viste, chacun est en quête de valeurs sûres, de références, de repères et de bases solides permettant de se recentrer et de redonner du sens à nos vies chaotiques. Naturellement donc, instinctivement et comme par réflexe de survie, c'est vers le passé que nous nous tournons. Vers les traces encore intactes et palpables de notre histoire commune sinon universelle.

Cet acharnement à vouloir tout conserver des vestiges du passé est bien le signe d'une époque en quête éperdue de repères. Entre une technologie débridée, invasive et un conservatisme compulsif, c'est la schizophrénie qui menace. Pour autant, n'oublions pas de vivre. Être libre c'est aussi s'oublier. À trop regarder derrière soi, on finit tôt ou tard par rencontrer des murs ou des gouffres. N'oublions pas non plus qu'au travers de toutes ces catastrophes, c'est la vie elle-même – sinon Dieu pour les croyants –, qui nous pousse à avancer, à lâcher le présent ; à nous remettre en question aussi, à nous réinventer et à nous renouveler en permanence. C'est là toute la dynamique du changement. Toutes ces crises, tous ces arrachements vécus comme tels par nous, êtres sensibles doués de mémoire et d'émotion, sont autant de métamorphoses qui ne disent pas leur nom. Les déchirements, les regrets, les peines et les douleurs qu'elles entraînent à leur suite ne sont que basses contingences et épiphénomènes attachés au cadre limité de notre propre perception du monde.

Toute perpétuation de la vie implique le changement. Tout changement implique une part non négligeable de renoncement. Tout renoncement implique à son tour une part non négligeable de mort. Aussi, toute perpétuation de la vie implique-t-elle une part non négligeable de mort.

Contrairement à Antoni Gaudí, Emmanuel Macron est tout sauf un visionnaire. C'est un fonctionnaire. Un haut fonctionnaire certes, mais un fonctionnaire quand même. En tant que tel, il est entièrement dévoué à sa tâche et au bon fonctionnement de l'État comme de la Nation. Chez lui, c'est naturellement l'instinct de conservation qui domine. Conservation de son titre, de son poste, de ses avantages et prérogatives. Conservation du pouvoir mais aussi des acquis, des valeurs et de la grandeur de la République... quoi qu'il en coûte. Son rôle de haut fonctionnaire consiste donc à gérer, à calculer, à optimiser, à réguler, à contrôler, à quantifier, à équilibrer, à négocier, à convaincre... Bref, tout ce que sa fonction exige et qui est, par définition, tout ce que la vie ignore.

UNE TERRE "À L'IDENTIQUE"

Le 26 juillet 2020

La publication de l'article précédent intitulé *Instinct de conservation* a suscité quelques commentaires forts à propos qui m'ont conduit à en approfondir certains aspects, à reconsidérer ou à nuancer parfois certaines de mes positions tout en me confortant aussi dans quelques certitudes. Dans tous les cas, ces commentaires ont eu le mérite de nourrir ma réflexion dont voici les derniers développements.

Une reconstitution, une copie peut-elle transmettre la même émotion qu'un original ? Au même titre que le signe, le symbole ou la parole, la forme, quelle que soit son authenticité ou sa légitimité historique ou artistique, n'est-elle qu'un moyen ; le véhicule (signifiant) d'une émotion ou d'un message (signifié) qui seul importe ? Après tout et tout bien considéré, quelle importance de lire Platon dans une édition récente, sur un incunable, un support numérique ou un papyrus authentifié ? Il serait de même intéressant de savoir si les visiteurs de Lascaux II, III ou IV ou de la reconstitution de la

grotte Chauvet éprouvent les mêmes émotions que ceux qui ont eu le privilège d'arpenter les lieux authentiques. Ont-ils oublié, de la même manière que nous le faisons lorsque nous visionnons un film, qu'il ne s'agit que d'artefacts ?

Concernant la restauration à l'identique de Notre-Dame de Paris, si l'esprit attaché à la charpente et à la flèche d'origine est à tout jamais perdu, l'important n'est-il pas *in fine*, que le visiteur lui y croit ? Après tout, tout n'est-il pas que signes et symboles ? Jusqu'à la nature elle-même dont le langage dit infiniment plus que ce que nous en percevons à travers nos sens aussi rudimentaires que grossiers.

Mon contradicteur a également mis en avant la préservation de l'environnement archéologique pour de futures recherches. Laquelle préservation aurait entre autres motivé la construction des répliques de Lascaux et de Chauvet. Pour ce qui est du respect de l'environnement justement, naturel celui-là et non pas archéologique, la construction des répliques n'a sans doute pas été neutre en terme d'impact environnemental. Ce à quoi on peut aussi ajouter les centaines de tonnes de béton fibré et de structure métallique utilisées pour ces réalisations quasi-pharaoniques. À ce titre seul, n'eut-il pas mieux valu se contenter de fermer les originaux au public tout en laissant un accès limité aux seuls experts ? La possibilité de visionner une reconstitution numérique en 2D ou en 3D aujourd'hui auraient sans doute amplement suffi comme moyen d'immersion. Le site aurait été pareillement sauvé. L'environnement archéologique et naturel de même.

Malheureusement, rien n'est jamais assez vrai, assez authentique, assez palpable ou saisissable. Comme des enfants auxquels on n'arrête pas de dire dans les magasins (moins aujourd'hui me semble-t-il) « On ne touche qu'avec les yeux ! » nous ne savons désormais plus nous contenter de simples photos, gravures ou descriptions suffisamment talentueuses et précises pour faire à nouveau naître en nos cerveaux engourdis les images et les émotions tant espérées. Nous offrons aujourd'hui à nos enfants des tablettes numériques et des téléphones portables en lieu et place des livres d'antan aux rares illustrations. Lesquelles, lorsque nous y parvenions après plusieurs pages d'une lecture parfois difficile mais non moins stimulante pour l'imagination, étaient autant d'étapes magiques, de récompenses et d'aiguillons pour notre imagination avide et débridée.

Aujourd'hui, la science et la technologie ont pris le relais des bons textes, des images gravées ou peintes à la main. Tout est toujours plus riche, plus précis, plus réel. Surréal parfois dans le sens où certains finissent même par délaisser le monde pour se perdre corps et âme dans une virtualité préfabriquée, standardisée et prédigérée. Nous ne savons plus attendre, espérer, rêver, désirer. Nous ne faisons plus qu'ingurgiter des gigabits d'informations, d'images et de soi-disant connaissances le plus souvent contrefaites, orientées, manipulées, améliorées, formatées, tronquées... Comme le disait si bien Montaigne, qui ne se donne loisir d'avoir soif, ne saurait prendre plaisir à boire. Aujourd'hui, nous ne faisons qu'ingurgiter jusqu'à plus soif. Jusqu'à l'écœurement, jusqu'à la nausée.

Nos jouets technologiques finissent par entretenir une dangereuse confusion dans notre perception ou aperception du réel. Grâce aux incroyables avancées du numérique, certains aspects du passé ou même de l'avenir imaginé par la science-fiction, deviennent chaque jour plus réels et parfois même plus « désirables » que le réel lui-même. Lequel finit par être le parent pauvre de nos existences de plus en plus vouées à la satisfaction immédiate de nos désirs et de nos fantasmes. En oubliant de la sorte le réel, le monde, la nature ; en nous désinvestissant affectivement et émotionnellement d'eux, nous les désacralisons encore davantage. Par là, nous autorisons plus encore toutes les formes d'exploitations et de violences à leur endroit. Enfin, toutes ces prothèses technologiques dont nous affublons progressivement notre corps et notre esprit sont autant de carcans qui limitent et orientent nos futurs développements humains, physiologiques et psychologiques. À terme et sans le savoir, nous nous coupons d'autant de possibilités d'évolution, d'horizons nouveaux à découvrir et de joies véritables dans la découverte des infinies possibilités du corps et de l'esprit associées à une attentive contemplation de ce qui reste encore de nature authentique.

D'ici quelques décennies, *Jurassic Park* ne sera peut-être plus un mythe de salle de cinéma. Sans doute la science et la technique seront en capacité de faire pareillement renaître notre lointain passé biologique sinon même humain. Au même titre que le clonage, la tentation sera grande d'accomplir une reconstitution *in vivo* et à l'identique des temps préhistoriques. La frontière est très souvent étroite sinon même indiscernable pour certains entre l'intérêt pur et simple et la fascination. Le premier fait le plus souvent appel à la réflexion, à la

tempérance, à la rationalité et à un certain pragmatisme empreint de bon sens et donc d'une certaine sagesse. L'autre trouve son origine exclusive dans l'émotion brute, le plaisir immédiat et tout ce que cela sous-entend d'irrationalité dans les comportements, de déraison, d'impatience, d'intempérance, d'excitation, de fièvre, de passion, d'hystérie parfois... enfin de folie.

À travers toutes ces facilités et cette abondance technologiques, nous perdons irrémédiablement toute notion d'effort, de travail, de patience, de souffrance, de respect, de sens du sacré même. Nos rêves et nos ambitions, gavés et dopés à la 5G, sont désormais à la démesure de nos moyens technologiques. Plus dure sera la chute ! Elle a déjà commencé.

Plus que la conservation acharnée des vieilles pierres et de tout ce que l'histoire et la préhistoire nous ont légué de témoignages, c'est notre patrimoine biologique et naturel qui devrait mobiliser aujourd'hui toute notre attention, tous nos moyens à la fois humains, financiers et technologiques, toutes nos énergies. Il y a incontestablement un non-sens, une contradiction voire une évidente absurdité à vouloir à ce point conserver les reliques du passé, sinon à vouloir leur redonner vie, quand c'est la vie elle-même, ici et maintenant, partout sur notre planète, qui se délite, qui s'éteint et qui se meure inexorablement. Ce, sans que nous mettions nulle part les moyens en œuvre et en proportion du drame planétaire qui se joue sous nos yeux.

Il y a bien plus urgent aujourd'hui que de sauver une cathédrale, ou deux, ou mille, ou cent milles. Il y a plus sacré...

infiniment plus sacré. Car c'est de la continuation de la Vie sur Terre dont il est question aujourd'hui. Et je ne suis pas seul à penser, malheureusement, qu'elle aura depuis longtemps disparue avant que notre technologie, notre arrogance et notre folie n'aient eu le temps de reconstruire ailleurs – et comme certains y songent déjà – une Terre « à l'identique ».

VÉRITÉ ET RÉCONCILIATION

Le 28 juillet 2020

Une récente discussion quelque peu animée sur l'Afrique noire et le billet d'humeur d'un internaute m'ont conduit à rédiger cet article sur la Françafrique et plus largement sur le douloureux passif entre pays du Nord et pays du Sud.

*

Comment un esprit honnête, un tant soit peu cultivé, ouvert sur le monde et sur autrui ne pourrait-il pas être d'accord avec Josef Bayema¹ dont je reproduis ici le résumé de son billet intitulé *La dette esclavagiste n'est toujours pas réglée* : « jusqu'à aujourd'hui l'Afrique souffre de l'ignoble kidnapping esclavagiste. le temps est venu de rendre compte de cette abominable et permanente dette. » [Sic].

Le problème est à mon sens très complexe. Entre le ressentiment d'un peuple opprimé, torturé, exploité, spolié,

1 Josef Bayema, *La dette esclavagiste n'est toujours pas réglée*, Lire en ligne, 2020. <https://lirenligne.net/>

humilié... depuis des siècles et la nécessité, selon moi, tout aussi légitime d'avancer et donc, d'une certaine façon, de pardonner sans pour autant oublier, comment trouver la juste mesure ? On me répondra sans hésiter que pour pouvoir pardonner et donc avancer, il faudrait déjà qu'il y ait une demande de pardon sincère de la part des colonisateurs. C'est loin d'être le cas bien sûr. Quand ce ne sont pas toutes les formes d'un néo-colonialisme qui, sous couvert d'accords politiques et commerciaux obscurs, poursuivent le long travail d'assujettissement entrepris depuis déjà plusieurs siècles.

J'ai récemment encore eu à ferrailer contre les idées toutes faites de Français « bien de chez nous » issus des classes moyennes des Trente Glorieuses et décrivant une Afrique noire essentiellement composée d'hommes lascifs, revêches à toute forme de travail, ne désirant que profiter des « bienfaits » prodigués par une société occidentale par trop généreuse. Une terre africaine surpeuplée (second cliché) dont la surnatalité galopante serait – à entendre les tenants de cette gente bien-pensante toute occidentale – presque responsable de la surpopulation mondiale et des risques afférents. À tout le moins, du sous-développement du continent noir africain. Thèse entre autres réfutée par la politologue Françoise Vergès qui place le sous-développement savamment entretenu par les pays occidentaux comme étant la cause de la surnatalité.

C'est aussi oublier que les enfants – ceux qui ne meurent pas – sont souvent la seule « richesse » sinon la seule « assurance vieillesse » d'un peuple dont les zones de pêche et les terres agricoles ne suffisent plus à nourrir les familles les plus modestes. C'est aussi et surtout oublier que les richesses

minières, pétrolières et forestières de ce continent berceau de l'humanité rappelons-le, ont été et sont encore le plus souvent vendues aux pays occidentaux par des gouvernements corrompus jusqu'à l'os et artificiellement maintenus au pouvoir par les lobbies concernés. Quand ce n'est pas par les États occidentaux eux-mêmes. Lesquels n'ont d'intérêt que pour le cours du tantale, de l'uranium, de l'or ou de l'argent, la TIPP et la TVA sur les ventes de véhicules.

C'est oublier encore que la plupart des richesses pélagiques des côtes d'Afrique de l'ouest sont depuis plusieurs années livrées à une surexploitation industrielle meurtrière pour les ressources autant que pour les population côtières. Populations dont les hommes (ces noirs fainéants dit-on) s'en vont par tous les temps risquer quotidiennement leur vie sur leurs pirogues traditionnelles pour tenter de soutirer quelque menu fretin aux filets des navires-usines chinois.

Comme souvent, ceux qui jugent le font d'un point de vue réducteur, sinon partisan et réconfortant quant au bien-fondé de notre civilisation occidentale. Si généreuse par ailleurs qu'elle est allée sauver de leur ignorance et de leur sauvagerie des peuples qui ne connaissaient ni l'écriture ni les Saintes Écritures. Jugements le plus souvent faits à la hâte et sans la prise de distance ou le recul nécessaires, seuls à même de considérer l'ensemble des causes pour en mieux comprendre les effets. Juger les « faiblesses » ou les « travers » du peuple noir africain d'aujourd'hui, c'est indirectement et le plus souvent sans le savoir, juger les conséquences infinies d'un colonialisme à l'origine de tous les dérèglements géopolitiques et sociétaux contemporains.

On ne peut comprendre ce qui se passe aujourd'hui qu'à la lumière des événements politiques passés. Lesquels furent malheureusement le plus souvent à l'initiative des puissances occidentales. Pour exemple, il n'est qu'à relire *Les sept piliers de la sagesse*¹ de T. E. Lawrence pour comprendre l'imbroglio géopolitique du Proche-Orient. Lequel trouve pour l'essentiel son origine dans les accords Sykes-Picot du 16 mai 1916.

Non contents de conquérir les territoires, d'en piller les ressources, de polluer les terres et les eaux, d'appauvrir les populations, d'interdire les croyances et les traditions locales, de bouleverser les équilibres et les alliances entre ethnies par la corruption et le mensonge, nous avons imposé un modèle à la fois religieux, politique, économique, sociétal, familial, capitaliste et productiviste à des sociétés traditionnelles naturellement réfractaires, historiquement et géographiquement inadaptées à ces nouveaux modèles imposés avec violence et soudaineté. Ne nous étonnons pas de voir aujourd'hui nombre de jeunes africains plus attirés par les richesses de l'Occident vantées journallement sur les ondes par des publicités mensongères que par l'élevage de quelques chèvres faméliques ou la culture de terres exsangues.

La liste serait longue – elle est infinie – des maux sans fin générés par la colonisation. Le peuple noir n'est d'ailleurs pas le seul à en avoir fait les frais. Je ne citerai que les Amérindiens des deux continents nord et sud-américains, les indiens Caraïbes, les populations arctiques, l'Inde, le Proche et le Moyen-Orient ainsi que tous les peuples autochtones du

1 Thomas Edward Lawrence, *Les sept piliers de la sagesse*, [1936] 1989, Payot.

Pacifique sud. La dette est immense. Elle est abyssale. À partir de là, comment imaginer et construire un avenir de paix entre les nations du Nord et du Sud pour faire simple ? Comment passer outre les rancœurs, la vengeance, la douleur intergénérationnelle liée à l'humiliation de peuples et nations entiers ? Comment, encore une fois, construire l'avenir si nous ne cessons de nous référer au passé ? Comment réparer l'irréparable : les morts, les souffrances passées, la nature dévastée, les richesses pillées ?

Rendre des terres appauvries sinon désertiques à leurs peuples d'origine ? Lesquels n'existent pour la plupart quasiment plus en l'état. Ce serait créer, en sens inverse, de nouvelles souffrances envers des générations qui n'y sont historiquement pour rien. Pour autant, nul ne doit ignorer ce que l'homme blanc doit aux autres nations et aux autres êtres vivants. Mais ces autres nations, pour ne parler que de notre espèce, doivent aussi accepter que le passé restera à jamais inchangé, irréparable, inconsolable. Entre le regret sincère pour les uns et le pardon tout aussi sincère pour les autres, il demeure une voie possible à emprunter pour la construction d'un monde meilleur. C'est là tout le miracle de la vie que de permettre de nouveaux rêves et de nous donner, si on sait les saisir, les moyens de les réaliser.

J'ai malheureusement parfois l'impression que certains leaders charismatiques et désireux d'entretenir la rancœur sinon des idées de vengeance, savent, par des discours incendiaires et des paroles promptes à raviver les douleurs, entraîner à leur suite des foules qui sans eux, auraient été aussi promptes à pardonner et à reconstruire. Il suffit d'une allumette

pour réduire une forêt en cendres. De même une seule parole peut suffire à ruiner mille bonnes intentions.

Mais l'espoir demeure. Pour ne citer qu'un exemple, et non des moindres, c'est celui de Nelson Mandela qui me vient naturellement à l'esprit. Il est le symbole de deux communautés dont plus de trois siècles de ségrégation raciale auraient dû rendre la réconciliation impossible. Et pourtant. Elle a bien eu lieu grâce aux efforts faits de part et d'autre et à la volonté de tous. Depuis, la *Nation arc-en-ciel* tant désirée par Mandela n'est plus un mythe. Elle est désormais une réalité dont toutes les nations, comme chacun d'entre-nous, devraient pouvoir s'inspirer.

DES TESTÉS DÉTESTABLES

Le 2 septembre 2020

Il y eut d'abord les premiers mouvements de panique qui en ont conduit beaucoup à se précipiter dans les rayons des supermarchés pour faire le plein de produits dits de première nécessité : pâtes, riz, farine... La peur de manquer bien sûr et le désir d'anticiper d'éventuels mouvements de panique en contribuant soi-même à les faire naître.

Il y eut ensuite la course aux masques FFP2 et autres succédanés avec la pénurie qu'on connaît. Laquelle a conduit à tous les mensonges au plus haut niveau et règles sanitaires à géométrie variable en même temps qu'à toutes les dérives de la part des plus opportunistes en terme de prix, de stockage, de vols, de revente et de contrefaçons grossières...

Voilà donc à présent le dernier volet de cette comédie en trois actes, s'il en est. Celle qui relate semaine après semaine, rebondissement après rebondissement, directive après directive, la bien triste histoire de nos comportements collec-

tifs. Celle aussi de tous les dérapages induits par une crise sanitaire autant destructrice de nos illusions sur nous-mêmes que de notre économie.

Car fiers de nos progrès en tous genres, de nos acquis sociaux, de notre toute puissance technologique et de nos certitudes culturelles, nous n'en demeurons pas moins et en de telles circonstances, des animaux craintifs, tout fardés de civilisation et de grandes idées. Mais encore et toujours gouvernés par la peur, l'envie, la bêtise, l'égoïsme, l'amnésie et le manque total de respect à l'égard d'autrui et de reconnaissance à l'égard de la société elle-même. Autant de poisons et de maladies des plus contagieuses qui auront tôt fait, je ne cesse de le dire à longueur d'articles, de ruiner notre humanité bien davantage qu'un virus. Autant de toxines qui auront tôt fait de nous rappeler à nos instincts les plus primaires.

Or, ces derniers jours, les laboratoires ont été les théâtres des plus vils comportements. Littéralement pris d'assaut par des meutes – le mot n'est pas trop fort – d'individus à l'évidence en bonne santé, mais néanmoins avides de tests PCR gracieusement délivrés par une sécurité sociale déjà au bord du gouffre financier. Par simple crainte, la plupart du temps irraisonnée, d'avoir contracté le virus avec des cas contacts, ces impatients hypocondriaques adeptes du panurgisme monopolisent les laboratoires et leurs personnels. Ce, quand d'autres patients, les vrais cette fois, atteints de maladies autrement plus graves, attendent sans mot dire leurs résultats d'analyse. Lesquels déclencheront ou non de prochaines séances de chimiothérapie dont la rapidité de la mise en œuvre

décidera de leur efficacité et donc de la survie de ces patients très patients.

Le spectacle est autant effrayant qu'affligeant. Car non contents de pouvoir bénéficier des largesses d'un système de santé exsangue mais néanmoins hyper-sollicité, ces parasites de profession n'en manifestent pas moins à l'égard des personnels épuisés, débordés et surtout apeurés, une agressivité et une violence verbale qui n'étaient pas loin de le céder aux gestes. À tel point d'ailleurs que des agents de sécurité furent par endroit embauchés pour l'occasion. Quelle tristesse ! Quelle honte ! Quel scandale ! Mais dans quel pays vivons-nous ? La France monsieur, la France. Comment peut-on à ce point s'en prendre à des personnels de santé dévoués, quasiment livrés à eux-mêmes et œuvrant au-delà de leurs limites physiques et morales pour le bien de la collectivité ?

Rappelons-nous qu'il n'y a pas si longtemps, on n'hésitait pas à les applaudir à tout rompre tous les soirs à 20 H au plus fort de la crise, à grands renforts de hourras et de banderoles ostentatoires. Souvenons-nous aussi, à l'heure où le procès des attentats de Charlie Hebdo et de l'Hyper Cacher vient de s'ouvrir, des embrassades et haies d'honneur au passage des forces de police après lesdits attentats. Mais souvenons-nous aussi des plus récentes agressions à répétitions et tentatives de lynchage à l'égard de ces mêmes forces de police durant les différents mouvements sociaux de ces deux dernières années.

Le Français est décidément un enfant gâté, indiscipliné, amnésique, éternel insatisfait, inconstant et irrespectueux, épris d'une liberté individuelle qui n'a plus aucun sens sans un

minimum de devoirs collectifs. Ceux-là qui n'ont de cesse de se gargariser de l'idée de liberté et de droits de l'homme sont les mêmes qui, la plupart du temps, profitent à l'envi de tout ce que la société laborieuse, silencieuse et respectueuse des valeurs et des devoirs qu'elle s'est à elle-même imposés peut leur prodiguer d'aides sociales en tout genre, de soins gratuits pour tous, d'éducation, d'aides au logement, à la consommation et de gratuités de toutes sortes. Autant d'acquis sociaux le plus souvent perçus comme des dus par ceux qui ont depuis longtemps oublié leurs devoirs. Les mêmes encore qui crient à la dictature et au fascisme dès que l'État, par ailleurs providence, fait un tant soit peu preuve d'autorité en essayant tant bien que mal d'appliquer la Loi.

Telle semble être la faiblesse de tout régime démocratique. Tout du moins tel qu'il est vécu en France. Un régime qui prête le flanc à toutes les formes de parasitismes, d'excès, de fraudes, de débordements, de revendications, de vandalismes et autres invites à la révolution mais à finalité exclusivement individuelle. « ON Y A DROIT ! ». Notre société est bel et bien malade de ses propres avancées sociales.

Comment imaginer que certains viennent se faire tester trois fois en une semaine tout simplement pour se rassurer ? Comment imaginer que d'autres se plaignent de faire la queue devant les laboratoires depuis plusieurs heures sans boire ni manger parce qu'ils doivent prendre l'avion et donc se faire tester POUR PARTIR EN VACANCES ? Comment imaginer encore que d'autres, parce qu'ils reviennent justement de vacances à l'étranger, veulent absolument se faire tester parce que pour mille et une raisons qui se résument à leur seule

inconséquence, ils soupçonnent d'avoir été en contact avec des porteurs du virus et qu'ils craignent de le propager parmi leurs proches ? Quelle attention portée à autrui !

Mais où va-t-on ? Si chacun, comme il se doit en cette période de crise sanitaire, se contentait de limiter ses déplacements, ses contacts, ses loisirs, ses désirs tout en respectant des gestes barrière qui ont largement fait la preuve de leur efficacité et leur bon sens, nous n'en serions pas là. On en viendrait presque à se demander si pour la plupart, le test PCR ne s'apparenterait pas à une forme de vaccination avant la lettre qui, s'il s'avère négatif, permet à tout un chacun de continuer de vivre normalement, en toute insouciance et sans plus respecter les précautions d'usage. Dans leur esprit simplifié à l'extrême on comprend : négatif un jour ; négatif toujours !

Une fois encore, la facilité d'accès à des services trop souvent gratuits ou pris en charge par la collectivité conduit à tous les excès, à tous les débordements, à toutes les incivilités. Après tout, pourquoi s'en priver *puisque'on y a droit* ? Si je n'en profite pas, d'autres en profiteront à ma place. Au diable la réflexion, le bon comportement, le civisme ou l'altruisme. L'essentiel aujourd'hui étant de faire valoir ses droits ; de PROFITER de toutes les occasions qui se présentent sans plus se demander si d'autres en ont plus besoin que nous ou si nous-même pouvons nous en passer. Foin de la bonne mesure et de la modération !

Autant de comportements qui démontrent une fois encore que, d'une manière ou d'une autre, la plupart d'entre nous

semble bien incapable de se priver momentanément. Impossible de se restreindre et de pratiquer individuellement une forme de tempérance et de sobriété pourtant nécessaires sinon vitales sur le plan collectif. On refuse de céder une once de droit à la consommation, de pouvoir d'achat ou d'aides sociales de toutes natures. Je me souviens d'une Gilet Jaune interviewée en son temps et criant toute sa révolte face à la caméra : « Qui va payer nos dettes ? ». Ou encore d'un couple de retraités pareillement accoutré se plaignant à leur tour de ne plus pouvoir faire autant de kilomètres qu'auparavant avec leur camping-car. Cherchez l'erreur !

Encore une fois, quel serait l'avenir d'un organisme dont chaque cellule ne se soucierait plus que de son propre bien sans égard pour le corps – biologique ou social – dont dépend leur survie mutuelle ? Encore une fois, trop d'entre nous se reposent encore sur l'effort collectif des autres en négligeant ce que nous devons d'abord exiger de nous-mêmes. Même en cette période de crise, nous avons encore trop tendance à oublier que ce sont les petits ruisseaux qui font les grandes rivières. Détournons-nous des eaux stagnantes et saumâtres, des marigots, des rivières asséchées. Ignorons les déserts qui nous encerclent et faisons de chacun d'entre nous des oasis de vérité, de beauté, d'humanité. Concentrons chacun de nos efforts sans nous laisser gagner par l'aridité ambiante et soyons des sources pour de nouveaux ruisseaux. Les rivières nouvelles viendront en leur temps.

LES MOTS JUSTES OU JUSTE LES MOTS ?

Le 4 septembre 2020

Au moins une fois la semaine désormais, le journal télévisé nous livre son lot d'images de dégradations urbaines, incendies de véhicules et autres vitrines brisées. Des magasins sont vandalisés et pillés pour des prétextes le plus souvent fallacieux par des groupes anarco-extrémistes, anticapitalistes ou alter-mondialistes mais surtout très opportunistes. Les temps sont à la révolte, à la revendication, à la déconstruction, à l'opposition systématique et systémique... mais plus encore, à la prédation grossièrement fardée d'idéologies vieilles comme le monde et usées jusqu'à la corde.

Or, les faits ne furent pas les seuls à me choquer. Quelle ne fut pas ma consternation d'entendre le journaliste commenter les images et qualifier ces actes d'une violence avérée d'*incivilités*. *Incivilités* ! Au même titre que l'insulte faite à l'automobiliste qui vous refuse la priorité ou au refus de la priorité lui-même. *Incivilités* ! Comme refuser de tenir la porte

à la vieille dame ; de laisser sa place assise dans le bus ou dans la salle d'attente à la femme enceinte. *Incivilités* ! Comme cracher dans la rue, laisser son toutou déféquer sur le trottoir, y jeter son mégot, sa canette de bière ou son masque FFP2. Désormais donc, saccager le mobilier urbain, mettre le feu aux poubelles ou aux véhicules, vandaliser les abris bus, caillasser les véhicules de police ou de pompiers... voilà autant de faits relégués au rang de simples et très ordinaires *incivilités*. C'est à se demander si des personnes cultivées comme sont censés l'être les journalistes, connaissent encore le sens et la portée des mots qu'ils prononcent devant des millions de téléspectateurs.

Le fait pourra paraître anecdotique pour certains. Pour moi, il est révélateur d'une tendance contemporaine à l'inversion des valeurs ; au mieux, à leur dégradation qui n'est que le symptôme – un de plus – de la déliquescence irréversible de notre monde occidental. Au cœur de nos sociétés comme au sein de tout organisme, la communication est primordiale ; vitale même. On sait aujourd'hui à quel point l'inflorescence du langage au sein de l'espèce humaine a littéralement propulsé celle-ci dans un monde absolument nouveau. Nous n'y prêtons plus cas aujourd'hui tellement le langage nous est naturel. Mais de sa maîtrise, de son respect et de sa précision dépendent non seulement notre représentation du monde, mais surtout sa cohérence et sa stabilité.

La plupart des conflits, qu'ils soient de voisinage ou internationaux, quand on s'attarde sur leurs causes, trouvent la plupart du temps leur origine dans une absence de communication ; une incompréhension mutuelle. Laquelle

s'explique à son tour dans la difficulté toute naturelle à faire « s'entendre » (le terme est ici évocateur et révélateur) deux cultures historiquement, culturellement et donc, linguistiquement différentes.

Emerson a cent fois raison quand il écrit que la corruption de l'homme entraîne une corruption du langage. Mais cette dernière n'est pas sans influencer à son tour sur nos propres comportements. Le langage dit assez notre vision, notre perception et notre relation au monde pour que la dégradation de celle-ci entraîne *de facto* la dégradation de notre principal outil de relation au monde. Or, le phénomène est bel et bien rétroactif dans le sens où cette altération progressive du langage à travers la modification du sens que nous prêtons aux mots entraîne à son tour une modification de notre relation aux choses, au monde comme aux êtres qui le peuplent.

C'est ce qui s'est progressivement passé au fil des siècles et des progrès de la civilisation dans notre relation à l'animal. *L'animal* (du latin *anima* : vie, âme) originellement doué de vie et de sensibilité est progressivement devenu *la bête* avec tout ce que ce mot suppose de charge négative, de dégradation, de mépris, enfin de chosification. Autant de prétextes à toutes les formes d'asservissement, d'exploitation et de barbarie. À travers notre propre histoire humaine, les exemples sont malheureusement nombreux où les mots sont venus en renfort des pensées et des actes les plus sombres pour mieux les justifier. Quand ce n'étaient pas les actes eux-mêmes qui se sont fait la continuation logique au sein du réel de pensées et d'émotions à l'origine fantasmées.

Le fait ici, pour anodin qu'il puisse encore paraître, n'en est pas moins révélateur. Il dit de façon évidente à quel point notre société est en train de perdre pied ; de se déliter pour avoir trop longtemps laissé filer les actes de violence quotidiens entre les mailles d'un langage de plus en plus lâche (dans les deux sens du terme). Un langage de moins en moins précis, efficace et utile tant à la description du monde qui nous entoure qu'à la préservation de ses valeurs et jusqu'à sa structure même. Par crainte de la polémique, du dérapage verbal, de la stigmatisation (un mot très à la mode et très utile pour masquer une victimisation tout aussi répandue) et par respect obséquieux du politiquement correct, on prend le risque inconsidéré de laisser se développer autant de poisons au sein de nos sociétés.

De plus en plus, le langage, au même titre que nos sociétés elles-mêmes, devient chaque jour plus policé, aseptisé. De plus en plus fréquemment on opte, dans le discours officiel, pour une forme de neutralité du propos propre à éviter toute aspérité possible pour les oppositions de toutes sortes, les détracteurs et polémistes de profession. Un discours le plus souvent lénifiant, propre à ménager les susceptibilités de tous bords. Or, cette neutralité du discours officiel, public ou médiatique est la porte ouverte à l'inaction et à l'apathie intellectuelle autant qu'à une forme grandissante de paralysie institutionnelle.

Les mots s'attachent à décrire les faits et à leur conférer un caractère universel. Ils leur prêtent une identité susceptible d'être partagée par tout un chacun. Le langage, la parole, le phonème sont les lieux d'une mise en commun du phénomène et donc du monde. Un monde pourtant initialement et éminemment subjectif car perçu par autant d'individualités,

d'histoires, de vécus et de sensibilités différentes et singulières. Aussi, et au-delà de cette singularité des apparences, le langage nous engage dans un monde commun. Il crée le premier lien, le réseau intersubjectif de perceptions et d'informations qui permet l'objectivation du monde, du réel. Laquelle permet de le décrire et de le vivre non plus comme une expérience exclusivement individuelle (ce qu'il est originellement et intrinsèquement) mais comme une expérience commune partagée par tous les membres d'une même culture. Autrement dit, les praticiens d'une même langue.

Dans le même temps, le langage est l'outil indispensable d'une vérification et donc d'une réification ou réalisation du monde grâce au sens commun, au consentement mutuel qu'il induit. Aussi, dégrader notre langue et l'usage qu'on en fait s'apparente ni plus ni moins à dégrader notre relation au monde lui-même, à la société et aux autres individus en particulier. Comme n'importe qu'elle structure vivante, les langues elles-mêmes sont appelées à évoluer. Ce qu'elles ont naturellement fait tout au long des siècles. Pour autant, elles l'ont fait à leur rythme qui est aussi celui de l'évolution des sociétés et de leurs différentes corporations et institutions. Mais comme au sein de toute évolution, il est des éléments perturbateurs, anarchiques ou mutants. Lesquels ont des comportements ou des rythmes de croissance qui ne sont pas en phase ou en harmonie avec les structures qui les abritent et dont ils sont censé accompagner les développements. Ils sont donc de nature pathogène. Le langage n'échappe pas à ce type de risque.

Pour une même plante, le qualificatif de *nuisible* ou celui d'*indésirable* ne désignera pas le même organisme. Du moins,

le mot ne nous le fera pas considérer de la même manière et notre comportement à son égard s'en trouvera modifié. Ce, de la même manière qu'un acte de vandalisme n'est pas une incivilité. La charge affective des mots pourrait très bien, à terme, modifier nos comportements vis-à-vis des faits qu'ils sont censés désigner ou décrire. Altérer la description des faits par un vocabulaire inapproprié consiste ni plus ni moins à altérer notre perception des faits elle-même et par là l'impact ou la trace qu'ils vont, de proche en proche, laisser dans notre mémoire affective et collective. Mettre sur un même plan l'insulte, le geste déplacé et l'acte de vandalisme n'élèvera jamais l'insulte faite à autrui au niveau du crime. Au contraire, cette confusion aura les plus grandes chances de contribuer, au cœur de notre perception commune, à reléguer au rang de simple délit sans gravité notable des crimes contre la société sinon contre l'humanité elle-même. Une faiblesse du langage qui contribuera à renforcer le sentiment d'impunité en même temps qu'une banalisation de la violence non seulement pour ceux qui la pratiquent mais aussi pour ceux qui la subissent.

Chacun sait que la Loi n'est déjà pas la justice. Chacun sait aussi qu'en dépit des textes, des articles et amendements innombrables, la Loi, pour un même délit, ne sera pas pareillement appliquée selon que la sensibilité des juges et des magistrats sera différente d'un tribunal à l'autre. Mais lorsque les mots eux-mêmes finissent par ne plus désigner les mêmes faits ou que ces mêmes faits parviennent à se dissimuler sous des termes différents, différemment perçus par les uns ou les autres, alors la question se pose : au sein d'une société où la

perte de repères semble être le mal du siècle et où même les notions communes de bien et de mal voient leurs contours de plus en plus flous, qu'en sera-t-il de la Loi sinon de la Justice elle-même ? Chacun à terme ne voyant plus désormais que midi à sa porte. C'est-à-dire ne considérant plus le bien et le mal que comme des notions toutes personnelles et dont il sera dorénavant le seul apte à en définir les formes et la mise en pratique.

En d'autres termes, sommes-nous prêts, à force d'approximation et de médiocrité dans notre langage comme dans nos actes, à juste vivre dans le monde en prenant le risque d'y sacrifier jusqu'à l'idée même de justice ? Où bien consentirons-nous à fournir l'effort qui s'impose. Celui qui consiste à utiliser en toutes circonstances les mots les plus justes. Lesquels ont souvent fait la démonstration de leur efficacité dans la construction d'un monde lui-même épris de justice.

JEAN MALAURIE ET LA NOUVELLE ALLIANCE

Le 11 septembre 2020

En parcourant de nouveau l'œuvre de Jean Malaurie ces derniers jours, j'ai la conviction qu'un travail formidable est à accomplir en vue de préparer, à notre humble échelle, les bases d'une mutation profonde qui s'annonce. À n'en pas douter, une humanité nouvelle est en cours de gestation. Et même si ce processus doit s'accomplir sur le temps long, nous n'en assistons pas moins aux premières contractions.

l'anthropologue et géomorphologue de formation qu'est Jean Malaurie croit en une force organisationnelle et structurante présente sous l'« étoffe » des choses. Je crois pour ma part que toute forme de crise, d'agitation, de chaos, sont autant d'occasions qui permettent à cette Information sous-jacente et originelle de s'exprimer. Or elle s'exprime d'autant plus, d'autant mieux et d'autant plus vite que le chaos est important ; l'activité du milieu intense. Sur tous les plans, nous voyons bien aujourd'hui que nos structures sociales et plus

particulièrement en Occident arrivent à saturation. Le système tel qu'il est a épuisé toutes ses ressources, que ce soit politiquement, économiquement, culturellement, religieusement sinon même humainement. La société, nos sociétés sont en manque de sens. Chacun peu aujourd'hui faire l'amer constat qu'aucune des promesses passées n'a été tenue. Sans doute aussi avons-nous tous été trop naïfs. Trop désireux de prendre nos désirs pour des réalités. Le sentiment d'une forme d'absurdité est en train de saisir l'ensemble de nos contemporains. Du moins, ceux qui font preuve d'une certaine lucidité mêlée d'une forme d'exigence d'authenticité et de vérité. Ce manque de plus en plus prégnant parmi beaucoup est bien le signe de la nécessité d'un changement. Lequel se prépare déjà, à notre corps défendant.

Notre espèce a pour l'essentiel contribué à modifier son propre environnement comme les algues bleues en leur temps. Par rétroaction, c'est notre espèce elle-même qui se voit désormais contrainte de changer, d'évoluer. La vie, à travers nos propres comportements individuels et collectifs poursuit son lent travail d'orogénèse et de cosmogénèse. Comme d'autres, j'essaie en permanence d'adopter un regard global sur le monde. Je tente de replacer nos comportements sociaux dans le cadre de l'évolution des espèces sinon même du cosmos. Si nos attachements, nos comportements affectifs sont les ferments de nos élans collectifs, ils n'en sont pas moins des épiphénomènes au regard de la dynamique universelle. Ils ne valent que pour nos seules cultures humaines.

Teilhard de Chardin lui-même admettait que les deux précédentes guerres mondiales avaient été de puissants creusets

pour l'évolution humaine aussi bien sur les plans scientifiques, technologiques mais aussi sociaux et culturels. De ces souffrances sont nés paradoxalement nombre de bienfaits durant les cinquante décennies qui ont suivies. Les guerres comme toutes les crises majeures ont été au cours de l'histoire et sont encore de puissants réactifs. Elles accélèrent les processus en cours comme les engrais accélèrent la germination. Il n'est aucune naissance, aucun changement, aucune évolution qui ne se fasse sans douleur, sans déchirement, sans renoncement, sans abandon de tout ou partie du passé. Petite ou grande, la mort sous ses multiples aspects est une composante essentielle de la vie. Loin d'en être le contraire, elle en est l'une des forces principales sinon l'essentielle dynamique.

Voilà donc que se prépare une évolution décisive pour notre espèce. De celle qui contribuera à nous projeter véritablement dans une autre dimension non seulement humaine, sociétale mais aussi et surtout spirituelle et cosmique. L'humanité est naturellement promise à une future dimension d'existence dans la continuité de ce qu'elle a déjà vécu par le passé à travers les différents changements, les différents sauts qualitatifs qui, de loin en loin, ont ponctué son évolution. Mais cette promesse ne sera pas tenue sans nous ; autrement dit, sans notre consentement et notre pleine et entière participation. Pour autant, l'homme, l'humanité sous sa forme actuelle n'est pas une finalité en soi. Elle n'est qu'un vecteur, le véhicule sans aucun doute provisoire et transitoire d'une conscience dont elle est localement et ponctuellement le meilleur moyen d'expression à ce jour. Elle est sans doute aujourd'hui le « support organique » le mieux à même d'exprimer cette

Information/Conscience qui semble pétrir l'univers depuis sa formation ou son déploiement dans l'espace et le temps depuis ces derniers 13,7 milliards d'années.

Or cette promesse comme je le disais, ne sera en mesure d'être tenue qu'avec notre participation. Sans nous, la Vie se poursuivra, la conscience continuera son lent travail de pétrissage et d'information de la matière. Le champ des possibles est infini mais il nous appartient de faire le premier pas. D'accepter enfin de renoncer à nos vieilles lunes et à nos jeux d'enfants pour entrer de plain-pied dans l'âge de la maturité. Pour ce faire, il nous faut nous tourner vers nos Anciens, vers la sagesse et les savoirs des peuples autochtones qui sont, comme le dit si bien Jean Malaurie, « en réserve » pour les temps à venir. Loin de représenter le passé, ils sont au contraire les clés de notre avenir à tous.

Il n'est bien sûr pas question ici de revenir à l'âge de pierre ni même de vivre en singeant ces sociétés traditionnelles. Lesquelles aspirent elles aussi à la modernité, au progrès. Mais ces évolutions matérielles, sociétales, technologiques même, ne doivent pas pour autant être synonymes de renoncement à toute sagesse, à toute juste mesure, à toute tempérance et à toute vérité. L'homme possède en lui une dimension cosmique, universelle. L'homme ou la conscience qu'il incarne. Or, cette dimension qui l'attend ne peut être envisagée sans la consolidation sinon la restauration de nos liens avec la Nature, avec la Terre mère. Lesquels seront justement une des voies d'accès au cosmos lui-même. Science et spiritualité ont désormais un rôle et un destin commun qui les attendent. Lequel consistera à propulser l'homme vers un futur dont il est

encore loin d'imaginer les véritables dimensions. Pour ce faire, il convient avant tout d'inaugurer de nouvelles mythologies en phase avec notre temps ; avec les attentes de chacun ; avec les enjeux humains, technologiques et spirituels de notre époque décisive à plus d'un titre.

Grâce aux savoirs ancestraux des peuples racines et à leur expérience, nos sciences elles-mêmes pourront désormais bénéficier d'apports inestimables. Ils se manifesteront par de nouvelles approches méthodologiques. Par une mise en commun des savoirs, des pratiques et des interprétations des faits observés ou vécus. De trop rares collaborations de cet ordre existent déjà grâce à l'ouverture d'esprit de certains scientifiques, à la transdisciplinarité encore trop rare et aux travaux menés sans préjugés avec des représentants de différentes traditions spirituelles tels que Corine Sombrun ou Matthieu Ricard pour ne citer qu'eux. Ils sont parmi les pionniers de ce que devra être cette nouvelle alliance entre sciences et spiritualités ; entre technologies et sagesse.

J'ai le sentiment que l'humanité a tout à gagner de cette nouvelle alliance, de cette synergie des forces spirituelles et matérielles. Réorienter nos progrès dans le sens de la vie comme on remet son embarcation dans le sens du courant. Voilà qui pour le coup donnerait non seulement du sens à tous nos efforts, mais qui leur apporterait une dynamique autrement bien plus efficace qu'elle ne l'est aujourd'hui lors que nous nous épuisons à pagayer dans tous les sens sans même savoir où nous allons ; parfois à contre-courant au risque de nous échouer cent fois ou de nous fracasser contre les obstacles qui jalonnent le fleuve Vie.

Œuvrer de concert, se donner un cap, épouser les méandres et les flots de la vie comme ceux d'une rivière ; faire jouer nos forces collectivement, de la bonne manière et au moment opportun, comme il le faut, quand il le faut. Voilà en quelques mots ce que les sociétés traditionnelles sont susceptibles d'apporter à nos puissances technologiques. « Surfer la vie » comme le dit si bien Joël de Rosnay. L'image est parfaite. Non plus épuiser nos forces et nos ressources à lutter contre les éléments à seule fin de satisfaire nos ineptes désirs de puissance, de jouissance et de domination sans fin. Quand il nous faut désormais mettre toute notre énergie à s'allier les forces de vie et à profiter de l'élan unique qu'elles sont à même d'impulser à l'ensemble de notre espèce. Enfin accomplir des progrès tels que l'humanité et la vie n'en ont jamais connu auparavant.

Je l'ai déjà dit : l'humanité sinon la conscience ont vocation à l'universel. La technologie des sociétés occidentales nous y prépare. Mais la technologie seule n'y suffira pas. Elle devra s'adjoindre un élément décisif sans lequel elle ne pourra rien comme un navire sans boussole. Elle a besoin d'un sens, d'une orientation, d'un cap à suivre que les sociétés traditionnelles et les antiques sagesses semblent être les seules susceptibles de fournir.

Tout au long de l'évolution du vivant de même qu'au cours de l'évolution humaine, ce sont toujours des individus singuliers, des éléments divergents du groupe ou du rameau principal qui ont initié, impulsé une nouvelle vision, un nouveau mode de vie, de nouvelles formes d'organisation ou de métabolisme. Lesquels se sont avérés plus adaptés aux

nouvelles conditions du moment tout en relançant la vie ou les sociétés dans de nouvelles directions et pourvues d'une énergie nouvelle. Or, c'est encore une fois ce qui permettra à notre espèce d'inaugurer une nouvelle ère.

Jean Malaurie est de ces individus singuliers. Il est de ces hommes et de ces femmes qui ont su toute leur vie écouter leur intuition profonde contre une pensée dominante, standardisée, conformiste et bien-pensante. Il est de ces géants sur les épaules desquels nous nous élevons pour voir plus loin. Il est tout à la fois de ces ambassadeurs par lesquels s'exprime cette Information, cette Connaissance, cette Sagesse millénaire et en même temps, parmi les éclaireurs pour les temps à venir. Ce qui m'attriste le plus, c'est de constater aujourd'hui encore à quel point il est fait peu de cas de son message, de la sagesse et des avertissements que lui comme ses pairs n'ont de cesse de répéter inlassablement devant des journalistes aux ordres, plus soucieux de poser leurs questions chronomètre en main que d'écouter les réponses. Peut-être ne sommes-nous pas encore prêts à entendre ; à écouter. Peut-être nos sociétés ne sont-elles pas encore suffisamment en crise et en prise au plus profond désarroi pour enfin daigner tendre l'oreille et tourner leur regard. Peut-être faudra-t-il davantage de souffrances et de sécheresse au fond des cœurs et des âmes pour que les corps et les esprits aient enfin véritablement soif de vérité.

La question se pose enfin de savoir si la nature peut se tromper, se fourvoyer. Si l'espèce humaine est en soi une finalité, si elle a un destin qui lui est propre – ce dont je doute personnellement – alors très certainement la nature dans son infinie sagesse et à travers nos propres choix, sait ce qu'elle

fait. Par contre, si l'homme n'est qu'un des multiples moyens d'expression de la conscience, ce que je crois, alors faut-il nous attendre sinon nous préparer à l'éventualité d'un échec. Du moins, garder à l'esprit que nous ne devons compter que sur nous-mêmes car aucun dieu, aucune force transcendante ne viendra jamais nous sauver de notre propre folie. Pour autant, et si nous devons malgré toutes les mises en garde, manquer à notre devoir vis-à-vis de nous-même, nous ne serions jamais qu'une tentative avortée de plus. Un échec sans conséquence pour la vie ni même la conscience. Lesquelles reprendraient en quelques petits millions d'années le cours de leurs développements vers des formes plus abouties et mieux à même de progresser sur le chemin de la Connaissance et de la Vérité. Notre espèce n'étant plus réduite qu'à la forme d'un épiphénomène.

LE PARFUM DES FLEURS ET LA JUSTE MESURE DU MONDE

Vendredi 18 septembre 2020

« La science ne décrit pas le monde tel qu'il est mais tel que l'homme le perçoit. »

Niels BOHR

De plus en plus souvent une forme de néo-positivisme tend à vouloir faire la démonstration du bien-fondé de tout rationalisme. Les apparentes victoires de plus en plus nombreuses des sciences et des techniques sur la matière font au quotidien la démonstration par l'exemple de leur toute-puissance et du peu de place laissé à toute forme de vision globale de l'univers. Le discours qui tend à convaincre tout un chacun de la forme exclusivement mathématique et donc matérielle du cosmos se fait de plus en plus présent sinon même parfois insidieux. Sans doute cette tendance n'est-elle pas volontaire. Pour autant, elle tend à accentuer une fracture déjà largement consommée entre Nature et Humanité ; entre

Nature et Culture, lors que les faits naturels eux-mêmes devraient au contraire nous encourager à remonter le cours des évènements et à opter pour une vision globale de la vie. Vision qui nous aiderait sans aucun doute à mieux appréhender les enjeux et à mieux relever les défis qui s'annoncent.

Une récente émission de télévision diffusée en guise d'interlude consistait à faire une fois de plus la démonstration par les faits que notre monde était en tous points régi par des lois mathématiques et que, implicitement, maîtriser ces lois consistait à maîtriser le monde lui-même. Je m'explique. Désormais, tout mathématicien émérite est à même de mettre en formule n'importe quel aspect de notre vie quotidienne comme n'importe quel évènement naturel. Tout est désormais quantifiable, modélisable, numérisable et susceptible d'être imité, reproduit, dupliqué, cloné... Depuis la mise en équation de la chute d'une feuille morte, celle d'un flocon de neige en passant par l'exécution d'un créneau et jusqu'aux différentes représentations et modélisations de l'univers, tout semble accréditer la toute-puissance des sciences et de l'outil mathématique.

L'ombre et la proie

Pour autant, et aussi précis soit-il, l'outil même scientifique et mathématique reste un outil quand la tentation à travers nombre d'abus de langage serait de prendre les mathématiques pour la matrice même de notre monde sous prétexte de correspondances multiples. Ce succès, certes grandissant quant à sa description des faits physiques, atteste essentiellement d'une cohérence du monde avec lui-même. Aussi, ce n'est pas

parce que les mathématiques sont ce qu'ils sont que le monde est ce qu'il est. Mais parce que le monde est ce qu'il est que les mathématiques parviennent à en rendre compte jusqu'à un certain point de cohérence. Mais jusqu'à un certain point seulement. Pour preuve, les difficultés à ce jour toujours non résolues quant à l'unification des différentes forces et dimensions de l'univers lui-même.

Grâce à la puissance de calcul de nos actuels disques durs, certains n'ont cessé de se gargariser et de se gausser des résultats obtenus. Lesquels sont largement plus du domaine de la gesticulation et de la débauche technologiques, parfois autant inutiles que ridicules, que d'une véritable avancée de la connaissance. Forts de ces petites victoires et étourdis par tant de réussites technologiques, les mêmes n'hésitent pas à qualifier le réel comme obéissant en tous points aux lois et formules mathématiques. Or ce genre de discours à consonance anthropocentrique tend à se diffuser massivement au sein d'un large public tout acquis à la cause technologique. L'inquiétude étant qu'aucun autre discours ne semble être aujourd'hui en mesure d'apporter de contradiction, sinon une certaine tempérance à des propos qui ne font que renforcer des extrémismes scientistes comme le transhumanisme. Un discours qui, de surcroît, tend à concéder aux sciences un pouvoir autrement plus inquiétant. Lequel consiste non seulement à désigner ce qui est vrai et ce qui est faux, mais aussi ce qui est bien et ce qui est mal.

Pourtant, les sciences comme les mathématiques qui en sont l'outil principal, ne sont que des langages comme les autres. En tant que tels, ils collent au réel. Ils correspondent à une vision

commune du monde. Laquelle n'en est pas moins une vision superficielle dans les deux sens du terme. C'est-à-dire une vision *parcellaire* et uniquement *de surface*. Nous nous fions encore et toujours aux apparences et les mathématiques, à l'instar des sciences, sont un langage des apparences. Ils sont les moyens d'une modélisation de la forme quand bien même cette modélisation ait été poussée jusqu'aux limites mêmes de la forme pour passer dans le domaine de la théorisation. Notre monde est certes à composante mathématique. Mais pas davantage qu'il n'est à composante optique, linguistique, artistique, poétique sinon même spirituelle ou mythologique. La magie, qui pendant des millénaires a constitué pour la plupart des peuples autochtones la seule forme de compréhension et d'interprétation du réel, a néanmoins permis à ces peuples, en dépit de ses faiblesses inhérentes et de ses lacunes, d'entretenir une relation cohérente et qui fait sens avec le monde objectif. Tel un miroir, le monde nous renvoie fidèlement ce que nous y déposons par l'acte de percevoir.

Les symboles ne disent pas tout. Et les chiffres, au même titre que les mythes, sont des symboles comme les autres. Infiniment plus précis certes, mais des symboles tout de même. De la même manière que des points de couleurs (pixels) sont à même de nous proposer une image, une représentation incroyablement précise et fidèle du réel, celle-ci n'en reste pas moins une image. Les mathématiques n'opèrent pas différemment. Quant à leurs succès, à leur fidélité dans la description ou la retranscription des phénomènes, elle tient simplement au fait que l'outil mathématique est extrait du monde réel et de la perception qu'on en a. Bien qu'étant plus universel que la musique, elle-même plus universelle que la

parole, le langage chiffré n'en a pas moins ses limites. Lesquelles se bornent aux dimensions mêmes de notre espace-temps. Au-delà, nous nous heurtons à l'inconnaissable, à l'infranchissable, à l'indescriptible et à l'inconnu.

L'outil mathématique est on ne peut plus efficace tant que son domaine d'application se limite à l'observation et à la description, tout au plus à la prévision – par définition statistique – des faits observables. Autrement dit, tant qu'il s'occupe de causalité ordinaire. Mais la matière n'est sans doute pas tout. Du moins, la perception que nous en avons n'est-elle pas complète. Or, cette « partie manquante » a toutes les chances d'échapper à nos formules mathématiques de la même manière que le parfum d'une fleur échappe à l'objectif photographique.

Pour ne citer qu'un exemple, notre mesure du temps elle-même, pour précise qu'elle est aujourd'hui grâce aux horloges atomiques, n'en reste pas moins une mesure toute relative. Le temps mesuré, quantifié est un temps arbitraire, social, consensuel et consenti par la majorité, le sens commun et pour des finalités essentiellement pratiques. Au même titre que les notions d'espace ou de vitesse, le temps est on ne peut plus relatif car sa notion est inhérente à un système de représentations du réel. Plus encore, à un mode de perception de ce dernier. Tout n'est question que de repères et de références. Albert Einstein l'a suffisamment bien démontré avec la *théorie de la relativité*. Pour un trou noir, nos notions d'espace à trois dimensions (euclidien et newtonien) ne veulent plus dire grand-chose. Pour un photon, la « perception » du

temps est également sans commune mesure avec la nôtre. De même que pour un neutrino, la notion de matière.

Dans la plupart des cas, nous considérons le réel par le mauvais bout de la lorgnette. Il faut partir du global pour expliquer le local et non partir du local, du particulier (ou de la particule) pour expliquer le global. Contrairement à ce que nous appliquons à notre échelle humaine, au sein de nos activités sociales, industrielles, économiques... le monde ne s'est pas fait par assemblages ou concrétions successifs. C'est bien sûr le cas au niveau local comme en ce qui concerne la formation des galaxies ou des différentes étoiles et systèmes solaires. Mais ce ne sont là que des aspects de surface.

Diversité et pluralité de surface

Unité de fond

Au-delà ou en deçà devrais-je dire, c'est l'unité qui prévaut dont le big bang à ce jour est l'ultime représentation. Car c'est bien à partir de cette unité primordiale que l'univers a commencé à s'épanouir dans l'espace et le temps. C'est bien à partir de cet « ovocyte » primitif que le réel, la matière, se sont progressivement subdivisés en autant de représentations de surface (*l'ordre explicite* de David Bohm), toujours liées originellement au-delà de l'espace et du temps à une unité de profondeur : *l'ordre implicite*. Car à y regarder d'un peu plus près, ou plutôt de manière décalée ou à rebours, il s'agit bien de deux ordres différents mais néanmoins communs, qui font le monde, comme l'avvers et le revers d'une même pièce de monnaie.

Ces deux dimensions du réel ; du phénomène, sont les suivantes : une dimension de diversité et de pluralité *de surface* définie par toutes les formes d'interactions possibles, de perception, et qui relève essentiellement de la forme, compatible avec nos différents domaines de perception sensorielle, scientifique, analytique et théorique. La seconde dimension relève de ce que j'appelle une *unité de fond*. Elle s'apparente à un domaine d'information pure que David Bohm appelle l'*ordre implicite* et qui échappe, du moins dans son essence, à toute perception empirique, scientifique ou même théorique.

Hasard, chaos, sont quant à eux représentatifs de cette phase de transition vue depuis notre dimension, entre l'un et l'autre de ces deux ordres, de ces deux dimensions du réel. Ils sont la « surface de contact », l'interface entre le potentiel et son actualisation localisée dans l'espace et le temps. C'est en quelque sorte l'ordre implicite réagissant sur lui-même. Lequel, à travers cette forme d'autocatalyse ou boucle de rétroaction, se révèle ponctuellement et partiellement à lui-même en se manifestant ; en existant.

Notre manière de voir, d'analyser et plus encore, nos vaines tentatives pour expliquer le monde dans son essence sont tributaires de notre manière de l'envisager et de le vivre au quotidien. En confondant les deux méthodes, les deux approches, nous confondons les résultats. Au final, nous entretenons la confusion et nous ne progressons guère. Expliquer, analyser, décrire et comprendre la structure d'un poème ne nous fera jamais comprendre pourquoi ni comment naît un poème ; encore moins l'émotion qui le prolonge.

Pareillement pour la musique, les arts de manière générale et pour tout ce qui relève d'une part de spontanéité, de liberté, de création pure et qui, de fait, échappe à toute analyse positive. Tout découpage du mouvement, pour aussi fin, rigoureux et précis qu'il puisse être, ne nous renseignera jamais sur la nature intrinsèque de celui-ci.

Pour comprendre un phénomène, une structure, un système, un organisme ou une organisation quelle qu'elle soit, il faut pouvoir le ou la considérer dans sa totalité. C'est-à-dire à travers toutes ses dimensions. Or, nos outils physiques, à l'image de nos outils intellectuels dont ils sont les prolongements, nous imposent naturellement des limites. On ne peut étudier un objet, un sujet ou un phénomène quel qu'il soit sans en définir les contours aussi arbitraires soient-ils. Sans l'extraire de son milieu physique, affectif ou historique à un moment ou à un autre. Or, c'est précisément là que réside le malentendu ; dans notre tendance et notre besoin d'isoler pour analyser. Or, isoler, c'est déjà contrefaire ou altérer la réalité. Car il n'est aucun élément du réel qui ne soit par définition indépendant et libre de toute relation avec le réel ; c'est donc altérer sinon fausser les résultats possibles.

Notre monde sinon l'univers lui-même représentent un organisme à part entière. Un tout dont le « système nerveux », le réseau de communication et d'information nous est encore largement inconnu. De la même manière qu'il est absurde d'étudier le fonctionnement d'un organe indépendamment de l'organisme au sein duquel il s'inscrit et dont il est lui-même issu, il est tout aussi absurde et vain d'étudier chaque élément de notre monde, de l'infiniment petit à l'infiniment grand sans

les relier constamment en esprit à l'ensemble de l'organisme au sein duquel ils s'inscrivent et surtout à partir duquel ils se sont progressivement formés, toujours en étroite et intime relation.

Rien ne sert d'étudier une pierre en se limitant à sa seule organisation structurelle, à l'agencement de ses atomes, à leur nature. Cela certes suffira peut-être au géologue pour savoir ce qu'est la pierre, la roche, à cet instant précis. Mais cela ne le renseignera jamais sur ce que cette roche exprime de par son histoire, ses origines, son évolution et tout ce qu'elle peut renfermer de réponses pas toujours mesurables et quantifiables. Une pierre n'est pas le fruit direct de la juxtaposition de ses atomes et de ses cristaux spécifiques. Elle est le fruit lentement mûri d'une rupture, de la séparation d'une paroi rocheuse plus ancienne par érosions successives. Paroi elle-même issue d'un dépôt sédimentaire, de forces de compression, de subduction ou d'anciennes éruptions volcaniques ou magmatiques trouvant elles-mêmes leurs origines dans la tectonique des plaques et les plus lointaines périodes de l'histoire de la Terre.

La pierre est donc le résultat, l'expression localisée des subdivisions successives d'une unité originelle. Laquelle, si on en remonte patiemment le cours, nous ramène inéluctablement jusqu'à l'unité première du cosmos, originellement indivise et dont la première manifestation/représentation demeure pour nous à ce jour le big bang. La pierre, comme toute création d'origine naturelle est donc le résultat, certes transitoire, de cette « mitose » cosmologique qui contribue à exprimer un certain ordre, une certaine dynamique, peut-être même une Information depuis 13,7 milliards d'années de chaos et

d'agitation, de création et de réaction successives au sein de la matière.

Les sciences et les mathématiques ne parviendront jamais à appréhender le monde dans son unité implicite parce qu'ils sont des outils de surface. Ils sont les prolongements de nos sens et de notre perception du monde. Parce qu'ils sont des extensions de ce qui fût originellement conçu de manière empirique et pragmatique par l'évolution pour nous préparer et nous aider à vivre en intime relation avec notre environnement. Autrement dit *dans* le monde. Ils sont des instruments à composante mécanique issus d'une représentation et d'une perception mécaniques du réel. Lesquelles se sont construites pour des finalités mécaniques autrement dit pratiques.

Aussi, pour obtenir du réel une description véritable, totale, complète et objective nous faudra-t-il enfin consentir à changer nos outils en même temps que notre regard sur le monde. Pour le regard, je l'ai assez expliqué ici. Il lui faudra s'exercer à une nouvelle vision ; à de nouvelles perspectives toujours plus larges. Sans doute en sollicitant les services d'une métaphysique renouvelée. Quant à l'outil, il existe depuis la nuit des temps. Il est représenté par toutes les traditions à la fois spirituelles et philosophiques des différentes civilisations. Elles apporteront à n'en pas douter le souffle nouveau qui fait aujourd'hui cruellement défaut à la recherche occidentale. Lequel nous permettra enfin de nous atteler sérieusement à cette nouvelle, ambitieuse et merveilleuse tâche. Une longue et non moins merveilleuse aventure qui consistera à découvrir et à appréhender le monde à sa juste mesure.

LA CONTAGION SACRÉE

Le 1er novembre 2020

« Un virus est un agent infectieux nécessitant un hôte, souvent une cellule, dont il utilise le métabolisme et les constituants pour se répliquer. Le nom virus a été emprunté au XVI^e siècle par Ambroise Paré au latin *vīrus*, ī, n. (“ venin, poison, proprement suc des plantes ”). »

Définition *Wikipedia*.

En 1768, le Baron d'Holbach commence son livre *La contagion sacrée ou histoire naturelle de la superstition* par cette phrase : « L'homme n'est superstitieux que parce qu'il est craintif ; il ne craint que parce qu'il est ignorant. » Tout est dit et pourtant ! Deux siècles et demi après les Lumières, l'obscurantisme menace toujours.

Les derniers attentats de Conflans-Sainte-Honorine et de Nice soulignent une fois encore l'impuissance des États face à la menace terroriste sur fond d'extrémisme religieux ou idéologique quel qu'il soit. Nous avons beau dire, nous avons

beau faire, rien n'empêchera demain, à nouveau, que n'importe quel quidam soudain touché par la foudre ne se sente investi d'un devoir vis-à-vis d'Allah. Celui de tuer des « mécréants » quels qu'ils soient, où qu'ils soient, tout innocents qu'ils puissent être.

Pourtant, la période que nous vivons en parallèle sur le plan sanitaire me semble riche d'enseignements à tous égards et plus particulièrement en ce qui concerne la menace terroriste. Comme souvent, il nous faut prendre un certain recul sinon une certaine hauteur de vue au regard des événements par définition humains que nous vivons. Il faut à mon sens, et pour mieux les comprendre, les réinscrire dans une dynamique qui les précède et qui les prolonge. Rien n'est jamais isolé ou spontané dans la nature.

Or, l'humanité et ses comportements – n'en déplaise aux tenants d'un scientisme et d'un surhumanisme encore sous l'influence d'un cartésianisme suranné – l'humanité disais-je, fait encore partie de la nature. Que nous le voulions ou non, nos instincts, nos désirs, nos passions, nos peurs, nos réalisations en sont pourtant les immédiats prolongements. Nos artefacts culturels et technologiques n'y changent rien. Aussi, la première catastrophe naturelle venue sous la forme d'une épidémie ou d'un séisme a tôt fait de le rappeler à notre mémoire un peu trop sélective. Surtout lorsqu'il s'agit de nous considérer tels que nous sommes, nous les hommes.

C'est pourquoi je crois, de manière générale, à la transposition des organisations et des dynamiques qui sont partout présentes, à des échelles différentes, à travers le

cosmos. Je crois qu'il est une notion générale d'ordre et de complexité que l'on peut retrouver à tous les niveaux d'organisation de la matière depuis ses formes les plus « grossières » ou « primitives » jusqu'à ses terminaisons humaines, sociales ou technologiques les plus abouties à ce jour. Tant que la matière est présente, ses modes d'action et d'évolution le sont aussi. Bien sûr, il faut faire la part des choses en tenant compte des spécificités de chaque système. Lesquelles changent en fonction des différents niveaux d'organisation de la matière.

Une société humaine, eu égard à ses individualités affectives et cognitives, n'évolue pas spécifiquement de la même manière qu'une société de primates ou de fourmis. Leurs besoins collectifs sont différents parce que leur environnement l'est et que leurs spécificités individuelles et organiques le sont aussi. *Idem* pour une « société » de micro-organismes ou de cellules au sein du corps humain lui-même. Pour autant, il est des fondamentaux que l'on retrouve à tous les niveaux et au sein de n'importe quel système. Parmi eux, ce sont tout d'abord les notions de société, d'organisation, de système, d'ordre, de communication, d'information. Lesquels fondamentaux, et quels que soient les noms qu'on leur donne au sein des différentes disciplines qui les étudient, sont partout identiques sur le fond.

Aussi, nos comportements humains, individuels comme collectifs ne sont-ils pas si différents des comportements des cellules et autres organisations sous-jacentes qui sont les briques de nos individualités. Au-delà des formes naturellement différentes liées à chaque niveau de complexité et d'organisa-

tion, le fond, quant à lui, reste invariablement le même. Il traduit une dynamique commune à chaque système. Celle qui tend, depuis 13.7 milliards d'années, à structurer, à informer, à organiser la matière brute vers des états toujours plus unifiés et toujours plus en lien les uns avec les autres.

Voilà pourquoi le corps social est un organisme comme les autres, ni plus ni moins assujetti aux mêmes contraintes, aux mêmes désirs, aux mêmes dangers aussi. Les idéologies, à l'instar des virus, sont contagieuses. Contagieuses et meurtrières aussi, voire génocidaires. L'histoire l'a malheureusement démontré à maintes reprises. Et leur degré de contagiosité est largement dépendant de la densité de population (cellulaire ou humaine) comme de la bonne santé du corps biologique ou social au sein duquel elles sont susceptibles d'évoluer et de se répandre.

Il est des comorbidités sociales comme il est des comorbidités biologiques. Le chômage endémique, les disparités sociales accrues, une immigration mal contrôlée, les communautarismes, les séparatismes, des scandales politiques à répétition, des violences policières, une justice à géométrie variable, une mauvaise protection sociale et une déculturation croissante... sont autant de discrédits vis-à-vis des institutions et de menaces qui pèsent sur notre immunité collective. Autant de comorbidités à même de laisser se propager les virus idéologiques, religieux et les extrémismes de toute nature. Ajoutons à cela la menace globale liée au réchauffement climatique, effet direct de nos égarements ultralibéraux occidentaux depuis plus d'un siècle.

Voilà autant de faiblesses comme autant de conséquences d'un désengagement individuel et collectif à l'échelle nationale. Une menace qui de loin en loin, se traduit par une perte de sens et de repères sur le plan individuel au même titre que certaines cellules perdent leur capacité à lutter contre certaines attaques virales parce que insuffisamment armées.

Les correspondances sont nombreuses entre corps organique et corps social. Ils sont tous les deux les produits de la mise en relation d'éléments séparés dans un certain milieu (cellules/hommes) mais unis par un vaste et complexe réseau de communication, de stockage et de diffusion de l'information nécessaire à la cohésion et donc à la survie du système. Or, c'est cette cohésion, autrement dit cette bonne santé sociale qui, par cette perte de repères, de sens, donc de vitalité, offre ponctuellement un terrain propice à toute forme de contagion idéologique. Or, les extrémismes de toute nature en sont les plus grands pourvoyeurs.

Force est donc de constater aujourd'hui que le corps social des sociétés occidentales souffre de ces comorbidités de la même manière que la majorité des victimes du Covid-19 sont des individus déjà affaiblis par certaines pathologies chroniques. Aussi, et pour nous protéger d'une contagion idéologique qui n'a pas encore atteint, c'est heureux, son pic épidémique, nous faut-il appliquer les mêmes précautions d'usage que celles recommandées par tous les infectiologues sensés face à l'épidémie du Covid-19.

Aux mêmes maux les mêmes remèdes

Il ne s'agit pas ici de faire du militantisme en plaidant pour la mise en œuvre de moyens qui seraient soi-disant spécifiques à certains courants politiques ; à certaines idéologies extrémistes, sous prétexte que ceux-là ou celles-ci se les ont depuis longtemps appropriées à l'excès. Certaines idéologies s'appuient le plus souvent sur des vérités. C'est ce qui au départ construit leur crédibilité et leur force de persuasion. À partir de faits réels largement amplifiés, déformés ; en faisant de cas particuliers des généralités et en utilisant un seul arbre pour cacher la forêt, elles entraînent avec elles une certaine population en quête de sens. Elles pénètrent les esprits de la même manière qu'un virus pénètre sans effraction au cœur d'une cellule saine en imitant ses « codes d'accès » (certaines protéines). Sorte de « persuasion » chimique à l'égard des cellules saines comme il est une persuasion psychologique à l'égard de personnes auparavant parfaitement intégrées au corps social.

Au sein de nos sociétés, les anticorps naturels à même de lutter contre les « infections idéologiques » sont en amont la famille, l'éducation, le monde du travail – lieu privilégié d'intégration sociale –, le milieu associatif ainsi que tout ce qui est média et information « officiels » ou éprouvés. En dernier recours, le système de défense de l'État sous les traits de la justice, des forces de l'ordre et des forces armées se pose comme ultime rempart en cas d'agression caractérisée contre les individus ou les intérêts de la Nation. Telles sont en résumé les « défenses immunitaires » dont dispose le corps social à l'origine. Pour autant, ces mêmes défenses sont mises à mal

lorsque les comorbidités sociales précédemment évoquées se font de plus en plus invalidantes. Dieu merci, les États occidentaux sont loin de les cumuler.

Toutefois, et en dépit d'une relative bonne santé générale, il reste toujours des cellules plus vulnérables que d'autres au sein de notre propre organisme social. Lesquelles sont susceptibles d'être contaminées par des vecteurs aussi différents que les réseaux sociaux incontrôlables, des lieux de culte à même de nourrir des « clusters » idéologiques et des actes terroristes qui, bien qu'isolés au regard de l'ensemble de la population, sèment la peur, le doute et la confusion. Autant de forces potentiellement destructrices des nations les plus fortes en apparences. C'est pourquoi, en ces temps pandémiques, il est plus que raisonnable de pratiquer une forme prophylactique d'isolationnisme et de confinement autant numérique que physique à l'égard d'agents infectieux potentiellement aussi redoutables que le sont les flux numériques et les flux migratoires aussi peu contrôlés et contrôlables les uns que les autres.

J'entendais dernièrement Jean-Yves Le Drian, actuel ministre des affaires étrangères, s'exprimer sur Europe 1 et déclarer qu'il n'y avait pas, selon lui, de lien entre terrorisme et immigration (!!!). On se demande dès lors comment définir le terroriste d'origine tunisienne ayant perpétré les attentats de la basilique Notre Dame de Nice. S'il n'était pas migrant venue de Tunisie, passant par l'île de Lampedusa et remontant toute l'Italie jusqu'à la frontière franco-italienne à Vintimille, alors comment le qualifier ? À croire qu'en la matière, les « spécialistes » politiques ne sont pas plus crédibles que nos

spécialistes épidémiologiques et qu'on tend, sur les deux plans, à ménager la chèvre et le chou. Si tous les migrants, c'est évident, ne sont pas des terroristes, il n'en demeure pas moins que certains terroristes sont des migrants. Ce que ne semble pas avoir compris notre ministre.

Sur le plan de la lutte antiterroriste, on s'évertue à préserver la sécurité des personnes sans jamais menacer ou remettre en cause les croyances idéologiques socialistes humanistes (comme si les deux étaient indissociables) et sur le plan sanitaire, à préserver la santé des individus sans mettre à mal nos sacro-saintes libertés individuelles et économie de marché. Ce genre d'attitude ne mène en général pas bien loin car l'efficacité des moyens mis en œuvre est largement invalidée par des objectifs qui sont contradictoires. C'est la politique du « non-choix » synonyme d'absence de courage mêlée de démagogie. De celle qui, dans les faits, laisse libre cours aux pandémies de toute nature. Admettre que le terrorisme et ses réseaux profite des flux migratoires ne signifie pas qu'il faille pour autant remettre en question le principe même de notre politique d'accueil mais simplement la mettre momentanément entre parenthèses ou tâcher d'en mieux définir les différents aspects eu égard au contexte sécuritaire actuel. Ce, de la même manière qu'un confinement physique plus rigoureux ou des gestes barrières respectés à la lettre restent encore la meilleure façon de lutter contre le Covid-19.

Malheureusement, même sur le plan individuel, force est de constater que nombreux sont ceux qui ont du mal à respecter les règles sanitaires les plus élémentaires. L'exacerbation de nos libertés individuelles ces dernières décennies a largement

contribué à accentuer notre vulnérabilité collective sur bien des plans. À première vue, il apparaîtrait que c'est dans les États les moins démocratiques, guidés par des idéologies fortes sinon coercitives – quelle que soit la manière dont elles sont vécues ou supportées – que les extrémismes et pandémies de toute nature ont le moins de chances de prospérer. Faut-il pour cela en conclure que seules les dictatures et les régimes autoritaires de toute sorte sont les seuls à même de protéger leurs populations contre toutes les contagions ?

Ce qui importe surtout, c'est qu'à l'instar de n'importe quel système ou organisme, l'unité et la force d'une nation réside dans la capacité de chacun de ses composants à croire dans le rôle collectif qu'il a à y jouer. Il faut que chacun ait conscience de l'importance de sa tâche même au sein d'un organisme qui semble le dépasser de très loin mais dont l'intégrité et la cohésion dépendent en totalité de l'implication de chacune des infimes individualités qui le composent. Il faut, à l'instar de chaque cellule, que chaque individu composant le corps social se sente véritablement partie prenante de la Nation comme de la nature elle-même. Qu'il en ressente le caractère sacré et que pour que ce corps social vive et perdure il faut que nous acceptions d'y laisser une partie de nos libertés individuelles à seule fin de garantir notre survie collective.

C'est une loi qui a cours à travers tous les systèmes simples ou complexes depuis que la vie a entrepris de transformer et d'informer la matière. Loin d'y échapper, les sociétés humaines en sont au contraire les plus évidentes manifestations. Pour s'en convaincre, il n'est qu'à considérer leur population toujours croissante, la densité de leurs réseaux de communi-

cation et l'intense activité, presque chaotique qui y règne. Le jour où nous comprendrons tous, comme par une soudaine révélation, que nous ne sommes pleinement nous-mêmes que lorsque nous œuvrons pour et par la collectivité, alors sans doute ce jour-là, nos sociétés seront parvenues au sommet de leur réalisation et, à travers elles, chacun des individus qui les constituent.

LE TEMPS DES MÉTAMORPHOSES

Le 24 avril 2021

Nos progrès scientifiques et techniques sont inévitablement liés à nos progrès spirituels et à notre vision des faits et du monde. Aujourd'hui, nous saturons dans nos avancées technologiques. Du moins, dans leurs domaines d'application qui se limitent essentiellement à leurs aspects pratiques, ludiques, économiques sinon hégémoniques à l'endroit de la nature. Nous sommes encore et toujours, après vingt siècles d'un soi-disant progrès, dans cette optique cartésienne de domination de la matière lors qu'un véritable changement de paradigme voudrait qu'on en fasse notre alliée. Nous ne pourrions espérer quelque révolution scientifique ou technologique majeure sans une révolution psychologique et spirituelle qui lui serait proportionnée et adaptée. De la même manière que des Galilée, des Colomb, des Pasteur, Darwin ou Einstein ont su considérer les faits de manière résolument différente et divergente, il nous faudra, afin de susciter les progrès et les sauts technologiques à même de nous projeter

dans un monde résolument nouveau que nous modifiions notre regard et notre relation au monde et à la matière. Seul un tel changement de vision sera à même d'entraîner à sa suite un changement de perception et de dimension.

Les nouveaux mondes tenus en réserve dans les infinis replis de la matière et de l'espace attendent que nous accomplissions le premier pas. Autrement dit, que nous fassions les progrès nécessaires et préalables à ces nouvelles vies qui nous sont promises. Aujourd'hui, nous ne sommes pas encore prêts. Une sorte de conversion spirituelle aux accents de métamorphose s'impose comme une initiation afin de mériter ou d'hériter en toute légitimité des mondes innombrables que l'univers, dans son infinie diversité est en mesure d'offrir à notre insatiable curiosité et volonté de connaissance.

Or, pour changer notre regard sur le monde, il nous faut avant tout changer la relation que nous entretenons avec lui. Développer à partir de soi une relation nouvelle faite de respect, de compassion, d'humilité, d'écoute et d'amour à l'endroit même de la vie et de son infinie diversité. Oublier également le pragmatisme et l'utilitarisme qui depuis plus de deux mille ans guident et dictent l'essentiel de nos comportements et de nos actes de prédation à l'endroit de la nature et de toutes les formes de vie. Changer notre regard essentiellement rationnel pour une vision plus intuitive et créatrice. Elle sera susceptible de nous dévoiler des horizons tout à fait nouveaux, porteurs d'espoir et d'avenir pour notre espèce.

Élargir notre vision, notre perception ; consentir à nous laisser emporter par le flux et le flot de la vie. En accepter les exigences, les impératifs et les règles, mais pour mieux, grâce à cette nouvelle symbiose, nous laisser mener vers un destin de dimension supérieure à même d'octroyer à nos existences une signification nouvelle. Nous atteler enfin à la tâche et « préparer nos organes spirituels d'éternité comme le dit Jean Guilton, lesquels seront plus tard les instruments de notre communication et de notre équilibre ».

Ce changement de vision pourrait d'ores et déjà s'amorcer par une simple remise en question de notre espèce et du regard que nous portons aussi sur elle ; sur nous. Un regard tout pétri d'un anthropocentrisme aussi maladif que naturel et qui de fait, nous force à ne considérer l'univers et la vie qu'à partir d'un seul et unique point de vue : le nôtre. Lequel nous prive de toutes les autres perspectives et de tous les autres mondes qu'elles impliquent. Une forme de « regards croisés » qui nous permettrait d'aborder le réel avec une sensibilité autrement plus développée et une perception autrement plus riche, dense et complète du monde qui nous entoure. Se décentrer, se désaxer légèrement et changer notre point de vue renouvellerait incontestablement les perspectives qui s'offrent à notre espèce.

Ensuite, nous libérer de nos vieux concepts usés jusqu'à la corde. Nous affranchir de nos anciennes vérités sur la vie et le monde ; la matière, la conscience, l'esprit, l'âme et le corps ; la civilisation, le progrès, le bien, le mal, le visible et l'invisible, le réel et le néant... Autant de poids morts qui nous retiennent au fond de nos plus obscures certitudes comme au fond d'un cachot.

Nous ne progresserons pas au sein de cet infini océan sans au préalable nous laisser happer et porter par le flot puissant de la vie. Comme celui qui apprend à nager, il nous faut d'abord cesser de considérer cet « océan » comme un ennemi. Ne plus lutter *contre*, mais se laisser porter. S'y abandonner en confiance et se laisser transporter sans plus d'efforts de notre part. Accueillir la vie et les forces de la nature, c'est s'adjoindre leur puissance créatrice en même temps que les savoirs infinis dont elles sont porteuses.

De nouveaux mondes, de nouvelles vies nous attendent dont l'imagination humaine à travers les mythologies modernes a déjà largement dévoilé les premiers contours. Mais ces infinis trésors que la création et la vie elle-même, miracle des miracles, sont à même de nous offrir, nous ne les obtiendrons pas par la force, comme nous l'avons fait jusqu'à présent. Pour accéder à ces puissances et à ces savoirs, à ces univers, à ces aptitudes et à ces dimensions nouvelles, il va nous falloir passer une nouvelle initiation dont le maître mot ou la formule incantatoire sera un savant mélange entre renoncement, respect, confiance et amour.

De la même manière qu'à certaines époques géologiques, des formes de vie ont su s'adapter et mettre à profit certaines caractéristiques de la matière pour inaugurer de nouveaux espaces de développement ; nous devons nous-mêmes nous forger de nouveaux organes propices à nous emmener vers de nouveaux horizons. À l'image de nos plus lointains ancêtres qui ont su tirer parti des forces de la nature (l'eau, le vent, le feu, les étoiles...) pour survivre et partir à la découverte de notre planète ; pareillement, nous avons encore à découvrir de

nouvelles forces et de nouvelles propriétés de la matière. Lesquelles seront à même de nous porter plus loin encore à la rencontre de notre destin et de notre vérité. Mais pour ce faire, nous avons encore à vivre quelque métamorphose, fruit de la rencontre entre une véritable volonté de changement et des événements extérieurs comme autant d'opportunités.

Nous sommes désormais trop à l'étroit au creux de notre humanité actuelle. Nous aspirons à d'autres dimensions, aussi bien matérielles que spirituelles. Nos vieilles certitudes deviennent autant de peaux mortes qui nous entravent et nous blessent comme la cuticule emprisonne la chenille appelée à devenir papillon. À n'en pas douter, nous amorçons à l'échelle de notre espèce le début d'une métamorphose. Laquelle comporte inévitablement une part de risque, de vulnérabilité et d'imprévu qui nous imposera un surcroît d'énergie pour qu'elle parvienne à son terme.

À l'heure où le robot *Perseverance* explore la surface de Mars afin de poser les premiers jalons d'une prochaine expédition vraisemblablement humaine, sommes-nous véritablement prêts à investir ces nouveaux mondes vierges de toute vie mais cependant fragiles ? Avons-nous pour autant atteint la maturité qui nous autoriserait à ces prochaines grandes conquêtes spatiales ? On peut raisonnablement en douter au vu d'une planète ravagée, dévastée, exsangue que nous laisserions derrière nous comme de vulgaires parasites friands d'espaces et de ressources susceptibles d'assouvir nos besoins les plus primaires et nos caprices les plus fous. J'ose espérer que la nature est suffisamment bien faite pour que, dans son infinie sagesse, elle ne permette pas à l'homme d'aller plus loin dans

sa soif infinie de conquêtes, que la poignée de planètes de notre système solaire.

Je suis pour ma part convaincu que nous ne parviendrons pas à découvrir les moyens technologiques ou naturels qui nous permettraient de pousser plus loin notre contagion sans que notre espèce n'ait au préalable effectué, en son cœur, les révolutions et les métamorphoses qui s'imposent. J'espère de tout mon cœur que l'un n'ira pas sans l'autre, autant pour le bien de l'humanité que pour celui de notre bien malade planète et de tous ces mondes que nous sommes potentiellement à même d'infecter et de faire disparaître avant même de les avoir véritablement découvert.

Un pas de géant pour l'humanité

À l'heure où *Perseverance* continue d'explorer la surface de Mars et où Thomas Pesquet rejoint pour la seconde fois la Station Spatiale Internationale grâce au vaisseau *Crew Dragon* de la société *Space X* d'Elon Musk, on peut se poser la question : quelles sont, encore aujourd'hui, les différentes réflexions aussi bien éthiques, morales, bioéthiques, philosophiques et même, pourquoi pas, métaphysiques, susceptibles de contenir un tant soit peu cette débauche de moyens et cette ivresse liées à l'exploration spatiale ? Quelles seraient les bornes à nos futurs et très probables comportements de prédation, passées les limites de notre planète ? Avons-nous seulement réfléchi aux différents impacts que suscitera et que suscite déjà une conquête spatiale d'à peine plus d'un demi-siècle ?

« L'United States Strategic Command, recense en 2019, 5 400 objets de plus de 1 m en orbite géostationnaire, 34 000 objets de plus de 10 cm circulant en orbite basse (dont 5 000 satellites et 2 000 satellites actifs), et, selon un modèle statistique de l'ESA, 900 000 objets de plus de 1 cm et 130 000 000 objets de plus de 1 mm. Les débris spatiaux sont progressivement éliminés car leur altitude diminue en raison de la perte de vitesse due aux frottements dans l'atmosphère résiduelle. Ils finissent par brûler dans l'atmosphère terrestre lors de leur rentrée atmosphérique. Mais leur nombre est en augmentation constante du fait de l'activité spatiale (notamment le lancement de nano-satellites) et d'une élimination naturelle très lente dès que leur orbite dépasse 700 km. » (Source Wikipedia).

Enivrés par nos exploits technologiques et nos plus récentes découvertes, avons-nous seulement réfléchi où tout cela est susceptible de nous emmener ? À quel prix ? Pour quelle suprématie financière et technologique ? Sur qui ? Pour quoi ? Pour qui ? Les enjeux sont-ils à ce point à la hauteur des risques encourus ? Non seulement ceux pour lesquels les experts se sont sans doute préparés, mais aussi tous les autres, encore largement ignorés sinon sous-estimés. Un journaliste commentant l'arrimage du vaisseau de Space X à l'ISS soulignait par cette performance ce dont l'homme était capable. C'est oublier un peu vite, dans la ferveur du moment et la beauté des images ce dont *Homo sapiens* est aussi capable en termes de prédation, d'extermination, de destruction, d'exploitation, de reniement, de manquement à la parole donnée, de mensonge... la liste est infinie.

Attendons nous à voir d'ici quelques décennies les planètes du système solaire à leur tour assujetties aux caprices mortifères d'une espèce à peine sortie de la prime enfance. Avons-nous seulement retenu les leçons du passé ? Avons-nous seulement imaginé que cette soif de conquête de la part des nations les plus puissantes sera à même de produire les mêmes effets délétères ? Comment les nations se partageront-elles la Lune, le sol martien et ses potentielles richesses minières ? Et ainsi de planète en planète... Quel organisme international sera en mesure d'arbitrer, de légiférer, de trancher et de sévir quand on voit à quel point l'ONU est aujourd'hui bien impuissante à imposer sa parole au sein des nations terrestres ? Aucune charte, aucune éthique, aucune philosophie ou autre règlement international ne semble avoir été préalablement établi afin d'éviter de réitérer les erreurs passées et de faire en sorte que la conquête spatiale se poursuive sous les meilleurs auspices.

On me rétorquera qu'il existe bel et bien, au sein de l'ONU justement, un traité international dit *Traité de l'espace*, ratifié en 1967 par les États-Unis, le Royaume-Uni et l'Union Soviétique. Il fût signé par la France le 5 août 1970. L'article II dudit traité insiste sur la non appropriation de l'espace et des corps célestes qui le parsèment « par proclamation de souveraineté, ni par voie d'utilisation ou d'occupation, ni par aucun autre moyen. » (Source Wikipedia). Pour autant, ce traité prend bien garde de ne mentionner nulle part l'interdiction d'exploiter les ressources extra-terrestres. Or, exploiter est bien un acte effectif d'appropriation de la même manière que les colons des temps jadis se sont naturellement approprié des terres par leur travail de défrichement, d'agriculture, d'élevage et de transformation des territoires.

Le droit spatial s'inspire d'ailleurs du droit maritime international qui stipule que les océans, hors limite des eaux territoriales, n'appartiennent à personne. C'est implicitement admettre de manière assez hypocrite qu'ils appartiennent à tous. L'exploitation outrancière des ressources pélagiques depuis les débuts de la pêche industrielle en est la plus navrante démonstration. Ajoutons qu'en novembre 2015, sous l'administration Obama, « une loi américaine baptisée SPACE Act rompt unilatéralement le Traité de l'espace et autorise les entreprises des États-Unis à s'emparer des ressources de l'espace ». (Source Wikipedia). CQFD. Toute loi est implicitement faite pour être contournée par ceux-là mêmes qui la votent.

Enfin, et pour en finir tout à fait avec les bonnes intentions originelles, le 6 avril 2020, Donald Trump signe un décret autorisant l'exploitation commerciale des ressources spatiales, à commencer par la Lune. « Ce décret se base sur le fait que les États-Unis ne considèrent pas l'espace comme un patrimoine commun de l'humanité. Et que les ressources qu'il recèle appartiennent ainsi à celui qui en lance l'exploration. Il encourage donc l'entrepreneuriat, tant public que privé, à exploiter librement les ressources situées dans l'espace. » (Source ouest-france.fr).

Les plus riches nations se sont lancées dans la course à l'espace sans davantage se définir une autre ligne de conduite que celle du profit, de la domination militaire et économique, des avancées technologiques et de leurs retombées commerciales. À l'heure où la Chine fait main basse sur la plupart des richesses de la planète, Mars à son tour fait l'objet

de toutes ses convoitises. Comment contenir l'appétit de près d'un milliard et demi d'individus avides de progrès technologiques, de confort, de luxe et de consommation ? Pour autant, et quand bien même ses moyens soient démesurés, la Chine ne rattrapera jamais seule plus de 70 ans de conquête spatiale et d'expériences acquises dans ce domaine par les autres grandes nations historiquement impliquées dans la course.

C'est heureux car cela sous-entend que pour avoir leur part du gâteau spatial, il faudra bien que les États, à l'instar de la Chine, se joignent les uns aux autres pour pouvoir progresser. L'aventure spatiale n'est en aucun cas une aventure en solitaire. La réussite de l'ISS depuis plus de vingt ans en est le plus bel exemple. Et plus les objectifs seront ambitieux et coûteux en moyens, plus la nécessité de s'unir pour les atteindre s'imposera comme une évidence.

À l'échelle du vieux continent, ce n'est pas tant parce que les pays européens étaient en paix que l'Europe des nations a pu naître en 1950, mais bien parce que la CEE s'est construite que les pays qui la constituaient ont vu leurs relations se pacifier. On peut logiquement supposer que la nécessité pour les différentes nations de s'unir en vue d'atteindre les grands objectifs de la conquête spatiale les portera naturellement à apaiser leurs relations par la mise en commun de leurs forces de création, de réflexion et de travail. Forme de symbiose d'un niveau supérieur pour une espèce qui, pensant trouver des réponses au-delà des limites de sa planète mère, aura pour le coup fait un pas de géant vers l'accomplissement de son humanité.

DE LA DICTATURE SANITAIRE

Le 5 février 2022

« Que sera-ce, nous dit Bergson, si l'individu détourne sa réflexion de l'objet pour lequel elle est faite [...] ? Livré à l'instinct [...] ; il eût travaillé pour l'espèce, [...]. Doté d'intelligence [...] il se tournera vers lui-même et ne pensera qu'à vivre agréablement. [...] La vérité est que l'intelligence conseillera d'abord l'égoïsme. C'est de ce côté que l'être intelligent se précipitera si rien ne l'arrête. »

Henri BERGSON,
Les deux sources de la morale et de la religion, 1932.

Aujourd'hui, nos sociétés dites modernes et développées, hyper-technologiques, égalitaires, sécuritaires et hyper-médicalisées visent à nous protéger de tout, voire de nous-mêmes. La maladie, la douleur, la souffrance, même sous leurs formes les plus bénignes, n'ont plus droit de cité. Le droit de vie et surtout de mort sur soi-même, même à seule fin d'éviter les souffrances excessives, les humiliations voire la déshumani-

sation liées à des fins de vie prisonnières de la maladie et de la déchéance est légalement refusé au tout un chacun au mépris de ses droits humains individuels les plus fondamentaux. Quand la souffrance, même exacerbée, est attachée à une forme de survie, elle est largement ignorée des pouvoirs publics et de la société.

Au quotidien, par contre, on ne doit plus avoir mal, au physique comme au psychique. Toute douleur, toute forme de détresse devient inacceptable et donc socialement inacceptée. La notion même de traumatisme s'étend de plus en plus souvent, dans le langage populaire, aux maux du quotidien. De plus en plus fréquemment on entend les jeunes exprimer leur « choc » au vu d'une situation certes étonnante mais somme toute assez banale. Est-ce là la preuve d'une forme de dilution du sens même des mots ou d'une fragilisation grandissante au physique comme au moral de la population ? La question se pose.

Les vaccins, les somnifères, les antidépresseurs, les antibiotiques, les bactéricides, virucides et autres fongicides sont censés aseptiser le monde et recouvrir l'humanité d'une bulle protectrice. De l'acide hyaluronique en passant par le botox ou le silicone, tout doit disparaître de ce qui relève des outrages du temps sur nos corps biologiques. Depuis les rides et les ridules, jusqu'aux cheveux blancs et aux tâches de vieillesse en passant par tout ce que la mode juge disgracieux ou sous-dimensionné on n'assume plus son corps, quel que soit son âge. Un corps que l'on juge de plus en plus en décalage sinon en inadéquation avec une personnalité de plus en plus

affirmée contre un corps de moins en moins raffermi. Le soin « anti-âge » devient dans les faits une forme d'« anti-corps ».

La mort elle-même n'aura, d'ici quelques décennies tout au plus, plus droit de cité. C'est d'ailleurs l'un des principaux objectifs du mouvement transhumaniste : vaincre la mort. C'est à ce moment précis, à cette forme d'apothéose technologique que l'humanité aura définitivement tranché le dernier lien qui la rattachait encore à la Mère Nature et à la vie.

Au quotidien, chacun peut constater que de moins en moins de personnes tolèrent la douleur même la plus légère. Au travail, dans les entreprises, le tout-sécuritaire a le vent en poupe. Il n'est pas un accident, même léger et sans lourdes conséquences qui ne fasse l'objet d'une enquête, d'une procédure et par suite, de mesures de prévention et de protection en plus de tout l'arsenal prophylactique déjà existant. Masques, casques, lunettes, gants, chaussures, harnais, gilets, garde-fous et avertisseurs de toutes sortes sont autant de protections qui, cumulées, finissent par devenir autant d'entraves et par couper l'ouvrier de son espace de travail. En atténuant les sensations et perceptions de ceux qu'elles sont censées protéger, ces mesures risquent de le mettre en danger. Aussi, la course à la prévention et au tout-sécuritaire devient-elle à terme contre-productive.

Le risque est le même à un niveau supérieur. Sur le plan national autant qu'international. Il y a fort à craindre que les vaccins et rappels anti-COVID à répétition finissent par devenir eux-mêmes contre-productifs. Tous ces palliatifs sont autant de prothèses chimiques qui suppléent à notre propre

système immunitaire. À force de trop aider nos organismes et leur métabolisme dans leur lutte contre les virus de toute nature, nous allons finir par subir les affres collectifs d'une paresse métabolique et immunitaire à l'échelle de l'espèce. D'ici quelques décennies, aurons-nous encore la force de survivre à un simple rhume à la souche radicalement nouvelle ? À force de nous protéger de tout, c'est de la vie elle-même dont nous nous éloignons. Jusqu'à quel point de non retour ?

Dans notre volonté de protéger chacun, nous contrarions le processus même de l'évolution et de la sélection naturelle. Celle-là même qui consiste à « améliorer » une espèce grâce à la flexibilité que lui procure le nombre d'individus qui la composent. Une adaptabilité dans le temps seulement possible grâce à la diversité et à la variabilité génétique. Laquelle implique nécessairement un certain taux d'échec ; un certain nombre d'impasses évolutives. Avec les prochains bouleversements climatique et biologique, d'autres virus viendront inévitablement et avec eux, leur cortège de mutations et de variants. Allons-nous à chaque fois nous vacciner contre chaque nouvelle forme virale ? Combien de temps nos organismes « génétiquement modifiés » pourront-ils continuer à ce rythme et supporter un cocktail vaccinal de plus en plus riche et invasif, voire explosif ? Et pour quel résultat final sinon une pharmacodépendance à l'échelle de neuf milliards d'individus ? Forme de monoculture vaccinale qui n'attendra que le virus de trop pour éradiquer l'espèce humaine. Sorte d'anticorps naturel développé par notre fragile planète pour se protéger de manière définitive contre une espèce parasite devenue en l'espace de deux millénaires par trop invasive et menaçante.

Les politiques sanitaires des gouvernements occidentaux face au COVID-19 visent, par leur couverture vaccinale de masse, à emmener l'ensemble de leur population dans une direction évolutive unique : celle de l'adaptation collective procurée par le vaccin, plutôt que dans telle ou telle autre direction. Elle interdit de fait toute diversité biologique qu'une lutte individuelle autoriserait face à la menace. C'est, pour reprendre une image populaire, « mettre tous ses œufs dans le même panier ». Une fois encore, nous nous efforçons vaille que vaille de guérir des symptômes sans plus nous poser de questions sur les origines de cette pandémie dont on sait malgré tout qu'elle est liée à la réduction des habitats naturels de certaines espèces porteuses de maladies transmissibles à l'homme. Malgré cela, nous ne changeons pas nos comportements invasifs et destructeurs de biotopes. Pourtant, c'est bien dans ce sens qu'il nous faudrait agir. Combien de virus pathogènes sont encore susceptibles de croiser notre route grâce à certaines espèces chassées par l'homme ou dont l'habitat se réduit comme peau de chagrin ? Non ! Encore et toujours nous nous en remettons à notre soi disant « génie créateur » et à notre désormais toute puissante, infaillible et sacro-sainte technologie sans laquelle plus rien ne paraît désormais possible pour une espèce qui semble avoir définitivement vendu son âme.

Dans le même temps, il n'est pas un jour sans entendre quelqu'un se plaindre, à la ville ou à l'écran, de mal-être, de douleur ici ou là, d'inconfort, de pénibilité, de stress, etc. Les métiers en lien avec le bien-être et toutes les formes de développement personnel n'ont jamais été autant en vogue. Psychologues, phrénologues, naturopathes et autres

psychothérapeutes diplômés ou non sont désormais pléthore. Autant de signes qui tendent à démontrer si besoin était que la population humaine de manière générale et celle de nos sociétés modernes, industrialisées et dites « développées » en particulier, devient de plus en plus fragile, pusillanime et geignarde. Les corps comme les esprits gagnent en mollesse, en paresse, en lascivité et en lassitude. Avachis, affaiblis, timorés, craintifs, hypocondriaques à l'excès et valétudinaires ; pour beaucoup, malades imaginaires. Pour parfaire le tout, les progrès incessants de la médecine et les incroyables avancées scientifiques dont ils se nourrissent tendent à pousser chacun à anticiper la moindre pathologie ; à chercher et donc à trouver tôt ou tard des symptômes quand ceux-ci seraient passés largement inaperçus en d'autres temps. La *guérison par anticipation* devient la norme. Les examens et diagnostics de toute nature n'ont de cesse d'occuper nos vies et nos pensées. Les traitements préventifs aussi avec tous les excès possibles et toutes les conséquences, bien réelles celles-ci, qu'ils peuvent avoir sur nos organismes saturés de molécules nouvelles, le plus souvent à notre insu.

C'est oublier que la douleur, la souffrance – dans une certaine proportion bien sûr –, l'inconfort et toutes les formes de pressions et de contraintes individuelles, sociales ou environnementales sont formateurs. Ils nous forcent à la remise en question, au changement, à l'adaptation par le renoncement à certaines formes du passé. Par là même, ils nous poussent à évoluer, autrement dit, À VIVRE. Ils sont de nature initiatique. Toutes les contraintes sont des agents dynamiques qui participent de l'expérience d'une vie. Évidemment aujourd'hui, ce genre de discours qui prône un certain abandon aux forces

parfois brutales de la nature, au *fatum*, sort largement d'un cadre préétabli et de plus en plus rigide sinon coercitif. Celui de nos sociétés largement inféodées au profit et à la jouissance individuelle. Pour une vie individuelle et collective réussie, autrement dit créatrice de richesses, selon les critères actuels du consumérisme de masse, de l'hygiénisme et du tout numérique, tout doit être normé, quantifié, standardisé et sous contrôle. Mais *quid* de la survie, à moyen ou long terme, d'une société aseptisée, surprotégée, adepte de la monoculture, de l'égalitarisme et de la standardisation à tous les niveaux ?

Qu'on le veuille ou non, qu'on en soit ou non conscient, nous nous efforçons chaque jour, parfois malgré nous et par des voies détournées dont la société a le secret, d'échapper un peu plus à la nature et à ses forces vitales. Une fois encore, les bonnes intentions individuelles (mieux-être, longévité, épanouissement personnel, pouvoir d'achat...) risquent bien de nous préparer un enfer collectif...

LE FLEUVE DE LA VIE

Le 30 septembre 2022

« Les chances que l'humanité disparaisse sont très élevées. L'homme a violé plein de lois de la vie. J'espère qu'il y a assez de gens capables de nager à contre-courant. Je parle à ceux qui peuvent nager de toutes leurs forces. Peut-être ne le savent-ils pas encore. Mais tôt ou tard, le fleuve de la vie viendra les chercher. Soit il les emportera dans l'oubli, soit ils se mettront à nager. »

Sergei ZIMOV,
Retour à l'âge de glace. L'hypothèse de Zimov. Arte.tv

L'homme dénaturé

« Nous avons mangé tout notre pain blanc, le pain noir reste à venir... il sera bien grillé » me répond un chauffeur de taxi lors que nous devisions, l'espace d'une course, sur le réchauffement climatique, ses causes et surtout, ses immédiates et déjà accablantes conséquences en cet été caniculaire 2022.

Tout en discutant j'observe l'intérieur cossu et hyper-technologique de son véhicule haut de gamme. Une de ces nombreuses contradictions qui nous voient nous lamenter sinon nous révolter contre nos agissements délétères à l'encontre de l'environnement tout en continuant à justifier nos comportements individuels à l'origine de ces calamités collectives.

La révolution industrielle et la mécanisation à outrance, notre détachement progressif de la nature, notre éloignement affectif d'icelle, ont permis une surproduction sans vergogne. Elle fut accompagnée d'une exploitation outrancière des ressources forestières puis minières, pétrolifères et animales ; enfin humaines sans plus d'états d'âme. Aujourd'hui, la numérisation exponentielle de la plupart de nos activités professionnelles autant que privées ; la robotisation et la mise à toutes les sauces de l'« Intelligence Artificielle » vont finir de nous isoler sans retour possible de cette Mère Nature qu'on assassine.

L'agriculture elle-même, auparavant poste avancé de notre relation déjà ambiguë à une nature déjà réduite en semi-esclavage, se robotise et se numérise elle aussi. Et toujours sous le même prétexte d'un « mieux-produire » pour un « mieux-vivre » pour tous. On sait les résultats peu probants dans nos assiettes et les ravages dans nos contrées depuis longtemps déjà dénaturées. Or cela n'est pas fini puisque l'ambition de nos gouvernements n'est-elle pas d'accélérer ce processus en opérant des investissements massifs pour une agriculture dite « du vingt-et-unième siècle » Une agriculture en lien direct avec un réseau satellitaire qui aura fini de recouvrir sinon d'isoler notre planète comme une camisole de

force isole un malade du reste du monde, le privant dans le même temps de tout espoir de guérison. Sorte de prothèse absolue censée, une fois encore, nous aider à mieux vivre, sans trop vraiment savoir ce que recouvre cette idée, mais qui, insidieusement, nous coupe du monde. Sous prétexte de rentabilité et de performance nous descendons de plus en plus profondément dans notre exploration de la Terre et l'exploitation de ses ressources. Ce faisant, par le biais d'une technologie que nous tenons pour nécessaire autant que miraculeuse, nous en diminuons chaque fois davantage nos chances de compréhension dont dépend aussi notre survie collective. Car tous ces artefacts technologiques nous privent – est-il encore besoin de le souligner – d'une connaissance directe, intuitive autant que sensitive ; autrement dit intime et donc authentique du monde dans ses plus vastes dimensions.

La dynamique du changement

En définitive, ne sommes-nous pas en train de forger les outils de notre propre extinction, mais aussi paradoxal que cela puisse paraître, de notre prochaine métamorphose ? Il serait toutefois naïf de croire que l'ensemble de la population humaine sera apte à passer le cap de cette transition, de ce changement de paradigme qui s'impose naturellement à notre espèce. Une purge préalable s'impose, comme ce fût le cas par le passé pour d'autres espèces au moins aussi invasives que la nôtre au cours des temps géologiques. Or, ce changement désormais, c'est nous mêmes qui en définissons les termes et les modalités à travers nos comportements collectifs. Contrairement à ce que dit Bergson, ne serait-ce pas en

œuvrant exclusivement pour soi, le plus égoïstement du monde, qu'inconsciemment nous œuvrons à plus long terme pour l'avenir de l'espèce ? C'est en laissant libre cours à ce penchant naturel sans âge qu'est l'égoïsme, la recherche du plaisir et du bien-être pour soi, que nous activons des processus et mettons en branle des mécanismes plus vieux que le monde lui-même et qui sont ni plus ni moins ceux de l'Évolution, autrement dit de la Vie.

Nous savons que les progrès des sociétés occidentales et sur bien des plans se sont considérablement accélérés au cours des deux derniers grands conflits mondiaux. Du moins ont-ils été pour certains, initiés par ces conflits dont les destructions massives ont permis la réalisation. Certaines découvertes majeures y ont trouvé un terreau favorable. Ces conflits ont été des accélérateurs des processus de complexification et de croissance de l'espèce ; d'expansion plus que de réelle civilisation. Car de ce côté, on peut encore constater aujourd'hui que nous en sommes encore et toujours au même point une fois gratté le verni de la culture. Le cœur des étoiles, plus chaud, plus intense en activité, synthétise les éléments plus lourds utiles à la construction de molécules plus complexes. De même, les « trous noirs » que sont les conflits planétaires font naître en leur temps sinon à leur suite des individus singuliers, des idées à la fois nouvelles, des concepts et des visions du monde parfois révolutionnaires dans les secteurs et les dimensions multiples de la vie humaine.

Près de quatre-vingts ans après le dernier conflit mondial, le monde a visiblement besoin d'une nouvelle secousse. Les années de progrès continus, de croissance économique pour

une part de l'humanité, d'injustice profonde pour l'autre, de confort à la fois sanitaire, technologique et idéologique pour la première et de pillages, de ravages et d'esclavages pour la seconde ont fini de nous endormir quasi-définitivement sur nos lauriers tâchés de sang. Bien sûr, d'autres conflits ont eu lieu depuis. D'autres catastrophes naturelles aussi, écologiques ou idéologiques, accompagnées de l'oppression des peuples les plus faibles partout de par le monde. Mais tous ces événements qui continuent de se succéder depuis près de quatre-vingts ans ne sont rien à l'échelle du vivant. Ils ne sont que le ronronnement d'une évolution passagèrement assoupie comme un vieux volcan qui laisse de temps à autre échapper quelque jet de vapeur et coulée de lave sans grande conséquence. Ils s'apparentent à ce que les paléontologues nomment le « bruit de fond des extinctions » et qui n'est que le déroulement normal et routinier d'une évolution qui n'a de cesse d'éliminer certaines espèces pour les remplacer par d'autres. Pour autant, ce « bruit de fond des extinctions » laisse apparaître en surimpression des crises plus ponctuelles et d'ampleur autrement plus importante. Ce sont en paléontologie les extinctions de masse. Cinq sont actuellement connues des spécialistes dont la dernière remonte à la quasi-extinction des dinosaures il y a soixante-cinq millions d'années. Après ces pics d'activité intense, des changements majeurs se sont opérés au sein de la biodiversité et de la géologie. Nos pics d'activité que sont les grands conflits mondiaux n'agissent pas différemment sur le fond car les forces qui les initient, contre toute apparence, sont des forces de vie.

Or, une nouvelle secousse s'impose pour une espèce en manque de l'énergie nécessaire à l'accomplissement des

changements qui conditionnent sa survie. Survie non pas en tant qu'espèce déjà définie et arrêtée dans ses formes aussi bien physiques que psychiques. Mais une humanité qui n'est que moment, transition, passage d'une forme de vie à une autre. L'homme est une chose qui doit être dépassée nous dit Nietzsche. Il est un pont et non un terme. Car c'est bien de la perpétuation du mouvement même de la vie dont il s'agit toujours. Une vie alliée à une nature qui n'a que faire des moyens employés « par delà le bien et le mal » et au-delà de toute morale. La fin seule lui importe même si aucun finalisme *a priori* ne l'anime. Si ce n'est se succéder à elle-même à travers l'infinie diversité des formes, des êtres et des consciences.

Sur le plan humain, ce sont nos comportements individuels, nos besoins, nos désirs, nos peurs, nos espoirs, lorsque ceux-ci sont les expressions de nos instincts les plus primitifs, qui mettent en jeu les forces qui font l'évolution de l'espèce. Ainsi le réchauffement climatique, la crise sanitaire du Covid-19 et enfin le dernier conflit européen opposant la Russie à l'Ukraine sont autant de conséquences directes ou indirectes de nos comportements individuels.

Il semblerait donc que toute forme d'évolution, au sens darwinien du terme, est la propriété émergente de la combinaison ou de l'association de plusieurs instincts individuels accrus par la démographie : densité démographique + tension psychologique = accélération de l'évolution de l'espèce. Les directions et les formes que cette dernière emprunte sont donc contingentes étant donné les infinies variations susceptibles de s'exprimer à travers les innombrables

bles hasards qui la nourrissent. Mais elle est aussi déterminée dans le sens où elle a lieu de toutes les manières possibles. Ce, grâce au nombre infini d'interactions entre les individus, qu'ils soient humains, animaux, cellules, atomes ou particules élémentaires. Évolution : propriété émergente de la vie soumise à la multitude.

Pour mieux comprendre, reprenons la chronologie des derniers évènements les plus marquants à l'échelle planétaire.

ACTE I

Depuis plusieurs décennies à présent, la menace que le réchauffement climatique fait peser sur l'ensemble des écosystèmes est de plus en plus grande. Menace directement liée aux développements des pays les plus riches. Aujourd'hui le déni n'est plus possible. La fréquence et l'intensification des catastrophes naturelles de par le monde, jointes aux données qu'une science digne de ce nom, c'est-à-dire impartiale, collecte et ordonne depuis des décennies, placent tous les esprits éveillés devant le fait accompli : de grands bouleversements sont en marche. Force est de constater que nous subissons à l'échelle planétaire les premières conséquences climatiques de ce dérèglement. Conséquences déjà importantes et qui ne sont encore que les premiers degrés (si j'ose dire), sur une échelle d'intensité dont nous ignorons vers quels paroxysmes elle peut s'élever. Ce dérèglement climatique, nous le savons désormais, est directement dû à nos « progrès » technologiques, industriels, énergétiques, économiques, démographiques et sociaux. Du moins pour cette portion de

l'humanité qui concerne les pays les plus riches *donc* (ou *car*) les plus destructeurs à l'endroit de la biosphère.

ACTE II

Novembre 2019, la maladie infectieuse à coronavirus Covid-19 se déclare à Wuhan en Chine. Elle ne cessera de se diffuser à l'ensemble de la planète durant les deux années qui suivirent et ce, essentiellement grâce à l'excellence et à la rapidité de nos moyens de transport et aux vastes réseaux de communication désormais répandus sur toute la surface de la Terre. Cette pandémie (épizootie d'origine humaine essentiellement induite par la réduction des biotopes) fera officiellement près de 5,5 millions de morts. Or, cette crise sanitaire majeure a, bien que momentanément, initié de nouveaux comportements, de nouvelles aspirations aussi bien sur le plan collectif qu'individuel ; personnel que professionnel. Les confinements à répétition ont aussi démontré la capacité de résilience d'une nature rendue à elle-même et sa capacité à se régénérer rapidement quand l'homme décide de ne plus « faire » mais de « laisser faire ». Les remises en question, le retour vers une forme d'authenticité dans nos vies, la soudaine mise en perspective de nos existences individuelles au sein de ce maelström collectif ont suscité des prises de conscience et des changements de comportements pour des vies plus harmonieuses et en harmonie avec la vie. Mais cela n'a pas suffi. La plupart d'entre nous, après avoir subi les confinements, est retournée à son enfermement productiviste et consumériste. C'était à n'en pas douter un premier signe, un sursaut, une première initiation.

ACTE III

Le 24 février 2022 les forces armées russes sous le haut commandement de Vladimir Poutine envahissent l'est de l'Ukraine contrôlé par les « séparatistes russes ». Voilà que le rouleau compresseur de l'évolution se met à nouveau en branle sous l'impulsion d'un seul homme. Lequel n'est en fait que la concentration de forces qui le dépassent et dont il n'est que le vulgaire et bien dérisoire instrument. En 408 déjà, à la tête des peuples barbares d'Europe, Alaric parvient aux portes de Rome. Un ermite italien vient au devant de lui et lui fait part de « [...] l'indignation du ciel contre les oppresseurs de la terre. [...] Alaric, nous dit Gibbon, embarrassa beaucoup le vieil homme en lui déclarant qu'il était entraîné presque malgré lui aux portes de Rome, par une impulsion inconnue et surnaturelle. »

L'individualité, la personnalité ne sont pas données ou forgées d'un seul bloc dès la naissance. L'individu est non seulement le fruit de toute l'infinie variété des générations qui l'ont précédé, mais il est également le résultat, toujours provisoire cependant, de tout ce que son environnement à la fois affectif, social et culturel dépose en lui tout au long de son existence. Au même titre que l'espèce, nous ne sommes jamais totalement, en une fois dans l'espace et le temps. Nous sommes en devenir. Décomposer un mouvement physique en autant de moments successifs nous expose à autant de paradoxes et d'interprétations parfois aberrantes. Décomposer de la même manière le mouvement de la vie nous expose à passer le plus souvent à côté de la vérité.

Aussi, lorsque nous agissons, bien que pensant le faire librement et à titre personnel, nous ne le faisons qu'eu égard à l'empreinte collective qui s'est déposée en nous de mille et une manières et aux origines multiples. Dès lors, si l'individuel contribue de par ses comportements les plus instinctifs, les moins réfléchis, à dessiner et à orienter les comportements collectifs, ces derniers impriment également leur marque indélébile sur tous les individus. Chacun est tout à la fois forgé par son histoire et par l'Histoire. Ainsi se déroule le cycle de la vie au-delà de toute morale.

Pour en revenir plus précisément à ce qui nous occupe, tous ces événements qui, indépendamment considérés n'ont *a priori* rien à voir les uns avec les autres sur la forme, sont, malgré toute apparence et sur le fond, les conséquences des agissements d'une espèce toujours sous le joug des lois de l'évolution. Toute espèce agit sur son biotope, lequel à son tour influence de manière mécanique sur l'évolution de l'espèce. Les deux sont liés. Ils s'interpénètrent et s'influencent mutuellement. C'est une forme de symbiose dynamique. Lorsque l'espèce devient invasive, ce qui est la tendance naturelle de toute forme de vie, il n'y a pas lieu de s'étonner outre mesure de ce que les conséquences de ses modes de vie aient un impact au niveau planétaire. Rotondité de la Terre, limitation de l'espace vital et absence de prédateurs obligent. Arrive donc un moment tout aussi mécanique et logique où les conséquences impactent jusqu'à ladite espèce en en modifiant durablement l'environnement, les ressources, les comportements, les interactions avec d'autres espèces (pandémies, extinctions), la démographie tout comme les natures individuelles.

Des hommes d'exception ?

Or, certaines personnalités singulières, tout au long de l'histoire, ont été des accélérateurs, des catalyseurs des processus de transformation des sociétés humaines. Monarques, tyrans, dictateurs sanguinaires, conquérants, révolutionnaires, artistes ou scientifiques de génie, politiques, inventeurs et découvreurs de tous horizons, industriels... tous ont été et sont, à l'instar du commun des mortels, de purs produits de leurs époques respectives. À cette différence près qu'ils ont été, de par leur nature propre et le concours des circonstances, les concentrations de forces qui ne demandaient qu'à être libérées, redistribuées, assimilées et transformées. Car, contre toute apparence, ce ne sont pas ces individus qui ont déterminé ces époques. Bien au contraire, et comme le suggère Alaric, ce sont ces époques elles-mêmes qui ont forgé et déterminé ces individus déposant en eux les germes de contagions idéologiques à venir. Passé un certain temps d'incubation et pour peu que l'environnement soit biologiquement propice et réceptif, ils influenceront à leur tour puissamment sur les masses qui auront contribué à leur naissance et à leur développement comme sur l'époque nouvelle qu'ils marqueront de leur empreinte : sanglante ou bienfaitrice.

Rien n'est le fruit du hasard et tout n'est que succession d'actions et de réactions dans un monde où nécessité fait loi. Si le hasard toutefois peut sembler opérer à des niveaux inférieurs tout comme chaque goutte d'eau semble avoir sa propre vie au sein du fleuve duquel elle participe, ce dernier est bien obligé de suivre les pentes et les courbes qui lui sont imposées de par

son flot et la nature du sol. Alexandre le grand, César, Attila, Gengis Khan, Alaric, Cortès, Napoléon, Staline, Hitler comme Poutine aujourd'hui furent tour à tour de purs produits de leurs temps. Et leurs heures les plus sombres s'inscrivent malgré cela toujours dans l'ordre de l'évolution de l'espèce et des myriades de subterfuges et de métamorphoses empruntés par la vie. Ils furent tour à tour les moments paroxystiques d'époques où les ressorts de l'évolution de l'espèce étaient à ce point comprimés que de simples et parfois insignifiantes personnalités se sont vu utilisées et transfigurées par des forces dont elles n'étaient que le simple point d'appui. L'occasion nécessaire mais cependant arbitraire de leur libération sur le plan collectif.

La vie est une force qui se nourrit de sa propre mort. C'est le principe de toute métamorphose. Tout espace limité, tel que la Terre où la vie s'est développée et où ses forces naturellement expansionnistes sont intrinsèquement illimitées, force à la métamorphose perpétuelle, à l'action sur soi-même. Elle est la seule dynamique à même de prolonger l'élan vital au-delà du moment présent. Il n'y a pas d'alternative. Espace clos + vie = métamorphose. Laquelle implique nécessairement une large part de renoncement aux formes du passé et impose de fait une certaine proportion de mort. En d'autres termes, un changement d'état ou de nature. C'est le cas à tous les niveaux et sur tous les plans du réel. Aussi bien à titre individuel qu'à titre collectif. La personne humaine elle-même ne se construit et ne se conforme que sur la base d'une perpétuelle et discrète métamorphose qui la renouvelle, la sculpte et la transforme tout au long de sa vie physiologique et psychologique à travers des moments d'intenses bonheurs comme d'intenses ou de sourdes souffrances.

On le constate donc dès à présent : la conjonction de ces trois événements majeurs que sont le réchauffement climatique, la pandémie et le conflit russo-ukrainien nous pousse, que nous le voulions ou non, à modifier de manière globale et radicale nos comportements. Désormais nous n'avons plus le choix. La nature et à travers elle l'évolution elle-même nous imposent aujourd'hui par la force des changements que nous aurions dû entreprendre il y a plus d'un demi siècle avec la première crise pétrolière de 1973 et les premiers signaux d'alarmes lancés par les spécialistes du climat et de l'environnement à travers le rapport Meadows en 1972. Ces récentes crises à la fois climatiques, sanitaires, biologiques, géopolitiques et énergétiques nous forcent à amorcer le processus de notre métamorphose prochaine. Le courant des événements est désormais trop puissant pour que nous osions encore regimber ou nous opposer.

Notre espèce vit depuis trop longtemps au-dessus de ses moyens et surtout de ceux que lui prodigue sans compter la planète depuis les débuts de l'ère industrielle. N'importe quel foyer modeste le sait. Quand on vit à crédit et qu'un imprévu survient, c'est la catastrophe ! Le monde s'écroule parce que nous n'avons plus les moyens de faire face à n'importe quelle dépense supplémentaire. Or aujourd'hui nous en sommes là.

La crise sanitaire a déjà largement fragilisé les économies mondiales. La crise climatique commence à son tour et de manière durable son long travail de sape des écosystèmes. Enfin, la guerre en Ukraine entraîne à sa suite, parmi d'autres effets multiples, une crise énergétique sans précédent en Europe. Nous n'avons plus d'autre choix que celui de

l'économie, de la tempérance, de la frugalité. Il nous faut mettre en œuvre toutes les énergies et toutes les ressources dont notre espèce dispose encore. L'innovation raisonnée, l'adaptation, la volonté de changement, l'audace, la résilience alliées à une certaine part de renoncement sont parmi nos dernières chances. C'est à n'en pas douter un avenir nouveau qui se propose à nous. Il se présente certes sous des traits peu engageants. Mais ce sont les premiers mouvements – les plus difficiles sans doute – d'une force qui fait fi des destinées individuelles et des formes de vies présentes. La seule toutefois à nous garantir un futur collectif de dimension autrement supérieure.

Le martyre que subit aujourd'hui l'Ukraine ne sera bientôt plus qu'un mauvais souvenir. À n'en pas douter, ce pays se relèvera mille fois plus grand qu'il ne l'est aujourd'hui. Il est l'exemple à suivre par toute l'Europe sur l'attitude à adopter face aux épreuves qui peuvent frapper une nation comme l'Ukraine aujourd'hui. La force dont font preuve ses habitants, la croyance, l'amour qu'ils portent à leur nation et leur indéfectible confiance en l'avenir au-delà des souffrances feront demain de ce pays un des plus forts, un des plus grands, un des plus modernes et sans doute un des plus humains de toute l'Europe. Parce que cette destruction qu'elle subit aujourd'hui fera de l'Ukraine une nation nouvelle résolument tournée vers l'avenir. Celui d'un pays entrant de plain-pied dans le deuxième millénaire et entraînant à sa suite l'humanité vers son destin.

L'HOMME QUI RÉTRÉCIT

Le 18 mars 2023

Depuis la révolution industrielle et plus encore depuis l'après-guerre, notre époque est tout entière dédiée à la performance, à la vitesse, à la rapidité d'exécution, à l'immédiateté. Tout, désormais, se passe « ici et maintenant », instantanément. Toute notre vision du monde et de l'avenir se trouve du coup concentrée en ces infimes espaces de temps de plus en plus compressés, contenus entre chaque palpitation électronique et numérique. Petit à petit, nos consciences se plient inexorablement aux rythmes et aux échelles imposés par nos flux d'énergie, machines, mécaniques et autres ordinateurs dont la vitesse d'exécution dépasse de loin nos capacités décisionnelles.

L'époque est à la nanoseconde, aux nanotechnologies et aux nanoparticules. De même, nos projets, nos rêves, nos ambitions se réduisent à des échelles de plus en plus petites voire étriquées. Tout dans notre environnement de plus en plus urbanisé s'accélère : les images, les moyens de communication

quasi-instantanés, les moyens de transports et, ce faisant, nos rythmes de vie, emplois du temps, temps libre et temps travaillé comme le temps des repas, des loisirs et du sommeil. Les journées désormais ne sont plus assez longues pour y faire tenir toutes les tâches que l'on s'assigne.

À l'image de la production industrielle, la production agricole comme l'élevage sont désormais sous le joug de la productivité. La matière vivante elle-même doit se plier aux exigences performatives du système avec toute l'absurdité et la souffrance que cela engendre. On double les cultures sur une même période en forçant les processus biologiques. *Idem* pour ce qui est de la croissance animale qui doit se faire de manière optimum dans un temps imparti ; toujours celui de la productivité, de la croissance et de la performance.

L'homme lui-même, depuis la plus petite enfance, doit se plier à ces rythmes productivistes. Les activités d'éveil, d'imprégnation à différentes langues ou autres disciplines scientifiques ou artistiques en vogue sont menées tambour battant. Il n'y a pas de temps à perdre. Le temps est compté... Le temps c'est, aujourd'hui plus que jamais, de l'argent. Très tôt donc, chacun se doit de pouvoir mettre à profit l'ensemble de ses capacités, dons et aptitudes. Il importe de les cultiver, de les développer afin, le plus rapidement possible, d'en recueillir les fruits mûris prématurément. Le tout aux dépens d'une véritable culture, d'un art véritablement consommé et d'une vraie connaissance des choses et de la vie elle-même basée sur l'expérience.

À partir de là, nos visions, nos projections se rapetissent, se miniaturisent, se réduisent inconsciemment. Autant qu'il est possible afin de les enchâsser dans l'espace de plus en plus ténu de l'instant. Car il leur faut trouver place dans les infimes replis et interstices laissés vacants par nos machines et autres intelligences artificielles. Nos esprits donc se recroquevillent, se plient en quatre, s'amenuisent et s'anémient. Jusqu'à trouver leur place au soleil de l'instantané. De là, nous en oublions toute perspective lointaine, toute notion de durée, de temps long, d'effort patient, de travail acharné, d'endurance, de résistance et de persévérance. Autant de valeurs qui, comme tant d'autres, finiront par se perdre dans les infinis méandres du progrès.

Nous privilégions désormais le goût de l'effet immédiat au goût de l'effort sur le moyen et le long terme. Même les enfants viennent au monde de plus en plus tôt. Doit-on s'en féliciter ? La nature désormais n'a plus droit de décision sur la vie et la mort des nouveaux nés. Résultat, notre espace vital s'amenuise lui aussi. La fin de vie reste encore une des dernières prérogatives de la nature, mais pour combien de temps encore ?

Dans la sphère privée, on hypothèque désormais son avenir pour la satisfaction des désirs immédiats. Dans la plupart des cas la crise économique ne sert pas de leçon car les économies opérées d'un côté ne servent le plus souvent qu'à des dépenses essentiellement tournées vers les loisirs et les plaisirs de l'autre. Au sein des entreprises et dans le monde du travail en général, les projets ne visent de plus en plus souvent que le court terme. Les investisseurs ne voient qu'à l'horizon des profits immédiats sans prendre le risque d'investir *sur et pour*

l'avenir. Non seulement celui de leur entreprise et de ceux qui y travaillent, mais pour l'avenir de la société elle-même. On évite de manière épidermique les investissements à moyen ou long terme dont on n'est pas sûr de recueillir les dividendes. On ne s'intéresse désormais qu'aux courbes de croissance. Lesquelles, à l'image du reste de la société et de ses instruments de mesure, évoluent en l'espace de quelques minutes sous l'effet des mouvements sociaux, évènements, déclarations politiques. Tous instantanément relayés, amplifiés voire déformés par les médias et les réseaux sociaux dont la réactivité relève de la plus primitive réflexologie.

À l'instar de ce qui se passe dans nos foyers ou nos entreprises, sur les marchés internationaux, la sphère politique n'échappe pas à cet état de fait. Les décisions se prennent elles aussi à l'aune des échéances électorales et de la durée des mandats. Finis les projets sur vingt ou trente ans dont les successeurs seraient susceptibles de s'arroger la gloire et les bénéfices politiques. Qu'importe le peuple et la vie de manière générale ! Car les décisions en matière de protection de l'environnement et de lutte contre le réchauffement climatique sont malheureusement victimes de la même absence de vision. Cette considération que l'on pourrait qualifier de nombriliste nous éloigne de plus en plus des rythmes longs de la nature. Nous en oublions du même coup les signes des temps qui, pour les discerner présupposent, pour le dire avec les mots de Levi-Strauss un « regard éloigné ».

De par cette absence récurrente sinon croissante de perspectives nous subissons de plus en plus les évènements quels qu'ils soient : naturels, économiques, géopolitiques,

stratégiques... Le regard constamment fixé sur les compteurs, nous oublions le paysage, l'environnement, les méandres de la route et les dangers qui la jalonnent de toutes parts.

Cette incapacité grandissante à anticiper, à prévoir un tant soit peu les événements se vérifie une fois encore à travers la gestion du conflit russo-ukrainien par les pays de ce qu'on peut dorénavant appeler l'Alliance occidentale. La stratégie mise en œuvre est une stratégie au coup par coup. Autant dire qu'elle est absence de stratégie. Nous fournissons notre aide de manière homéopathique à l'Ukraine agressée. Ce qui laisse à l'armée de Poutine tout le loisir de redéfinir une stratégie non seulement militaire mais surtout propagandiste en mettant l'Occident toujours en porte-à-faux vis-à-vis des menaces russes. Ce qui permet à Poutine de gagner sur la durée, sur le temps long en épuisant progressivement l'Ukraine grâce à une stratégie de l'usure, de l'épuisement autant civil que militaire et de la destruction méthodique d'un pays ville après ville, habitant après habitant sur le mode génocidaire.

Une étude récente montre que la myopie a fait ces dernières années un bond significatif au sein des populations occidentales et urbanisées. Rien d'étonnant à cela car, fléau parmi les moindres de la modernité, cette pathologie oculaire est essentiellement le résultat de nos environnements restreints, de nos horizons bouchés et de nos champs visuels de plus en plus réduits aux seuls écrans d'abord télévisés puis informatiques, enfin, téléphoniques. Là aussi, encore et toujours, on constate la miniaturisation et le rétrécissement de notre espace de perception ; autant dire de notre espace vital.

Or les choses ne vont certes pas aller en s'améliorant compte tenu de l'addiction croissante et de plus en plus précoce à ces environnements restreints ; à ces dimensions et à ces espaces de plus en plus confinés, ridicules voire dérisoires. Le plus triste, c'est que cette réduction à la fois physique et perceptive de nos environnements n'est que le pendant en même temps que le révélateur de notre étroitesse de vue et de pensée qui elles, pourrait-on dire, vont grandissantes.

Dans *Le gardeur de troupeaux*, Fernando Pessoa nous dit : « Je ne suis pas de la dimensions de ma propre taille, mais de la dimension de ce que je vois ». Dans le même ordre d'idées et participant de la même intuition, Henri Bergson nous dit quant à lui : « Notre corps est l'objet auquel notre conscience s'applique ; il comprend tout ce que nous percevons, il va jusqu'aux étoiles ». Pour beaucoup d'entre nous, myopes et le regard résolument tourné vers nos bien petites préoccupations quotidiennes, notre corps perceptif est en passe de se réduire à la portion congrue : un corps de plus en plus lourd, refermé sur lui-même comme une forteresse sans vue sur l'horizon et les lointains.

À ce point concentrée, recourbée, repliée sur elle-même, c'est notre humanité qui, de plus en plus savante mais de moins en moins consciente, risque bel et bien de s'effondrer sur elle-même comme un trou noir. Nos années d'évolution et d'hominisation nous ont progressivement privé de l'acuité sensorielle dont certains peuples premiers sont encore

détenteurs. Notre ouïe, notre odorat, notre vue s'amenuisent de génération en génération. Qu'advient-il lorsque nos sens se seront quasiment atrophiés comme autant de liens qui nous renaient encore dans le monde réel ? Qu'advient-il lorsque, par négligence, nous aurons définitivement rompu ces amarres et avec elles, toute possibilité de communication avec notre histoire, avec nos origines ?

À l'image de nombreux individus aujourd'hui, notre humanité elle-même refuse de grandir. Elle se complet dans cet état « adolescent » où seuls le confort, le loisir, le bien-être et toutes les promesses de la technologie et des sciences trouvent grâce à ses yeux aveuglés. Nous refusons obstinément d'accomplir les efforts nécessaires à notre maturation. Toute métamorphose requière la pleine et entière participation de celui qui en est le sujet. Mais nous voulons tout, tout de suite et sans plus attendre. Et toutes nos inventions, tous nos soi-disant progrès nous encouragent dans ce sens. Nous refusons de grandir et dans le même temps, nous continuons de nous affranchir avec force violence de cette Mère Nature et de cette matière qui jusqu'à présent nous avaient si généreusement nourris.

Entre une maturité à laquelle nous nous dérobons sans cesse et une matière nourricière dont nous ne voulons plus, une seule alternative subsiste : celle du rétrécissement inexorable d'une espèce qui ne sera bientôt plus qu'une imperceptible parenthèse entre deux temps démesurément longs. Celui de notre passé et celui de l'avenir que nous aurions pu avoir.

AURORES ET CRÉPUSCULES

Le 1er avril 2023

« N'entre pas sans violence dans cette bonne nuit,
Le vieil âge devrait brûler et s'emporter à la chute du jour ;
Rager, s'enrager contre la mort de la lumière »

Dylan THOMAS,
Visions et prières et autres poèmes.

Dans la nuit du 27 au 28 février 2023, des aurores boréales ont été exceptionnellement observées au-dessus de la Normandie. Ce phénomène, rare à ces basses latitudes, fait suite à une forte activité solaire des jours précédents. Or, ces aurores boréales sont la démonstration par la beauté de l'efficacité du bouclier géomagnétique de notre bonne vieille Terre. En effet, cette bulle de protection générée par le magnétisme terrestre stoppe les rayons cosmiques et les vents solaires dont les rayonnements très ionisants, s'ils n'étaient de la sorte filtrés sinon stoppés par la magnétosphère, seraient à

tout le moins dangereux pour le maintien de la vie sur notre planète.

Pour autant, des défections de cette protection naturelle ont régulièrement eu lieu depuis les 4,7 milliards d'années d'existence de notre planète. Les pôles magnétiques bougent en permanence. C'est ce que les marins et aviateurs connaissent sous le nom de *déclinaison magnétique*, laquelle est spécifiée et régulièrement mise à jour sur les cartes de navigation. Ils sont obligés de prendre en compte cette variation périodique qui n'est en général que de quelques degrés – Est ou Ouest par rapport au pôle Nord géographique – de manière à ce que les indications des instruments de navigation, calés sur le pôle magnétique, correspondent à la réalité géographique.

Depuis un peu moins de 3,7 milliards d'années, âge où la structure de notre planète s'est durablement stabilisée, de plus importantes variations du champ magnétique terrestre ont lieu de façon périodique. Elles résultent de perturbations de la stabilité du noyau terrestre, lequel agit comme une dynamo, dont une partie liquide, le noyau externe, évolue autour d'une partie solide, le noyau interne ou graine de 1 220 kilomètres de rayon. Ces deux noyaux sont composés, à l'instar de nombreuses météorites et astéroïdes, d'alliage de fer et de nickel ; en fusion pour le noyau externe ; à l'état solide pour le noyau interne. D'autres chercheurs optent pour une influence de la tectonique des plaques pour expliquer ces variations du champ magnétique terrestre. Les perturbations majeures de ce dernier se soldent soit par une inversion des pôles Nord-Sud magnétiques, soit par ce que l'on appelle une excursion géomagnétique. Cette dernière perturbation, après une période

d'instabilité qui s'étend en moyenne sur 1 000 à 10 000 ans, voit les pôles magnétiques Nord et Sud reprendre leur position initiale.

Durant les 200 derniers millions d'années, les pôles magnétiques ont permutés environ 300 fois. Ce qui nous fait une moyenne d'une inversion tous les 666 666 années. La dernière inversion est survenue il y a 780 000 ans et la dernière excursion il y a 33 000 ans. Voilà qui laisse augurer d'une prochaine inversion imminente à l'échelle géologique car elle a, si j'ose dire et par rapport à la moyenne précédemment établie, 180 000 ans de retard. Pour autant, le noyau terrestre n'est pas réglé comme une horloge atomique. Pour preuve, la fréquence des inversion a considérablement varié au cours des ères géologiques. Durant les derniers cent millions d'années, cette fréquence a varié de 2,5 à 5 inversions par million d'années lors que la moyenne établie sur les derniers 200 millions d'années est de 1,5 inversion par million d'années. (Source *Wikipédia*).

Ces variations ne sont évidemment pas sans incidence sur la biosphère. Inversion ou simple excursion, elles suscitent dans tous les cas des perturbations notables du champ magnétique terrestre voire, durant certaines périodes, sa totale disparition. Dès lors, toute vie sur Terre se trouve inévitablement à la merci des rayonnements cosmiques ou de vents issus des éruptions solaires dont certaines, de grande ampleur, peuvent littéralement submerger l'orbe terrestre. On imagine sans peine que ces bouleversements cosmiques peuvent avoir un impact significatif sur tout l'éventail du vivant comme ils ont pu, de la

même manière, en avoir sur la matière organique ou proto-organique des tous premiers âges de notre planète.

La question peut donc se poser : toutes ces inversions ou simples excursions des pôles ayant eu lieu depuis toujours à travers les centaines de millions d'années d'évolution de la biosphère ont-elles pu avoir des influences notables sur le cours de la vie, l'évolution des espèces et mieux encore, jouer un rôle au cours des événements les plus marquants de notre propre anthropogénèse ? Rien n'est exclu dans un monde où l'on sait désormais que tout est lié d'une manière ou d'une autre et jusque dans les replis les plus intimes de la matière. Certaines périodes d'inversions très fréquentes correspondent étrangement à des extinctions de masse, lesquelles ont favorisé l'émergence d'une importante diversité biologique à l'échelle de la planète. Yves Gallet, paléomagnéticien, a identifié une période d'intense activité géomagnétique correspondant à de fréquentes inversions des pôles au Cambrien moyen il y a 500 millions d'années. À cette période, la planète aurait vécu une fréquence des inversions de l'ordre de 26 par million d'années soit 5 fois le taux observé ces 10 derniers millions d'années.

Or, cette période du Cambrien moyen correspond également à l'explosion de la faune de Burgess il y a 528 millions d'années. Laquelle fût identifiée comme la première faune véritablement diversifiée d'organismes pluricellulaires dont certains survivants furent à l'origine de notre actuelle diversité biologique. Une autre période, légèrement plus ancienne, a également été identifiée comme particulièrement fertile en inversion des pôles magnétiques. Il s'agit de l'Ediacarien, il y a 550 à 560 millions d'années. Or cette période correspond

également à une extinction massive. Celle de la faune dite d'Ediacara, peu diversifiée et dont quelques rares descendants sont parvenus jusqu'à nous tels que les méduses, les arthropodes nus et les vers annélides. « Il y a 550 millions d'années, de nombreux biotes à corps mou ont disparu. Au début du Cambrien, les animaux capables de s'enfouir verticalement ont modifié l'écologie du fond marin et la biominéralisation [formation de coquille par exemple] est devenue monnaie courante. Ici, nous relierons l'extinction terminale de l'Ediacarien, la révolution du substrat Cambrien et la diversification des organismes biominéralisants aux changements associés à la fréquence d'inversion du champ magnétique terrestre. » (Source : sciencedirect.com Joseph G. Meert, juin 2016.)

L'évènement de Laschamp (excursion du champ magnétique terrestre datant de 42 000 ans et découverte en 1967 par Norbert Bonhommet dans les laves du Puy de Laschamp dans le Puy-de-Dôme) a suscité, outre la disparition de la couche d'ozone, de nombreux bouleversements climatiques et l'extinction de nombreuses espèces. Cet évènement serait aussi pour certains à l'origine de la rapide disparition de Néandertal dont le mode de vie n'aurait pas résisté à ces perturbations multiples et brutales. Une explosion de l'art pariétal à cette époque laisse supposer que *Homo sapiens* alias Cro-Magnon, aurait largement investi les cavernes pour se mettre à l'abri. Pour autant, et comme ce fût souvent le cas au cours de l'évolution des espèces, l'extinction de Néandertal est sans doute d'origine multifactorielle regroupant à la fois une faiblesse démographique, des capacités cognitives en décalage avec de nouvelles pressions de sélection

environnementales ou culturelles imposées par l'homme moderne. Ajoutées à cela une possible consanguinité, la stérilité de l'hybridation et une cohabitation durant quelques milliers d'années souvent conflictuelle avec *Homo sapiens* dont le partage des territoires et donc des ressources furent bien sûr l'enjeu principal. Les possibilités d'épidémies au contact d'*Homo sapiens* sont aussi évoquées par certains chercheurs.

Certaines études montrent que depuis 1 500 ans l'intensité du champ magnétique terrestre diminue de plus en plus rapidement avec une baisse de 10 % sur les cinquante dernières années. « Le pôle Nord magnétique de la terre s'est déplacé du nord du Canada vers la Sibérie (de 1 100 km) avec une vitesse actuellement croissante. En 1970, il bougeait de 10 km par an contre 40 km en 2003 et depuis lors n'a fait qu'accélérer. Dans la dernière décennie, le nord magnétique se déplaçait d'environ un degré tous les cinq ans. » (Source Wikipédia). Même si ces mesures sur quelques décennies ne sont bien évidemment pas suffisantes pour prévoir une prochaine inversion ou excursion des pôles magnétique, ce, compte tenu du caractère largement erratique et donc imprévisible du phénomène, une telle migration des pôles reste tout à fait envisageable et statistiquement cohérente.

À une époque où les activités humaines sont largement dépendantes (elles le seront de plus en plus) du tout-technologique, une telle perturbation géomagnétique aurait à n'en pas douter des conséquences catastrophiques sur l'économie des pays riches tout entiers convertis au modèle capitaliste productiviste occidental. D'un point de vue biologique, les conséquences seraient également particuliè-

rement néfastes sur des biotopes et des espèces déjà largement stressées et fragilisées par nos propres développements. Enfin, et outre tous ces effets secondaires dus à l'absence ou à l'affaiblissement du champ magnétique terrestre, d'autres effets physiologiques et psychologiques délétères pourraient également impacter de nombreuses populations humaines.

J'en veux pour exemple les propos de Jean Malaurie, explorateur du pôle Nord, géomorphologue et premier homme à avoir atteint en traîneau à chiens le pôle magnétique Nord le 29 mai 1951 avec son compagnon Kutsikitsoq. Dans *De la pierre à l'âme*, ses récents mémoires, il nous décrit à plusieurs reprises l'influence que la proximité du pôle géomagnétique Nord a pu avoir sur lui et son compagnon d'aventure : « Des forces électro-magnétiques particulières s'exercent à ces très hautes latitudes. [...] Mon compagnon Kutsikitsoq, avec son propre traîneau, y a vécu une crise majeure d'ordre géomagnétique. Il a déserté pendant un certain temps puis, pris de remords, est revenu à ma tente. Ce désordre psychique, je ne l'ai jamais vécu lors de cette nuit polaire ; au contraire, tout fût légèreté de l'être et intensité spirituelle¹. » Plus loin il confirme : « Je sais, pour l'avoir parcouru en traîneau à chiens, que le champ géomagnétique nous enveloppe ; des forces, des échelles d'énergie appelées "électro-faibles" ne me dynamiseraient-elles pas mentalement² ? »

Plus haut enfin, Jean Malaurie nous parle d'une autre source d'énergies à même d'influer sur nos comportements individuels et collectifs et qui restent, nous l'avons vu, liées à l'activité

1 Jean Malaurie, *De la pierre à l'âme*, Éditions Plon, 2022, pp 439-440.

2 *Ibid.*, p. 536.

géomagnétique : « Mais il y a aussi les rayons venant du ciel lors des aurores boréales qui exercent un mystérieux pouvoir ; la lune, l'hiver, joue un rôle majeur sur les menstruations des femmes, la nervosité des hommes au printemps, lorsque le soleil revient et que le gibier, le narval et le morse sont très présents, mais influent aussi sur le mouvement des marées et sur la vie animale¹. » (*Ibid.* p 202).

Les mythes, la tradition orale et la mémoire plusieurs fois millénaire des peuples autochtones ; l'intensification des bouleversements climatiques et les signes forts de la nature pour ceux qui savent encore les percevoir et les décrypter nous le disent avec force : tout en ce monde est lié et vit d'une même force à laquelle l'humanité ne pourra jamais se soustraire. Il y a 65 millions d'années, la conjonction d'au moins deux facteurs a précipité l'extinction de l'espèce dominante d'alors. Ce fût une chance pour de nombreuses autres lignées encore marginales ou en sommeil et dont l'embranchement des mammifères a su avantageusement profiter. Ce fût une de ces intenses et fertile période dont seules la nature et la vie ont le secret, alliant tout à la fois destruction et renouveau, mort et vie, en un mot : création.

Une nouvelle période de troubles semble désormais s'amorcer et dont notre espèce, largement dominante et tout à la fois par trop « spécialisée », aura sans doute à souffrir dans de vastes proportions. Des forces de destruction semblent à nouveau se liguer comme par le passé. Tous les crépuscules

1 *Ibid.*, p. 202.

sont autant d'aurores pour ceux qui les perçoivent sous un autre angle. Comment allons-nous appréhender ces événements à venir ? Ceux, résolument tournés vers le passé, nostalgiques de valeurs anciennes, les verrons comme autant de crépuscules et de déclin insurmontables. Les autres, tournés vers l'avenir, confiants, y verront autant d'opportunités de changements, de révolutions et d'évolutions possibles. Autant d'aurores comme autant de mondes nouveaux à inventer.

La nuit déjà commence à nous envelopper. Le jour est sur son déclin. Tout dans la nature est soumis à des cycles. Cette période qui s'achève est à n'en pas douter la promesse d'un renouveau. Entrons dans cette bonne nuit avec tous les rêves et les espoirs nécessaires à la construction d'un avenir enfin radieux et gardons un œil fixé sur l'horizon, prêts à entrevoir les premières lueurs d'une aurore nouvelle.

LE FOND ET LA FORME

Le 22 avril 2023

Bien des fois, au cours de mes lectures, j'ai rencontré les notions de *progrès*, de *complexité*, d'*ordre* et d'*organisation*. Mais sans toutefois trouver un quelconque consensus autour de ces notions pourtant centrales quant à la définition du vivant ou de l'évolution des espèces. Bien sûr, au quotidien, chacun sait de quoi on parle quand il est question de complexité, d'ordre ou de progrès. Mais dès qu'il s'agit d'approfondir, de détailler, les mêmes notions se nimbent soudain de confusion, voire de contradiction. Or, je crois bien que la difficulté majeure réside comme souvent dans notre répugnance sinon notre incapacité à nous départir du point de vue systématiquement anthropocentrique que l'éducation et la société déposent très tôt dans notre conscience. Lequel anthropocentrisme, quoiqu'on s'en défende et en dépit de maints efforts pour nous en libérer, reste toujours plus ou moins attaché à notre perception des choses et du monde, à nos jugements, à nos raisonnements voire même

souvent aux mots et expressions qui en portent la trace et dont nous ne pouvons faire l'économie.

Le déficit serait-il d'emblée impossible à relever ? Impossible sans doute pas, mais difficile, incontestablement. Car il requiert de notre part une attention et une rigueur de tous les instants. D'autant qu'un même vocable, selon la personnalité, la sensibilité ou tout simplement la pensée de celui ou celle qui l'emploie, peut recouvrir un sens bien différent d'un individu à l'autre. Car la signification d'un mot n'est jamais que la traduction de l'expérience personnelle que chacun peut avoir de la chose qu'il désigne. Or, l'expérience que nous avons, nous humains, de ces notions de progrès, d'évolution, d'ordre ou de complexité sont essentiellement nées de l'accroissement et de la complexification de nos sociétés. Le langage n'est-il pas originellement à visée exclusivement sociale ; un outil de communication ? C'est-à-dire d'une mise en commun de nos expériences individuelles du monde. Autrement dit, si le langage est un moyen de communication, cette dernière n'est qu'une moyenne de nos expériences individuelles.

Par exemple, nous associons de manière générale le progrès à un mieux vivre pris la plupart du temps dans une acception individuelle et non du point de vue de l'espèce. Le progrès, pour nous humains, consiste essentiellement à souffrir moins ou pas du tout, autrement dit à toujours disposer de tout ce qui nous est vital voire même davantage, à satisfaire nos besoins vitaux, à combler nos sens mais, plus encore, nos désirs individuels. Or, cette unité de mesure du progrès sur le plan individuel est-elle encore cohérente sur le plan collectif ? Ce qui semble bon pour le tout un chacun peut ne pas l'être au

niveau de la collectivité et peut-être même encore moins une fois transposé à l'échelle de l'espèce. On le voit nettement aujourd'hui. Nos progrès sociétaux et individuels marquent à n'en plus douter une régression évidente sur le plan de notre survie collective avec l'impact irréversible de nos développements au niveau climatique et environnemental.

Il en est de même pour les notions d'*ordre*, de *complexité* ou même d'*évolution*, toutes nées de nos organisations sociales et des objectifs qu'elles se donnent. Toutes sont aussi tributaires de la construction de nos systèmes à la fois idéologiques, économiques, culturels et de l'ensemble de nos techniques dévolues à des tâches et à des orientations spécifiques à notre espèce et à cette perception du progrès qui lui est propre. Laquelle vaut aussi pour une certaine période de notre histoire. Comme le dit Henri Bergson (1859-1941) le désordre n'est jamais que l'ordre que nous n'attendons pas.

Dans *L'Éventail du vivant* (1997 pour la traduction française au Seuil), Stephen Jay Gould (1941-2002) paléontologue américain, entreprend de déconstruire le mythe du progrès en développant « [...] l'argument général infirmant l'idée que le progrès définit l'histoire de la vie, voire qu'il existe en tant que tendance d'ensemble. Dans cette vision holistique de la vie, l'être humain ne bénéficie d'aucun statut privilégié et ne constitue en rien l'apogée de l'évolution. Les bactéries ont de tout temps été la forme dominante de la vie¹. »

Dans les grandes lignes je suis plutôt d'accord avec Gould. Pourtant, en approfondissant un peu, on peut déjà trouver des

1 Stephen Jay Gould, *L'éventail du vivant*, Éditions du Seuil, 1997, p. 12.

points de divergence. Du point de vue du nombre, de la longévité à travers les temps géologiques, de l'adaptabilité et de la diversité, sans conteste, les bactéries sont la forme de vie largement dominante sur la planète. Mais qu'en est-il sur le plan conscientique, créatif, imaginatif voire même affectif ? Toute notion de domination n'a pas de sens en soi si on ne lui assigne pas un but, un domaine d'application ou une dimension spécifiques. Domination oui, mais dans quel sens ? On peut dominer quelqu'un physiquement, aux échecs, en sport, en musique, en calcul mental ou dans le craché de noyaux... dans tous les cas, il faut savoir de quoi on parle.

Plus loin, le paléontologue nous rappelle les principales idées qui sous-tendent l'évolution des espèces telle qu'elle fût décrite par Darwin (1809-1882). Il nous rappelle que la sélection naturelle s'appuie sur une adaptation à un environnement local changeant. Elle ne produit qu'une adaptation aux variations de l'environnement immédiat. Elle ne saurait donc traduire un progrès d'ensemble compte tenu de la variabilité dans l'espace et dans le temps des environnements. Variabilité par définition aléatoire. Laquelle peut « aussi bien déboucher sur une simplification anatomique que sur une plus grande complexité ». En définitive, seul importe le succès évolutif d'une espèce, c'est-à-dire son aptitude à la survie à travers les temps géologiques. Que cette survie soit ou non synonyme de progrès avec toute la confusion que recouvre ce concept comme le souligne Gould. Or, ce succès évolutif peut tout aussi bien emprunter ici, la voie de la complexification organique ou neuronale pour parvenir à ses fins ; ou bien là, dans cet autre environnement, en passer par une simplification

extrême. La fin seule justifie les moyens. Or la fin ici, c'est la survie de l'espèce.

Pour autant, ce n'est peut-être là qu'un aspect du phénomène. La survie des espèces n'est-elle pas la partie visible de l'iceberg ? Or de quel phénomène est-il question ici ? Envisageons-nous, comme le fait Gould et la plupart des scientifiques biologistes avec lui, les *formes de vie* ou – et la nuance est ici importante – les *formes empruntées par la vie* ? Je m'explique. Peut-on dissocier les formes empruntées par la vie de la vie elle-même en tant que phénomène et principe dynamique indépendant de la forme (mais non pas de la matière, ce qui poserait la vie comme principe transcendant) et inhérent à toute particule de matière élémentaire ? À partir de là, les formes ne seraient-elles pas tout simplement et de manière secondaire, les expressions locales d'une dynamique universelle partout présente dans l'univers à partir du moment où l'on trouve de la matière sous forme corpusculaire ou de l'énergie selon le principe d'équivalence qui les caractérise ? En d'autres termes et pour le dire plus directement, la vie se limite-t-elle à ses seules manifestations organiques ?

Sous un autre angle, la complexité elle-même est-elle à l'origine des premières formes de vie ou est-ce la vie elle-même comme principe inhérent à la matière qui serait à l'origine des premières complexités ? Les plus récentes découvertes en physique quantique tendraient à démontrer la présence d'une information diffuse au niveau subquantique (Théorie de l'Information Intégrée développée par les neuroscientifiques Giulio Tononi et Christof Koch). Information originelle s'il en fût qui pourrait être à l'origine

des premières complexités dans la « soupe primitive ». Mais cela ne remet pas en cause, au niveau de la matière, la part considérable du hasard dans l'élaboration de ces complexités. Qu'elles soient atomiques, moléculaires ou organiques, celles-ci sont largement contingentes dans les formes qu'elles empruntent et les durées qu'elles embrassent. Pour autant, elles n'en sont pas moins, sur le fond, déterministes. Car tôt ou tard, à la faveur de telle ou telle activité intense du milieu, ces complexités finiront par exprimer cette information présente au cœur de la plus insignifiante particule.

Au regard des mondes déjà découverts depuis vingt ans d'exploration du ciel profond, la vie ne peut être, sous ses formes rudimentaires, que largement répandue à l'échelle de l'univers. Les chercheurs en cosmologie l'affirment : nous n'en sommes qu'aux prémices de ces découvertes. La multitude des galaxies et des mondes qui les peuplent laisse augurer d'une prochaine moisson d'exoplanètes à composante biologique absolument inimaginable jusqu'alors. Du moins ne l'était-elle pas encore dans l'imagination des biologistes au moment de la disparition prématurée de Stephen Jay Gould en 2002.

Car on sait désormais que, compte tenu des composants de la matière, des lois biophysiques qui régissent son organisation, la vie, à un moment donné et sous réserve que certaines conditions géophysiques soient réunies, n'a d'autre option que d'émerger. Le temps seul est la principale variable. Or le temps est ce que l'univers possède le plus en réserve avec la pluralité des mondes. Ce qui donne l'éventail statistique suffisant pour y faire émerger la vie de manière relativement fréquente et homogène. Autrement dit et comme le dit Pierre Teilhard de

Chardin : « La Vie, non point anomalie bizarre, sporadiquement florissant sur la Matière, – mais la Vie exagération privilégiée d'une propriété cosmique universelle, – la Vie, non pas un épiphénomène, mais l'essence même du Phénomène¹. »

Gould tombe ici dans les mêmes pièges qu'il parvenait à éviter en matière d'évolution et de progrès. Car si la vie n'est évidemment pas spécifique à certains agencements moléculaires, le phénomène conscient ne l'est pas davantage. Mais Gould s'en remet aux aspects spécifiquement humains de la conscience pour admettre ou réfuter la présence de cette dernière. Il mesure le phénomène conscient à l'aune de ses manifestations et expressions typiquement humaines. Il retombe dès lors de plain-pied dans les chausse-trapes de l'anthropocentrisme. On sait de mieux en mieux aujourd'hui que la conscience n'est pas dépendante de telle ou telle complexité organique, cérébrale voire même neuronale. Comme l'envisageait Bergson il y a presque un siècle, il se pourrait même que la complexité cérébrale ne soit qu'un moyen parmi d'autre pour la conscience de se manifester, de se « matérialiser ». Le cerveau agirait même comme un filtre en limitant des capacités d'attention et de perception bien supérieures à ce que tout organisme, fut-il anthropoïde, laisse paraître.

Gould, comme les astrophysiciens qui remettent en cause les débuts de l'univers à la virgule prêt, pense et raisonne en scientifique. C'est-à-dire qu'il tente d'élaborer un modèle du vivant et du conscient à partir des éléments dont il dispose et

1 Pierre Teilhard de Chardin, *La place de l'Homme dans la Nature*, Éditions Albin Michel, 1956, p. 27.

pas davantage. Il ne se permet, par rigueur analytique et scientifique, aucune spéculation, aucune extrapolation, aucune imagination. Naturellement, l'auteur s'appuie pour conclure sur les préjugés scientifiques de son époque. Entre autres sur le fait qu'un certain type de complexité, d'organisation et donc d'organisme peut seul favoriser l'émergence du phénomène conscient : « Rembobinez le film de la vie jusqu'à l'apparition des animaux multicellulaires modernes, lors de l'explosion du Cambrien, puis repassez le film à partir de ce même point de départ, et l'évolution repeuplera la Terre [...] de créatures radicalement différentes. La probabilité pour que ce scénario fasse apparaître une créature ressemblant, même de loin, à un être humain, est effectivement nulle, et celle de voir émerger un être doté d'une conscience, extrêmement faible¹. »

Il met également l'accent sur le fait que seul l'environnement, les événements extérieurs influent sur le cours de l'évolution des espèces alors que nous savons aujourd'hui, grâce à la récente épigénétique que – de manière inconsciente certes – les individus peuvent influencer dans certaines proportions sur leur propre évolution à travers leur descendance. Une interprétation affective d'expériences vécues peut conduire à des réponses physiologiques différentes sur la durée, d'un individu à l'autre, au sein d'une même espèce. Enfin, la socialisation de certaines espèces qui fut une invention tout à fait révolutionnaire dans l'évolution du vivant est un facteur primordial de leurs développements futurs. Et elle est assez peu prise en compte par Gould ici. Lequel de poursuivre : « Lors de n'importe laquelle des centaines de

1 Stephen Jay Gould, *op. cit.*, p. 264.

milliers d'étapes de la séquence particulière qui a donné l'être humain actuel, toute variation infime et parfaitement plausible aurait produit un résultat différent, et aurait précipité l'histoire sur une autre trajectoire qui n'aurait jamais conduit à *Homo sapiens*, ou à toute autre créature dotée d'une conscience¹. »

Or la vie n'est pas une tendance plus ou moins probable de la matière à s'organiser de manière aléatoire avec une probabilité tout autant aléatoire de voir cette organisation aboutir à une forme de vie consciente. Déjà, la vie est plus qu'une tendance. Elle est une constante et la probabilité de son apparition est d'autant plus importante que la diversité et donc la richesse des milieux l'est aussi. De la même manière, la conscience est plus qu'une probabilité ou une tendance. Elle est aussi, au sein de la diversité du vivant, une constante dont la diversité des formes d'expression à travers les organismes vivants est en regard de la diversité des formes de vie elles-mêmes et non pas spécifiques au seul genre *Homo*.

Enfin, Gould termine sur cet argument massue : « Si un énorme corps extra-terrestre [...] n'avait pas déclenché l'extinction des dinosaures, il y a soixante cinq millions d'années, les mammifères seraient encore de petites créatures, marginalisées dans un monde de dinosaures, et incapables d'acquérir une plus grande taille pour loger un cerveau suffisamment gros pour engendrer une conscience². » Et voilà à nouveau l'éternel argument concernant l'importance de la taille, lequel n'aura de cesse de tourmenter notre espèce jusqu'à la fin des jours. Car la question se pose de savoir si

1 *Ibid.*, p. 266.

2 *Ibid.*

l'émergence de la conscience dépend de la taille du cerveau. Et de quoi parle-t-on exactement quand on parle de conscience : capacité d'attention ? capacité émotive ? notion de soi ? mémorisation ? projection ? anticipation ? sensation ? imagination ? Autant de termes et de fonctions dont on sait aujourd'hui, grâce à l'éthologie animale, qu'ils ne sont pas l'apanage de notre seule espèce ni même des seuls mammifères et qu'il serait bien présomptueux de faire du genre humain son seul détenteur.

Quand Teilhard de Chardin nous dit que la vie nécessite avant elle de la pré-vie, ne peut-on pareillement avancer que la conscience nécessite avant elle de la pré-conscience ? C'est-à-dire autant d'étapes, de formes préparatoires à travers une gradation depuis la sensation, la mémoire, l'intériorisation et l'individualisation... Gradation dont on peut trouver les différentes étapes à travers l'ensemble du règne animal et sur toute la vaste durée de l'évolution des espèces. Aussi, rien n'interdit en effet d'imaginer que d'autres formes de vie, d'un point de vue organique, inéluctablement poussées dans la zone de complexité gouldienne, eussent pu, de la même manière, développer une conscience semblable à la nôtre et suivant des contingences statistiquement très semblables. J'en veux pour seuls exemples Stenonychosaure et Vélociraptor, candidats dinosauriens tout à fait acceptables quant à une possible accession à la conscience réfléchie. Leurs parcours respectifs eurent été sans conteste très intéressants. Ils auraient été, si l'évolution avait permis que nos chemins se croisent, de redoutables concurrents pour le genre *Homo*.

Le temps, les contraintes environnementales, les pressions de sélection et la variété des formes de vie et de complexités organiques sont, j'en conviens avec Stephen Jay Gould, largement contingentes. Mais il faut ici, comme souvent, nuancer et distinguer le fond de la forme. Quelles que soient ces formes de vie, la nature de leur complexité – organique ou cérébrale –, qu'elles soient rares ou foisonnantes ; le temps, les circonstances et les lois de la physique feront que tôt ou tard, elles mèneront inévitablement à l'expression d'une conscience. Laquelle ne serait en fait qu'une propriété émergente de la matière n'attendant que le moment opportun, un surcroît d'organisation, pour se manifester. La gravité est une constante universelle en mécanique cosmique, mais tous les corps célestes ne sont pas des étoiles et toutes les étoiles ne brillent pas de la même manière parce que les conditions ne sont pas partout les mêmes et que nous n'avons qu'une vision fragmentaire du phénomène. Il en est de même pour la Vie et pour la Conscience. Elles sont des propriétés inhérentes à la matière mais les conditions géophysiques font qu'elles se manifestent avec plus ou moins d'évidence.

L'argument bactérien

Pour justifier du caractère non progressiviste de l'évolution des espèces, Gould invoque la domination bactérienne sur l'ensemble du vivant. Il s'en remet donc à l'argument de la majorité numérique pour définir la normalité ; autrement dit l'absence apparente de progressivité du vivant en terme de complexité. En remontant loin dans le passé, l'explosion de diversité biologique à l'époque du Cambrien pouvait encore

justifier d'un progrès très net et très rapide – 5 millions d'années – vers la complexité des organismes. Or, cette rapidité d'évolution et de diversification pourrait se justifier par la présence d'autant d'espaces vierges et de toutes formes de vie autres que les bactéries. Tout était à conquérir et l'éventail des possibles était à son maximum d'ouverture. Aujourd'hui, le « fonds bactérien » ne s'est pas pour autant réduit. Il a continué de s'entretenir quand la plupart des niches écologiques de la planète se sont quant à elles progressivement peuplées en fonction des environnements qu'elles proposaient, réduisant d'autant les espaces de liberté évolutive disponibles. Les pressions de sélection et la lutte pour la vie se sont naturellement faites plus intenses, reléguant sur des échelles de temps infiniment plus vastes l'édification de complexités d'ordre supérieur. Si les contraintes et les agressions sont autant d'occasions de spéciation, elles sont aussi autant de freins quant à la vitesse d'évolution du vivant.

Enfin, si aujourd'hui, au milieu de l'incroyable diversité des formes de vie, la complexité semble à ce point erratique et vouée au plus complet hasard, ce n'est que sous l'aspect formel et chronologique de son apparition. Il n'en demeure pas moins que, lorsque les conditions sont propices (environnements et espaces libres à coloniser), la complexité apparaît. Ce fut précisément le cas pour les mammifères dont le développement a littéralement pris son envol après la catastrophe du Crétacé, il y a 65 millions d'années.

Affirmer que les bactéries représentent un succès évolutif bien supérieur à celui des mammifères par exemple, équivaut à plébisciter les poussières galactiques, infiniment plus nom-

breuses, plus stables, moins fragiles et sujettes à l'entropie que n'importe quel autre organisme vivant à la surface de la Terre ou ailleurs dans l'univers. C'est miser sur la quantité et l'effet de masse plutôt que sur la diversité. Pourtant, entre les bactéries et les mammifères « supérieurs », lequel de ces deux règnes est le plus propice à exprimer la vie ? Car *in fine*, qu'est-ce que la vie sinon l'expression d'une certaine force créatrice, d'une dynamique du changement, de la variété du mouvement et de la pluralités des formes ? N'oublions pas cependant que ce « fonds biologique » représenté par les bactéries, fut la base incontournable du vivant d'hier et d'aujourd'hui. Elles représentent à elles-seules la structure vitale de toute biodiversité ; le socle même de l'évolution des espèces et la condition de leur survie. Tant et si bien qu'elles sont aujourd'hui présentes dans tous les organismes et dans tous les environnements, même les plus extrêmes.

La science a cette maladive tendance – laquelle est cependant la base même de sa démarche – de n'observer et de n'étudier le plus souvent les phénomènes qu'isolés, séparés de leur environnement ; qu'il soit biologique, écologique, social, culturel ou historique. Ce n'est qu'assez récemment que la notion de contextualisation fut plus largement prise en considération. La Vie est un ensemble intégré dont on ne peut extraire et comprendre une partie sans le modifier, l'altérer ou le dénaturer au sens propre. Tout phénomène ne peut être pleinement appréhendé qu'à partir de son contexte ou environnement d'origine et à partir d'une vue d'ensemble autant que possible globale. On le voit aujourd'hui quant à la prise de conscience, un peu tardive certes, de l'impact des

activités humaines, en apparence les plus anodines, sur la totalité de notre écosystème : la Terre.

La position de Gould tranchée jusqu'à la fin de son œuvre et de sa vie au sujet de l'apparition du phénomène conscient uniquement chez le genre *Homo* me gêne bien plus qu'aux entournures. Elle est à mon sens la principale faiblesse dans tout son considérable travail. Tant il est vrai qu'elle apparaît presque comme une étourderie, une maladresse, un point aveugle, un angle mort... Étonnamment, il n'a pas eu l'intuition ni même la prudence ou la sagesse de penser que cette conscience, dont la définition n'est jusque-là donnée que par notre seule espèce, pouvait s'étendre – et les preuves en éthologie animale ne cessent de le confirmer au fil des décennies – bien au-delà de notre seul phylum.

Gould a manqué à la perspicacité, à l'ouverture d'esprit, à l'objectivité et au non conformisme auxquels il nous avait habitués tout au long de sa vie et de son œuvre. Qui plus est sur un sujet tout à fait central ici : la conscience humaine et animale. Car cette position n'a sans doute fait ici, de manière insidieuse autant qu'involontaire, que renforcer les préjugés sur l'absence de conscience animale et sur la supériorité humaine vis-à-vis du reste de la création. Autant d'arguments légitimant la plupart de nos comportements encore largement spécistes (terme qui n'existait pas encore à l'époque de Gould) à des fins essentiellement mercantiles, économiques, utilitaristes et anthropocentrées. Autant de prétextes aussi à tous les excès et à toutes les barbaries possibles. Sans compter que les créationnistes contre lesquels il n'a eu de cesse de lutter

pourront eux aussi y trouver matière à nourrir leur intégrisme religieux.

Vingt années se sont écoulées depuis la disparition de Stephen Jay Gould. Durant cette période, quantités de découvertes et inventions parmi lesquelles les télescopes *Hubble* et maintenant *James Webb*, le séquençage du génome humain, l'IA, le génie génétique, la robotique, les multivers, les ondes gravitationnelles, l'intrication quantique... ont fait faire aux sciences et à nos sociétés modernes un bond extraordinaire. On ne peut donc en tenir rigueur à ce chercheur, érudit, humaniste et vulgarisateur exceptionnel de ne pas avoir su anticiper certaines avancées scientifiques. On n'échappe pas à son époque et mêmes les plus inventifs, perspicaces et talentueux des paléontologues finissent eux aussi, tôt ou tard, par subir le couperet de la sélection naturelle.

Aussi, et pour conclure tout à fait, je m'en remettrai à une des propres phrases de Stephen Jay Gould concernant les règles de base de la recherche scientifique à suivre lors de toute analyse du passé : « c'est-à-dire s'abstenir de tout jugement fondé sur un présent satisfait de lui-même, considéré comme plus évolué, et se replacer autant que possible dans les conditions d'existence et le cadre de l'époque de la personne étudiée... »

PASSÉ DÉCOMPOSÉ

Le 25 juin 2023

Carnac, petite commune du Morbihan en Bretagne abrite l'un des sites mégalithiques parmi les plus connus au monde après Stonehenge en Angleterre. Le site abrite en effet des alignements de près de 3 000 menhirs vieux de 7 000 ans.

Du passé faisons table rase

Pour autant, et le symbole est particulièrement fort, la commune de Carnac a récemment délivré un permis de construire en bonne et due forme, pour la construction – déjà bien avancée – d'un magasin de bricolage. Pour ce faire, 39 menhirs ont été ainsi mis à bas afin de permettre l'implantation d'un de ces temples de la modernité et de la consommation. Vitrine de tout ce que la technologie et la science ont de mieux à offrir en termes de bien-être, de confort, de pratique, de domotique, d'énergies renouvelables, de biocombustibles, mais aussi de pesticides, de produits phytosanitaires, de béton, de

plastiques, de solvants, de peintures, de colles et produits biocides de toute nature dont la Terre est déjà gavée par les bons soins d'une humanité ayant, semble-t-il, oublié tout sens du sacré.

Bien sûr, il y a plus grave. Tôt ou tard, ces monolithes auraient bien fini par tomber sous les assauts répétés de l'érosion des sols, de l'érosion éolienne, des secousses telluriques, de la tectonique des plaques ou de quelque autre catastrophe naturelle. Malgré cela, cet évènement montre à quel point notre espèce fait peu de cas de sa propre histoire lorsque les notions de profit, de rentabilité ou de croissance sont mises dans la balance.

Un premier permis avait été refusé en 2014. alors pourquoi avoir dit oui neuf ans plus tard s'interroge Christian Olbertz, le lanceur d'alerte passionné d'archéologie ? La réponse semble, d'après lui, évidente : fin septembre une candidature sera déposée pour inscrire 397 mégalithes des rives de Carnac et du Morbihan, répartis sur 27 communes, au patrimoine mondial de l'Unesco. « Les élus du secteur, le département se pressent ainsi de construire ou d'aménager à tout va car, après, avec l'Unesco, ce ne sera pas possible » avance-t-il. (Source *soirmag.lesoir.be*).

Loin des yeux, loin du cœur !

Mais ne nous y trompons pas. Ces inscriptions au patrimoine mondial de l'Unesco ne sont pas plus innocentes en termes de visées lucratives que ne le sont les constructions de supermarchés et autres projets immobiliers. Pareillement pour

ce qui est de bien des mobilisations écologiques qui ne voient dans la sauvegarde de certains sites emblématiques et le plus souvent touristiques, que la préservation des subsides substantiels qui en découlent comme une source bienfaisante. L'inscription des sites de Carnac au patrimoine de L'Unesco, même si elle participe à n'en pas douter d'une démarche sincère de préservation du patrimoine pour certains, n'en est pas moins pour d'autres l'assurance d'une bonne publicité pour le site accompagnée de la sauvegarde de la poule aux œufs d'or. Chacun, comme toujours, voit midi à sa porte. Et même l'écologie n'aurait pas l'ampleur qu'elle a aujourd'hui si elle ne rimait pas le plus souvent avec « profits » et « économie ». Les industriels de tous les secteurs ne s'y sont pas trompés, anticipant les formidables retombées économiques que la prise de conscience écologique des masses allait occasionner. L'engouement actuel pour le tout-électrique et les biocarburants en est une des multiples illustrations en oubliant l'impact environnemental de ces énergies dites « vertes »..

On ne s'inquiète malheureusement pas tant de la propreté ou de la dépollution d'un site que lorsque c'est une plage souillée juste avant la période estivale ou une rivière polluée entretenue par une société de pêche qui ne voit le plus souvent qu'une perte économique bien avant l'hécatombe écologique.

Par contre, lorsque des navires dégazent ou nettoient leurs cuves dans les eaux internationales, loin de tout baigneur, cela n'émeut plus aucun élu. Pas davantage lorsque la pollution plastique génère à elle seule un sixième continent en plein Pacifique, loin de toute zone habitée. Loin des yeux, loin du cœur !

Toujours sur le même thème mais sous un autre angle, un récent reportage dans le 13 H de TF1 montrait des fouilles archéologiques sur un site d'Arabie saoudite à proximité de l'oasis d'Al-Ula autour de laquelle gisent les vestiges jusque-là inviolés d'une civilisation arabe pré-islamique. Une centaine de chercheurs français prennent part aux recherches. Le reportage nous emmène sur le site d'Hégra, une cité antique à une vingtaine de kilomètres plus au nord, héritière de la civilisation nabatéenne et classée, là encore, au patrimoine mondial de l'humanité. À Danan enfin, l'équipe du JT assiste en direct à la mise au jour d'une sépulture inviolée... elle ne le sera pas longtemps. En effet, sous couvert de recherches historiques et anthropologiques, cette sépulture abritant un squelette encore intact fera à son tour les frais de l'avidité et de la convoitise humaines. Certes, les motifs sont « nobles » puisqu'ils sont scientifiques. Je ne ferai pas ici la liste de toutes les dégradations, de tous les massacres, pillages et de toutes les souffrances ayant été perpétrées et qui le sont encore, « au nom de la science ». L'enfer n'est-il pas toujours pavé de bonnes intentions ?

Le plus ironique, c'est qu'au fil de la mise au jour de ce squelette vieux de près de 3 000 ans, chacun des chercheurs se félicite de la bonne conservation de la dépouille : « C'est une très bonne nouvelle, cela signifie que l'on a au moins une bonne partie de la sépulture qui est encore en place et qui n'a pas été perturbée ou pillée » se réjouit l'archéologue-anthropologue Chloé Girardi. (Source tflinfo.fr). Entendez par là que la sépulture reste tout entière à la disposition de la science. Mais la « perturbation » et le « pillage » auront bien lieu, sous les auspices bienveillants de son altesse le prince

héritier Mohammed ben Salmane, philanthrope notoire. On apprend d'ailleurs qu'en matière de « perturbations », la dépouille sera récupérée et envoyée en France pour une datation plus précise et de plus amples analyses.

Depuis Howard Carter et la découverte du tombeau de Toutankhamon en 1922, combien de caveaux, tombes et autres sépultures ont de la sorte été profanés sans plus prendre en compte leur caractère sacré. Mais la science ne s'embarrasse pas de ce genre de considération emprunte de superstition. Il est, par principe, étranger à tout esprit scientifique.

Malgré cela, chacun agit dans son bon droit. Les autorisations ont été obtenues des autorités princières et la recherche scientifique autorise tous les outrages, tous les sacrilèges. Ici encore, ici toujours, le profit est roi. Car de semblables découvertes permettront indirectement à l'Arabie saoudite de s'ouvrir au monde par l'attrait scientifique et touristique qu'elles exercent déjà. Quant à la cohorte de chercheurs « nécrophages », chacun trouvera matière à se repaître du défunt, formidable sujet pour la thèse de doctorat des uns ; occasion exceptionnelle de publier dans de prestigieuses revues scientifiques internationales pour les autres, déjà reconnus par leurs pairs mais toujours avides de notoriété et d'honneurs attirant à leur tour de nouveaux crédits pour de nouvelles recherches.

Ceux-là plaideront pour leur défense : « Que fallait-il faire ? Laisser cette dernière sépulture encore intacte aux prochains pillers de tombeaux ? » Bien sûr que non. Mais l'on pouvait très bien mener à bien toutes les fouilles et recherches

nécessaires sur cette ancienne civilisation tout en préservant le site et le caractère sacré d'une dernière sépulture jusque-là demeurée intacte. Ne pouvait-on pas se contenter, après ouverture, observations et mesures *in situ*, de refermer le caveau sans plus de détériorations ? Mais la science ne sait pas se contenter. Dans sa frénésie accumulatrice elle a maintes fois outrepassé les limites, quelles qu'elles soient.

En immersion totale

Dernier acte enfin. Ce 22 juin sont mortes cinq personnes dont un adolescent lors d'une expédition privée au-dessus de l'épave du Titanic. Le Titan, bathyscaphe de poche de la société privée à but lucratif *OceanGate* dont le fondateur, Stockton Rush, fait également partie des victimes, implose par quelque 1 000 mètres de fond. Cinq victimes supplémentaires viennent grossir la liste déjà longue des victimes du naufrage le plus célèbre des temps modernes.

À l'époque des vols spatiaux privés, d'autres se lancent dans les grandes profondeurs en quête de sites remarquables. Du moins assez pour faire payer les places à prix d'or : 250 000 dollars pour une plongée à bord du Titan. L'épave du Titanic, devenue un véritable mythe moderne, est sans aucun doute le *spot* des *spots* en la matière. Encore faut-il l'atteindre puisqu'elle gît par 4 000 mètres de fond. Jusqu'à maintenant, seuls des robots s'étaient suffisamment approchés de l'épave pour en prendre quelques clichés et extraire quelque menue relique grâce à leurs bras articulés. Mais rien ne décourage l'ambition et l'avidité. Le Titan, de conception tout à fait novatrice, n'avait pourtant aucun agrément. Son concepteur et

propriétaire ayant tout simplement refusé de se soumettre au procédures nécessaires à leur obtention. À croire qu'il doutait lui-même de la fiabilité de son submersible. Voilà qui pose déjà question.

Pour autant, si le but de l'entrepreneur était d'approcher au plus près le drame vécu par les passagers du Titanic, on peut certes se féliciter, avec force ironie, de la réussite de l'entreprise. Sans aucun doute, ces dernières victimes, dans la fraction de seconde et celles qui précédèrent l'implosion de leur « machine à remonter le temps » ont dû ressentir ce que les passagers du célèbre navire ont eux-même vécu. C'est ce qu'on appelle « vivre les choses de l'intérieur ». Plus respectueusement, car c'est bien de respect dont il s'agit ici, on a peut-être un peu tendance à oublier que là encore, il ne s'agit pas d'un simple décor de film hollywoodien. Pas davantage d'un vulgaire amas de tôles éventrées, déchirées, tordues et, depuis 111 ans, recouvertes de concrétions lui donnant l'aspect d'un vaisseau fantôme. Non ! Il s'agit bien là, et avant tout, d'un véritable cimetière sous-marin et non pas d'un parc d'attraction. Descendre en ce lieu n'a rien à voir avec une promenade touristique. Une fois de plus, de pareilles entreprises, qui plus est à visée commerciale, s'apparentent à de la violation de sépulture. On me resservira à nouveau le caractère superstitieux de mon argumentation... et que le temps a passé. Pourtant, certains se sont offusqués lorsque j'ai usé d'ironie à l'endroit des dernières victimes du naufrage. Pourquoi celles de 1912 auraient-elles droit à moins d'égards que celles de 2023 ?

Le sens du sacré

La science, encore elle, forte de ses plus récentes découvertes mais plus encore de ses présomptions, se refuse à considérer tout ce qui relève, selon elle, de la superstition, pour d'autres du surnaturel. Pourtant, de récentes découvertes dans les domaines des neurosciences ou de la mécanique quantique laissent présager que la superstition et le surnaturel d'hier ne seront sans doute ni plus ni moins que de l'hyper-naturel de demain. Aussi, principe de précaution oblige.

Enfin, aurions-nous compris si, laissant en l'état les ruines du *World Trade Center*, certains aigrefins s'étaient lancé dans la commercialisation du site pour visiteurs en proie à la fascination ? On peut d'ailleurs comprendre cette même fascination pour de tels événements parce que, par l'empathie, nous ne pouvons nous empêcher de nous projeter en lieu et place de ce qui s'est passé ; de ce que les victimes ont vécu, pensé, ressenti dans leurs derniers instants. Mais est-il nécessaire, voire raisonnable et respectueux de vivre cette fascination jusqu'à ses extrêmes limites ? En a-t-elle seulement ? Chacun possède en lui cette pulsion de mort, cette fascination pour la mort. Mais doit-il, sous prétexte de cette apparente légitimité, s'y livrer corps et âme ? « Un homme ça s'empêche ! » écrivait Camus.

Je ne suis pas un conservateur à tous crins. Loin s'en faut. Je pars du principe que la Vie prise au sens large, n'a pas elle-même cet instinct de conservation des formes quand bien même elle ait pour but premier la conservation de la vie elle-même. L'évolution le démontre depuis des centaines de

millions d'années. Le prolongement de la vie ne peut se faire que sur la base du changement et du renoncement aux formes du passé. Vivre, c'est mourir à chaque instant. Malgré cela, et pour une espèce aussi singulière que la nôtre dont la puissance destructrice n'a d'égal que l'insondable profondeur de l'âme, le respect de la vie comme de la mort doit subsister comme ultime rempart contre notre pulsion de mort.

On le voit à travers ces exemples comme à travers des milliers, des millions d'autres exemples semblables. Le sens du respect, et plus encore, le sens du sacré à l'endroit de la vie et de la Terre elle-même sont... étaient les derniers remparts dressés face à notre folie. De proche en proche, de jour en jour, ils ne font que se fissurer un peu plus.

Un dernier exemple fera la démonstration, si elle était encore nécessaire, de ce à quoi l'avidité humaine peut conduire en matière de sacrilège. J'ai pour habitude de regarder quelques reportages sur Arte. Parcourant le site Internet de la chaîne, quelle ne fût pas ma stupeur de découvrir un reportage sur des élevages de lions en Afrique du sud, destinés à être abattus et leurs os broyés dont la poudre sera bien sûr vendue à prix d'or... en Chine.

En perdant à ce point toute forme de respect à l'égard du passé, de la mort ou de la vie elle-même ; en livrant en pâture à notre convoitise et à notre avidité tout sens du sacré, n'est-ce pas tout ou partie de notre humanité que nous sacrifions de la sorte ? Mais ce reniement n'est-il pas le signe avant-coureur d'une fin prochaine ? Car en creusant ainsi, partout et de toutes les manières la Terre en quête de trésors et autres secrets

enfouis, nous ne nous apercevons pas que, pris par notre frénésie et, la claire lumière du jour déjà s'affaiblissant, c'est notre propre tombe que nous creusons ensemble et chaque jour un peu plus.

FIN

Photo de couverture : cerisier en fleurs.
Photo et composition : © Sébastien Junca